Tome XIV. N° 8 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Juillet 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Devant l'Art des Poètes [1]

I

Ayant rouvert André Chénier...

J'ai rouvert mon Chénier pour essayer de voir s'il était impossible de laver sa mémoire de deux ou trois reproches dont on m'importunait. Son art si poli, si savant, manquerait-il de naturel, de vigueur ou de fermeté? On l'a écrit tranquillement ces jours derniers (2). N'est-ce qu'un rhéteur maniéré? On me l'a dit. A-t-il fait un abus choquant de périphrases et de mythologie? Voilà des injustices à faire oublier M. Combes.

J'ai rouvert mon Chénier... Mais d'abord une périphrase

(1) *Charles Maurras va prochainement recueillir, sous le titre* l'Allée des philosophes, *quelques-uns de ses essais critiques. Nous extrayons de ce volume à tirage restreint des pages sur la poésie qui, bien que publiées jadis dans des journaux ou des revues, sont aujourd'hui introuvables et ont tout l'attrait de l'inédit.* (N. D. L. R.)

(2) Me sera-t-il permis de rappeler que, dix années plus tôt, en 1894, toute la jeune littérature me couvrit d'injures pour avoir préféré Chénier à Lamartine? Près de trente ans passés ne m'ont pas guéri de l'erreur. Et cependant personne n'aime plus que moi le grand poète du *Lac*, de la *Réponse à Némésis* et de *la Vigne et la Maison.*

est une figure de style, un circuit de paroles qui exprime ce qu'on ne veut pas dire en termes propres. L'oiseau de Jupiter, pour l'aigle, est une périphrase. L'animal qui se nourrit de glands, pour la bête que vous savez, en est une autre, et peut-être ne faudrait-il pas trop chercher pour en trouver quelques exemples dans Chénier. Les poètes du règne de Louis XVI en firent un abus, et leurs successeurs du Directoire ou de l'Empire, une orgie. Mais, outre qu'il serait essentiel d'examiner si tout peut toujours être articulé sans détours et si la périphrase ne correspondrait pas à des nécessités du discours, il ne faudrait pas accepter pour des périphrases ces images pleines de couleur et de vie qui, au lieu de nommer un objet, nous le peignent dans sa force, ce qui est à peu près le fond de la poésie. Le *simple appareil* de Racine a pu devenir une périphrase usuelle, il n'en était pas une quand le poète enveloppa Junie de sa toilette de nuit.

Quand Chénier dit :

Ainsi la nacre industrieuse
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur le mûrier fertile
Le ver du Catay mêle et file
Sa trame étincelante d'or...

il n'écrit point, comme Delille, des charades dont les mots seraient huître ou ver à soie ; il décrit, il raconte, il détaille par une analyse imagée deux opérations qui le charment. Quand, dans la belle élégie *Reste, reste avec nous, ô père des bons vins*, Chénier écrit :

Pourquoi vois-je languir les vins abandonnés
Sous le liège tenace encore emprisonnés,

l'on peut, si l'on veut, regretter le mot de bouchon, mais ce n'est pas le lieu de crier à la circonlocution. Il y a peinture directe.

De même, si la mère du *Malade*, au lieu de dire à son fils : « Quand tu faisais tes dents », prononce :

Lorsque tes jeunes dents, par tes vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler tes pleurs

la critique contemporaine est parfaitement inique et aveugle de marquer des mauvais points à Chénier ; il est permis à une vieille mère de donner à ses souvenirs une forme précise, d'y ajouter une nuance d'émotion et de rêverie. De même enfin — et je crois bien que M. Émile Faguet a osé autrefois marquer ce dernier trait, — il n'y a point trace de périphrase dans les fameux iambes de Saint-Lazare : *l'heure en cercle promenée*, les *soixante pas*, *l'émail brillant* sont des images dont tout le malheur est d'avoir été merveilleusement justes et précises... Il suffit de lire les vers qui les suivent pour se convaincre de ce qu'a fait le poète, cherchant, cueillant autour de lui de quoi traduire l'impression de la vie précaire aux heures toujours menacées :

Avant que, de ses deux moitiés,
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces vers effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres
Où, seul dans la foule, à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faible soutien,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime.

Tout le morceau est composé, on le voit bien, pour nous manifester l'insécurité de l'instant, telle qu'on la sentit dans les prisons de la Terreur. Eh bien ! si l'on a laissé une montre au poète ou à quelque compagne de captivité, s'il y a seulement une horloge dans le préau, il est plus que naturel, il est nécessaire que le poète regarde l'heure. S'il n'était pas poète, s'il était mathématicien ou épicier, il se contenterait d'écrire, même en vers : *avant qu'il soit une heure*, ou encore *avant que l'heure commencée soit finie*, mais dans la tête des poètes, quand surtout cette tête arrive « au pied de l'échafaud » et qu'elle est de force à garder sous la menace son fonctionnement naturel, cette heure et ce moment gravent leur image ; si le poète est né classique, par cela même réaliste et positif, ce qu'il a sous les yeux contribue à mettre en mouvement sa pensée. Il écrit donc le plus directement du monde, sans aucun circuit, croyez-moi, en peignant la marche et le bruit de ce qui mesure sa vie :

Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant...

Et bien lus, et bien vus, ce sont là des vers magnifiques.

Les beaux mots ! « Son pied sonore et vigilant. » Et comme les trois vers médians enveloppent, entraînent dans leur tissu riche et splendide, dans les plis amples de leur tunique légère, toute l'essence et l'unique essence de la pensée. On est confondu de ce bonheur, de cette justesse et de cette abondance de l'imagination. Je vous en prie, admirons bien ce qui est admirable. Ce sont des images très rapprochées de la simple vérité. Mais la poésie naît justement à ce point précis. Un peu en deçà, elle n'existait pas encore. Un peu au delà, l'intérêt même de la chanson s'évanouirait. Un de ces critiques heureux qui ont du loisir pourrait écrire ici, à ce propos, penché sur cet exemple, comme l'homme docte qui dédia sa vie au parasite du fraisier, un petit traité de la naissance des images poétiques. La nature, la terre, l'humble sol qu'on repousse du mouvement consécutif (*pulsanda tellus*), de petits objets aussi simples que la montre ou l'horloge d'André Chénier ou que les bons légumes chers à Mme de Noailles, voilà le berceau des figures que les poètes ont le génie de développer jusqu'au ciel.

Au fond, la mythologie des anciens n'a point d'autre source, si l'on y ajoute le grand fait de l'émotion religieuse. La menace de mort suspendue sur sa tête enveloppait la dernière heure chantante de Chénier et sublima ce que ses sens en reçurent d'ébranlement.

Ainsi l'inquiétude de la vie et l'énigme du monde ajoutaient une horreur sacrée à l'émerveillement du spectacle des cieux dans l'âme curieuse des premiers Chaldéens ou des premiers Hindous, et leur char enflammé des astres n'était que traduction ou amplification de réalités senties, méditées et nommées par des esprits fertiles. Quoi qu'en ait pensé, bien ridiculement, le monde romantique, la clarté d'une image n'en diminue en rien la force d'émotion ni, s'il est permis d'ainsi dire, la beauté possible. Seul un système faux aura pu empêcher de sentir le prix de quatre beaux vers de Chénier ; un système meilleur en rétablit l'intelligence.

Il nous faudrait beaucoup de temps et beaucoup de mots pour rétablir la vérité sur d'autres points et rendre au goût public, au sens commun, quelque chose de leur justesse. On ne se serait pas occupé, voilà un siècle ou deux, de reprocher à un poète son goût pour les fables antiques. Le sévère Boileau lui-même en donnait la raison :

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité.

Que ces raisons aient été fournies en plein jansénisme, et par un demi-janséniste, cela donne une fière idée du bon sens de nos pères et de leur indépendance d'esprit.

Les raisons de Boileau ne sont pas les seules. Il en est beaucoup de meilleures. Il en est même qui s'améliorent de jour en jour par l'effet et par la vertu des images du monde, jeu de forces, conflit d'énergies, que la science de sa nature peut suggérer. Si l'auteur de la *Synthèse subjective* eût vécu, il n'est pas imprudent de penser que l'Olympe formé par le Grand être, le Grand fétiche et le Grand milieu (l'humanité, la terre et l'espace cosmique) eût été complété et précisé pour les poètes, en vue d'un renouvellement de la poésie. Bien avant Auguste Comte, André Chénier, auteur d'un *Hermès* et qui savait unir à la foi homérique le naturalisme ombrageux de Lucrèce, semblait choisi par les destins pour infuser aux anciens dieux leur force et leur âme nouvelles. « Athée avec délices », à ce qu'a prétendu Naigeon, il était néanmoins pieux. Tantôt ses dieux ne sont qu'images, et tantôt ils *signifient* vigoureusement les idées.

Ce serait un sujet de fine et profonde analyse que de mesurer le degré d'incrédulité et le degré de foi que suppose pareillement et nécessairement la théologie des poètes. Je la crois nécessaire aussitôt que le poète sort de lui-même et des relations superficielles de notre vie. Au premier regard un peu large ou un peu profond sur les choses, la présence des dieux et leur invocation devient inévitable. Le « Temps » est à demi personnifié dans *le Lac*. Musset ne peut pas échapper à l'obsession de son amour perfide sans créer aussitôt le personnage de « la Muse ». *Phèdre* ne se conçoit point sans Vénus, ni même *Iphigénie* sans Diane et Neptune : ce qui veut dire que la haute émotion tragique appelle le mystère et la fatalité qui ne sauraient surgir sans figure de religion.

Il a fallu la tête vigoureuse de Dante pour réussir la fiction de Béatrice et l'emploi du ciel scolastique en poésie ; il est bien significatif que ce grand homme n'ait pas renoncé pour cela au merveilleux grec et latin dont il s'est du reste servi avec infiniment d'à-propos et d'esprit :

Solea creder lo mondo in suo periclo
Che la bella Ciprigna il folle amore
Raggiase, volta nel terzo epiciclio
...Le genti antiche nel antico errore...
Dione onoravano e Cupido...

Il est superflu de conclure que l'on se passera de moins en moins des mythes dont Ronsard et Dante, Racine et Chénier ont été soutenus tour à tour.

L'Université protestante, qui a rogné tant qu'elle a pu sur la mythologie dans le programme de l'éducation des filles, en sera pour ses frais de tristesse et d'obscurité ; une poignée de prédicants ne rebroussera pas une tradition dont le cours réunit tous ceux des grands barbares qui voulurent être des hommes, un Shakespeare, un Gœthe, un Nietzsche. Les intelligences d'élite seront toujours tentées de se résumer en des personnifications si vivantes et si substantielles, mais dont la vertu principale n'est peut-être que de souplesse et de commodité.

Justement parce qu'elles sont très bien définies, elles peuvent tout exprimer. Ce mérite est commun à la fable et à la légende grecques. Le type d'Antigone nous sera proposé aussi longtemps qu'une âme vierge pourra se demander quelle loi l'oblige le plus et quel est le plus fort entre tous ses devoirs. L'Oreste parricide absous par un aréopage que Pallas Athénè voulut présider elle-même pose et résout le problème vital des rapports du destin et de la volonté. La philosophie révolutionnaire avait fait son bien de ce conte, interprété tout de travers. Il nous reste à le lui reprendre, comme tant d'autres choses ! Une Antigone toute fraîche peut être écrite après Ballanche sur des éléments presque neufs. Les faits se multiplient par la course même du temps : les vieilles lois ne passent guère ; quant aux lois nouvellement découvertes, elles ne s'expriment jamais si bien que par d'antiques figures.

Faut-il défendre les poèmes d'André Chénier? Eh ! à votre tour, rouvrez-le. Ce n'est pas toujours d'un art très sévère.

Il s'enchante de la douceur et de la volupté des mots, de leurs inflexions qui sont tendres, de leur agencement ingénieux et fin. Il est éloquent, et il est bavard. C'est parfois un Grec de la pire Grèce : Byzance, Alexandrie ! C'est un Grec. Mais qu'un jour il rassemble et tempère son abondance, il atteint à la pureté, à la perfection des grandes époques où l'hellénisme et l'humanité ne font qu'un ;

Tu bondis sur l'Ida mourante, échevelée,
O reine! O de Minos épouse désolée

ou les quatorze vers magiques :

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente
Quand l'infidèle époux...

ou l'histoire d'*Hylas*, fertile en toute sorte de beaux vers inséparables du destin de la langue française :

Le navire éloquent, fils des bois du Pénée...

Nous ne connaissons rien de plus grand, de plus fort, de plus coloré, nous ne savons rien qui soit mené d'une main de maître plus agile et plus passionnée que la grande fresque héroïque de l'*Aveugle*, à partir du moment où les *antiques ombrages mollement en cadence inclinaient leurs feuillages :*

Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles
Et depuis le chaos, les amours immortelles,
D'abord le roi divin et l'olympe et les cieux
Et le monde ébranlé d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés dans une immense guerre
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre...

Il y a là cinquante vers qui ne font qu'une seule phrase, merveilleux raccourci du sublime de l'art. Cela dit tout ce qui fut conté d'Homère à Ovide et de Phidias au dernier sculpteur de la roche de Saint-Remy. C'est un jet continu des évocations les plus altières et les plus tendres. Mais, tout au bout, quand on suppose que le poète va respirer, voilà

qu'une gerbe nouvelle le renvoie en plein ciel nous chanter le banquet, le combat des lapythes et des centaures : *Un long arbre de fer hérissé de flambeaux... L'héréditaire éclat des nuages dorés... L'autel est dépouillé; tous vont s'armer de flamme...* Vraiment, l'auteur de ces merveilles s'égala même au grand vieillard,

en images hardies
Déployant le tissu des saintes mélodies.

Nous n'avions rien de pareil en français depuis Ronsard, et, du temps de Ronsard, la langue n'était pas mûre. J'ai la naïveté de penser que Chénier aurait pu, lui aussi, mûrir et grandir. Je dis, comme les simples : Qu'est-ce qu'il n'eût pas fait !

Je me le dis plus amèrement lorsque je relis les quelques vers très beaux et très neufs écrits en prison :

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs...

Je songe aussi à des poèmes plus anciens, d'une forme moderne, où le vers racinien semble rajeuni. Vous la trouverez dans les Élégies. Ce n'est peut-être pas *la Lampe* et telles autres petites pièces où le ton libertin fait quelque tort à la passion et qui, d'ailleurs, datent un peu. Cherchez bien, lisez mieux. Sous la maladresse fréquente du langage, le *charme* subsiste et s'impose. Tel quatrain semble composé d'un bon vers et de trois mauvais (1), mais celui-là comme ceux-ci, d'une qualité rare :

Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté forcèrent-ils mes yeux?

(Il veut dire : pourquoi ai-je l'amour des belles choses et cette habitude fatale de n'aimer que le beau?)

Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures?

(1) Concession inique, à reviser de près (note de 1922).

« Ame faible et molle aux blessures » aurait mérité de passer dans quelque tragédie ; de là, dans l'usage courant. Et la tirade que voici contre la coquette Camille :

Ah! je l'aimais alors! Je l'aimerais encore
Si de tout conquérir, la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'étreindre,
Si je ne l'abhorrais! Ah! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé!
Pourquoi, grands dieux! pourquoi la fîtes-vous si belle?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle!
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets,
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être,
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître,
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein!
Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée!
Riez, amis, nommez ma fureur insensée,
Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle et je pars
Me coucher sous sa porte, implorer ses regards.
Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes,
Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitre de mon sort,
Vont, ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

La scène de comédie amoureuse, héroïque, ardente, est grandement menée, et de quelle main fine et ferme !

M. de Hérédia, qui prépare une édition d'André Chénier, aura soin, je l'espère, d'en donner la chronologie définitive.

4 septembre 1904.

II

Pierre Dupont et Baudelaire.

J'ai lu avec plaisir dans *l'Aurore* ce que disait du chansonnier Pierre Dupont M. Ernest Vaughan parlant non en critique, mais bien en chroniqueur, en homme qui se sou-

vient et non pas en homme qui juge, et je n'ai pas été sans goûter en particulier les préférences confessées par M. Vaughan :

« *C'est peut-être un blasphème et je le dis tout bas.*

« Les *Fleurs du mal*, dont tant de nos concitoyens font ou font semblant de faire leur livre de chevet, ne me paraissent pas valoir mieux [que les meilleurs poèmes de Pierre Dupont] et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire avouer qu'elles me semblent plutôt valoir moins. Et là-dessus, prenez ma tête. »

Il ne faut pas prendre la tête de M. Ernest Vaughan, mais il faut le louer en quelque manière du choix qui témoigne d'un esprit sain. Baudelaire d'ailleurs (et il le rappelle) faisait grand cas de Pierre Dupont : ce poète savant et pervers, corrompu et laborieux, n'ignorait pas les sources naturelles et pures. Ses grâces apprêtées, ses beautés calculées sont puisées (il le fallait bien !) au commun trésor. Avec une loyauté qui ne laisse pas d'être rare, Baudelaire a très bien reconnu cette dette envers le modeste chansonnier, et son livre de *l'Art romantique* (1) renferme deux bonnes études sur Pierre Dupont ; toutes deux sont empreintes du juste sentiment de l'admiration. M. Ernest Vaughan, comme pour se couvrir du côté des esthètes qui fréquentent *l'Aurore*, cite d'importants fragments de cette critique de Baudelaire.

*
* *

Mais le directeur de *l'Aurore* a-t-il pris garde à un détail? Pages 383 et 384 des « Réflexions sur mes contemporains » dans ce même volume de *l'Art romantique*, Baudelaire cite tout un poème de Pierre Dupont ; or, ce poème dont il loue l'accent « délicat et voluptueux » semble reparaître, ou transparaître, dans l'une des plus fameuses pièces des *Fleurs du mal*, dans le *Jet d'eau*. Si l'imitation n'est pas très flagrante, il ne me semble pas facile de contester l'emprunt du sujet et du thème central.

Voulez-vous que nous lisions tour à tour les deux ouvrages? Leur comparaison nous pourra mener quelque part.

Pierre Dupont, comme c'est le cas ordinaire des simples,

(1) *Œuvres de Baudelaire*, III. Paris, Calmann Lévy.

use des moyens compliqués. Son poème est une sorte de madrigal lyrique, avec *le Lac* de Lamartine pour cadre, pour flambeau la nuit étoilée :

Avant que tes beaux yeux soient clos
Par le sommeil jaloux, ma belle.
Descendons jusqu'au bord des flots
Et détachons notre nacelle.
L'air tiède, la molle clarté
De ces étoiles qui se baignent,
Le bruit de rames qui se plaignent,
Tout respire la volupté.
O mon amante,
O mon désir,
Sachons cueillir
L'heure charmante.

De parfums comme de lueurs
La nacelle amoureuse est pleine.
On dirait un bouquet de fleurs
Qui s'effeuille dans ton haleine.
Tes yeux par la lune pâlis
Me semblent pleins de violettes;
Tes lèvres sont des cassolettes,
Ton corps embaume comme un lis!

Vois-tu l'axe de l'univers,
L'étoile polaire immuable?
Autour, les astres dans les airs
Tourbillonnent comme du sable.
Quel calme! Que les cieux sont grands
Et quel harmonieux murmure!
Ma main dedans ta chevelure
A senti des frissons errants !

Lettres plus nombreuses encor
Que tout l'alphabet de la Chine,
O grands hiéroglyphes d'or
Je vous déchiffre et vous devine.
La nuit plus belle que le jour,
Écrit dans sa langue immortelle
Le mot que notre bouche épèle,
Le nom infini de l'amour!

O mon amante,
O mon désir,
Sachons cueillir
L'heure charmante!

C'est de la belle et grande poésie d'instinctif. Car rien n'y est au point. Mais arrive l'homme de goût. Vient Baudelaire.

Baudelaire a d'abord saisi le point essentiel du poème, ce dont il fera son profit. « Grâce, dit-il, à une opération d'esprit toute particulière aux amoureux quand ils sont poètes ou aux poètes quand ils sont amoureux, la femme s'embellit de toutes les grâces du paysage, et le paysage profite occasionnellement des grâces que la femme aimée verse *à son insu* sur le ciel, sur la terre et sur les flots. » Baudelaire était un homme beaucoup trop intelligent et beaucoup trop ami des plaisirs de l'intelligence (*à son insu* le montre assez !) pour se dissimuler de graves défauts dans les vers de Dupont. Certes, l'harmonie de la Nuit, des Amants, de l'Amour se trouve délicatement ressentie, et le contraste des petits vers et des grands tend à faire saisir les différences dont se compose ce noble accord. Mais d'abord, d'une part cette nuit est bien silencieuse (à peine *une plainte de rames* et un *murmure*), elle se décompose en images visuelles ; d'autre part, *l'axe de l'univers*, *l'étoile polaire*, les autres *astres*, leurs *hiéroglyphes* chinois tiennent une place excessive pour quatre stances de pur amour. Baudelaire cherchera donc quelque chose de moins encombrant et qui, moins éloigné du centre de sa pensée, rende l'unisson plus facile ; et, le thème nouveau une fois saisi, il y consacrera les petits vers, en réservant les autres à l'expression plus ou moins directe du sentiment.

*
* *

Je ne me fais pas d'illusion sur cette analyse de la génération d'un poème. On peut la trouver ressemblante à l'analyse étymologique qui tire *cheval* d'*equus* par de savantes commutations de syllabes. Toutefois le travail de Charles Baudelaire fut assez conscient, il s'est lui-même assez vanté de la lucidité de sa Poétique pour que mes inductions soient nommées vraisemblables. Un fait subsiste. Baudelaire a pris à Dupont le mélange des grands vers et des petits, le

rythme des premiers, le paysage et le sentiment général du morceau : il en a retranché le pavillon des cieux, qui est trop sensible chez Dupont, et il a remplacé murmure des flots et mouvement de nacelle par le chant monotone d'un jet d'eau qui monte et descend dans la nuit. Mais, comme Dupont, il commence par bénir les yeux aimés qui se ferment :

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante!
Reste longtemps sans les ouvrir
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour, le jet d'eau qui jase,
Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élance, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis, elle s'épanche, mourante
En un flot de triste langueur,
Qui, par une invisible pente,
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie
En mille fleurs
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

O toi que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins!

Lune, eau sonore, nuit bénie.
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour (1).

La gerbe épanouie
En mille fleurs
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Comme il est dit que la réflexion des hommes n'est peut-être pas plus infaillible que leur instinct, ce poète, d'un goût si réfléchi et si mûr, n'a pas laissé de commettre une forte erreur. Son refrain agréable à l'œil déchire l'oreille. La *Phœbé réjouie* fait de la peine. Les petits vers étriqués, succédant à une plainte large qui a sa beauté, déconcertent et désorientent. Refrain à part la pièce ne manque pas d'éloquence mystérieuse, et, si cherchée que puisse paraître la suite des métaphores dans la seconde strophe (cette âme qui s'élance, retombe, s'épanche comme un flot

Qui par une invisible pente
Descend.....)

je ne crois pas qu'il soit possible de résister à l'appel puissant du dernier huitain. Nous avons tous été baudelairiens dans l'adolescence ; de tels vers nous poursuivent quelquefois comme des regrets :

O toi que la nuit rend si belle...
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour...

La banalité même du grand thème poétique est capable de conserver la mémoire de cette strophe. Et cependant, dans l'instant même où elle cause le plaisir le plus vif, je suis tenté de me retourner vers Pierre Dupont, comme vers un ami plus simple, mais plus sûr. Ce jet d'eau artificieux, si digne d'enchanter les loisirs de quelque sérail, me ramène

(1) Ce dernier vers transcrit dans la langue des poètes ce que Baudelaire vient de dire dans la langue des critiques sur l'échange des grâces d'un paysage avec les beautés qu'une femme aimée « verse à son insu sur le ciel, sur la terre et sur les flots ». Le critique analysait le phénomène que le poète synthétise dans le miroir.

par réaction au « bruit des rames qui se plaignent » et à la volupté, délicate sans doute comme l'observait Baudelaire, mais vraie et naïve, du vieux chansonnier :

Quel calme! Que les cieux sont grands!

et je me demande, en ces heures de doute légitime où je rejoins absolument les impressions de M. Ernest Vaughan, s'il y a dans le *Jet d'eau* un vers qui vaille l'indication rapide de Pierre Dupont :

La nuit, plus belle que le jour!...

Je ne suis pas de ceux qui sacrifient l'art au génie, ni d'ailleurs le génie à l'art : mais entre un habile artiste de décadence et son contemporain, qui, moins adroit, fut préservé par l'ignorance même de certains défauts essentiels, notre hésitation est bien instructive ! On en pourrait tirer quelques déductions essentielles à la philosophie du beau.

*
* *

Et ces formules seraient éclairées encore par l'examen d'une transposition, que Jules Laforgue a donnée dans ses *Complaintes* de la pièce de Baudelaire. Transposition ou parodie? Le tragique des *Fleurs du mal* s'y est chargé d'ironie, de pédanterie et de nombreuses bizarreries de langage. Mais l'accent conserve une gravité sombre, on en pourra juger par le couplet final :

O toi qu'un remords fait si morte,
Qu'il m'est incurable en tes yeux
D'écouter se morfondre aux portes
Le vent aux étendards de cieux!
Rideaux verts de notre hypogée,
Marbre banal du lavabo,
Votre hébétude ravagée
Est le miroir de mon tombeau.

O vent, allège
Ton discours
Des vains cortèges
De l'humour;
Je rentre au piège
Peut-être y vais-je
Tuer l'Amour!

C'était un poète fort bien doué que le jeune auteur de cette *Complainte du vent qui s'ennuie la nuit.* Ni le savoir ni l'art, ni le talent ne lui firent défaut. Mais, outre qu'il eut à peine le temps de vivre (mort, je crois à vingt-sept ans !), son premier départ avait été aussi malheureux que possible : Baudelaire, aggravé de Verlaine, fit peser sur lui une tradition lamentable. Il représente l'infortune de nos jeunes gens trop lettrés et mal lettrés. Mais Dupont, autre « ignorant qui ne sait que son âme », nous figure un sort tout contraire, qui n'est pas beaucoup plus flatteur. C'est un chapitre de nos malheurs au dix-neuvième siècle. Qui l'écrira?

25 mai 1902.

III

La maladie de Baudelaire.

Le monument de Baudelaire sera inauguré demain en assez grande pompe, dit-on. Les poètes d'un âge mûr y seront représentés par M. Jean Aicard, président du comité d'initiative, et les jeunes poètes ne perdront pas l'occasion de se faire voir. Il est possible que la cérémonie retarde un peu. Décor et personnel, tout eût paru plus frais, voici douze ou quinze ans ; je n'en excepte pas le héros de la fête (1).

A quelque école qu'ils appartiennent, tous nos écrivains d'imagination sont débiteurs des *Fleurs du mal* et tributaires des *Petits poèmes en prose :* comme il n'est pas facile de s'abstraire de soi pour se juger et surtout pour se condamner, nos contemporains sont portés naturellement à trouver incomparables le poète et la poésie qu'ils retrouvent sans cesse dès qu'il leur arrive de creuser sur leur propre fonds. Le beau, c'est le Moi et c'est tout ce qui y ressemble : voilà la commune raison de bien des jugements. Les écrivains qui s'affranchissent de ce préjugé sont très rares. Il y en a.

Lisant ce matin même dans *la Revue hebdomadaire* un article éloquent où ne manque pas la justice et dans lequel M. Jean Carrère se déterminait à flétrir Baudelaire comme

(1) Depuis, les *Fleurs du mal,* tombées dans le domaine public, ont obtenu un très grand succès. Ce fut une véritable résurrection. Nous verrons ce qui en sortira. Je crois pouvoir et devoir maintenir que Baudelaire est une maladie de notre sensibilité.

« un mauvais maître », je ne pouvais me retenir d'admirer encore là dedans la puissance d'une illusion invétérée. M. Jean Carrère distingue avec beaucoup de netteté ce qu'il y a de malsain, d'artificiel, de pervers dans la matière de cette poésie, dans les évocations de cet art, dans le genre de vie qu'elle magnifie, qu'elle pare et idéalise : il n'avait, au surplus, pour s'en apercevoir, qu'à bien lire les étiquettes que le fleuriste pernicieux a mises à ses rosiers ; mais la racine générale de toutes ces perversités, leur mensonge fondamental ou, pour être plus vrai, l'erreur de pensée qui vicie, corrompt, affaiblit et dénature non seulement la morale de Baudelaire, mais sa poétique et son optique même, non seulement ses idées et ses images, ses sentiments et ses impressions, mais la forme, le rythme, le mode d'insertion qui fut particulier à leurs éléments primitifs, Jean Carrère ne semble pas y prendre garde. Le grand malheur du baudelairisme est de n'être pas beau et de ne pouvoir l'être, et c'est ce que M. Jean Carrère soupçonne à peine, car nous le voyons, à chaque instant, s'écrier avec cette éloquente sincérité qui fait sa marque :

— Quelle beauté ! Que de poésie ruisselante ! Et quelle extraordinaire maîtrise !

Il faut supposer que ces mots, écrits en 1902, ont été conçus vers 1884 quand M. Charles Morice, métaphysicien, traçait, dans la *Revue contemporaine*, son fameux article « Lamartine, Baudelaire, Shelley ». Telle était encore, trois ou quatre ans plus tard, l'erreur ingénue de nos dix-huit ans. Je ne connais que M. Jules Lemaître qui paraisse avoir été tout à fait exempt de ce charme. Il protestait quand M. Dionys Ordinaire, député du Jura et critique à la *Revue bleue*, traitait Baudelaire de « solide écrivain » ; mais, il m'en souvient, les protestations de M. Lemaître nous scandalisaient, Jules Tellier et moi, en ce temps-là. « — Pourquoi, demandais-je à Tellier, pourquoi tant de haine contre le poète divin? — Il ne l'aime pas, je n'y comprends rien », répondait Jules Tellier, en penchant le front.

Quand M. Robert de Bonnières comparait les dernières strophes d'*Une charogne* à un sermon de Bossuet, quand maint autre critique alignait les grands noms de Dante, de Machiavel ou de Michel-Ange, aucun de nous ne sourcillait ; c'est à peine si l'enthousiasme avait son content. Nous étions pris dans les réseaux d'un illusionniste puissant

et, pour ne point avoir l'air de faire le brave, j'avouerai à M. Carrère qu'il m'arrive plus d'une fois de retomber sous le charme du mauvais enchanteur : désespérément ! consciemment ! non sans une sorte de crainte obscure de venir aux bégaiements de la petite enfance ! Par exemple, au souvenir des étranges strophes, trempées d'une odeur de musc et de vieilles roses, qu'il a intitulées l'*Amour du mensonge :*

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond,
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

Quand je contemple aux feux du gaz qui le colore
Ton front pâle embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : Qu'elle est belle et bizarrement fraîche!
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,
Est mûr comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines,
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant ou corbeille de fleurs?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secret précieux,
Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô cieux!

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence (1)...

Tout le sang de notre jeunesse a couru dans ces strophes où l'artifice et la manière nous semblaient compensés par je ne sais quoi de fiévreux, de poignant, de vivace. Elles gardent encore le reflet souriant de cette erreur enfuie. Qui de nous ne s'y reprendra et, en s'y reprenant, ne s'en repentira?

Je classerai dans le même ordre et le même groupe des

(1) Le dernier vers est trop mauvais.

fausses beautés décevantes l'étrange discours de la Lune (dans la pièce des *Bienfaits de la lune*) à une enfant qui lui a plu et qu'elle empoisonne en la gorgeant longtemps des caresses profondes de sa glaciale lueur. « Et toute cette lumière vivante pensait et disait : *Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit, la mer immense et verte, l'eau informe et multiforme, le lieu où tu ne seras pas, l'amant que tu ne connaîtras pas, les fleurs monstrueuses, les parfums qui font délirer, les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme les femmes d'une voix rauque et douce! Et tu seras aimée de mes amants, courtisée par mes courtisans. Tu seras la reine des hommes aux yeux verts dont j'ai serré aussi la gorge dans mes caresses nocturnes...* » Il ne faut pas compulser longtemps les études critiques de Baudelaire pour discerner que cette exaltation et culture de l'hystérie était œuvre de réflexion et de volonté : s'il n'a pas traduit mot pour mot cette expression d'*hysterical tears* qu'il cite avec admiration et, je crois, d'après Keats, c'est que la vieille langue française dont il était respectueux ne lui permettait pas de le faire artistiquement. Pourtant ce mot résume toute sa doctrine. Il faut écrire *hysterical tears* au seuil de son œuvre, comme une épigraphe supérieure. Lamartine voulait, avec un très grand sens, que les larmes, comme d'ailleurs le rire, eussent leur source dans le cœur : il voulait dire dans les sentiments les plus généreux de notre nature. Mais ce fut en des nerfs affinés, subtilisés et épuisés par l'excitation et la maladie que Baudelaire conseilla aux jeunes poètes de chercher leur commandement.

Ce n'est, dira-t-on, qu'une différence de sujets. Point du tout. C'est une différence de mode, de conception, de style et enfin de *figure*. Car le conseil de Baudelaire change la direction de l'esprit et du goût. Il invite l'artiste à mettre sa force et sa gloire non dans le travail de sa pensée, non dans l'habileté de son art, non dans la force de son imagination, mais, d'abord et surtout, dans le choix de quelque matière qui nous soit un peu rare. Comme il y a très peu de matières au monde et que le rare et le commun sont affaires variables et relatives, ce perfide conseil ne put être suivi longtemps. Mais il fut assez écouté pour causer une immense dépravation esthétique.

Assurément, tous les romantiques sont passibles du reproche que je fais à Baudelaire : tous ont été de mauvais maîtres en ce sens. Son tort particulier ou, si l'on aime mieux, son mérite et, en tout cas, l'un des plus grands secrets de sa force, consiste en ce qu'il a appliqué patiemment à l'art romantique les procédés les plus sévères de la versification classique dans ses modèles les moins puissants, mais les plus fermes. Il n'a point tort, le mot souvent cité du sénateur républicain : ce *Boileau hystérique* de M. Alcide Dussolier est fort capable de passer à la postérité.

Comme Nisard l'avoue de Boileau, Baudelaire a l'haleine courte. Il fait très bien les vers, il manque la strophe, il ne vient pas à bout du poème (1), sauf une fois, peut-être, dans l'étonnante *Chevelure*. Il abonde en lourdes transitions sans grâce. Il fourmille de prosaïsmes. Il n'est poétique que par accès, mais il est oratoire et périodique avec méthode, quoique sans feu. A la seconde strophe de la pièce que j'ai citée, quelle pauvreté que la reprise : *Quand je contemple!...* Quelle misère que le vers final, si laid que je n'ai pas eu la force de le citer !

C'est un effronté chevilleur, mais un raboteur et un polisseur de premier ordre, et qui sait ménager des effets à termes très longs et des impromptus fabriqués très à loisir. Qu'une image resplendissante s'offre à lui, il en sait le prix, il la met en sa place avec la rigueur et l'érudition malherbienne : si l'on s'en aperçoit au point d'en souffrir, c'est que les parties à demi sacrifiées sont vraiment d'une qualité bien vulgaire et font songer à de l'or faux tout autour d'une belle pierre (*le Cygne*).

Cette pierre est rarement belle, au sens véritable du mot. Cependant, elle attire l'œil, elle le retient, elle l'amuse et elle le charme par je ne sais quoi de profond dans le superficiel, de sérieux et même de touchant dans l'absurdité. Lisez *la Chevelure*, ainsi qu'il faut la lire, à la précipitée, comme en haletant. Il n'y a rien de plus violent dans le maniéré, l'apprêté, le voulu, l'extrême. La mémoire en est poursuivie et vraiment fatiguée (il s'est servi lui-même de ces expressions), comme d'un grondement lointain de musique sauvage, où la sauvagerie et la majesté se confondent,

(1) On m'objecte : — C'est l'albatros, « ses ailes de géant l'empêchent de marcher ». N'en est-il pas empêché plutôt par des pattes de nain? (Note de 1922.)

où l'on se demande, comme en un rêve, si le bizarre n'y rejoint pas quelque fonds général de l'esprit humain.

C'est là un prestige sans doute : né de la lecture d'un vers et que le vers suivant contraint à s'évanouir. Exemple, l'étrange sonnet de *Causerie :*

Vous êtes un beau ciel d'automne clair et rose

qui contient le vers magnifique :

Mais la tristesse en moi monte comme la mer

et celui-ci, gorgé de passion :

Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme,

pour aboutir à des alexandrins de parade et de carnaval romantique : *Mon cœur est un palais flétri par la cohue,* etc. Mais ce prestige, qui étincelle et qui meurt, ce prestige sujet à éclipses comme la flamme de certains phares, sera peut-être un jour une grande curiosité pour l'historien des lettres. On aura peine à s'expliquer la fidélité de notre souvenir aux bons et aux mauvais ou même aux pires stades de cette poésie. On cherchera la force d'agglutination et d'agrippement qui nous l'a implantée si loin dans la substance sensitive de l'âme.

« Il y a dix ans que je ne les ai ouverts, me disait quelqu'un, et ils me font honte et dégoût ; cependant je les sais par cœur, je me sens poursuivi par ces laides images comme Oreste par la troupe des chiens impurs. »

20 octobre 1902.

Charles Maurras.

La Mort d'Artus

Les aventures qui forment le cycle de la Table ronde et du Saint Graal ont été narrées dans de longs poèmes des douzième et treizième siècles et dans un immense roman en prose écrit vers 1225. *Leur vogue fut grande durant tout le moyen âge et jusqu'au seizième siècle : de* 1488 *à* 1591, *le roman fut réimprimé sept fois. Mais la traduction des* Amadis *par Herberay des Essarts, dont le style était plus élégant et les aventures mieux au goût du jour, vint lui ôter ses derniers lecteurs. Si Antoine Du Verdier cite encore Lancelot en* 1585, *au dix-septième siècle il n'y a plus que Chapelain pour le goûter. Le Père Labbe ne l'admet pas seulement dans sa* Bibliotheca manuscriptorum librorum ; *Huet, qui le mentionne en* 1678, *ne le connaît que de réputation; et si Chantereau-Lefèvre et Weson de la Colombière parcourent nos vieux textes, c'est pour y chercher des renseignements sur les mœurs ou sur l'héraldique. En* 1775-1776, *la* Bibliothèque des romans *résume l'histoire en quelques pages, mais fort inexactement. Les romantiques, auxquels elle aurait pu inspirer de beaux rêves, l'ignorèrent. Il n'y a à citer que l'adaptation de Paulin Paris qui n'en analysa qu'un peu plus de la moitié, et celle que j'ai tentée sous le titre :* Les Romans de la Table ronde (1).

(1) Les trois premiers volumes ont paru : I. *L'Histoire de Merlin l'Enchanteur* (dont cette revue a publié une partie) ; *les Enfances de Lancelot.* — II. *Les*

J'ai utilisé pour mon travail tous les textes relatifs au cycle du roi Artus que j'ai pu connaître. Mais j'ai procédé avec la plus grande liberté. Qu'on ne me le reproche pas : je ne me proposais nullement un travail scientifique, en effet, mais simplement de conter à nouveau de vieilles légendes françaises (elles n'ont de « breton » que les noms), où j'avais cru trouver d'assez grandes beautés.

Le morceau qu'on va lire forme la fin et l'épilogue de cette vaste histoire et on y voit, si j'ose dire, le crépuscule des héros. Après de longues aventures, les compagnons de la Table ronde sont partis en quête du Saint Graal; mais la conquête en était réservée à des chevaliers purs de souillure. Les autres n'ont eu que des mésaventures, ou plutôt il ne leur est rien arrivé : c'est qu'ils n'étaient pas dignes, terrestres comme ils étaient, et attachés au siècle par la chair, de connaître les aventures « célestielles » du Graal. Le long péché de Lancelot du Lac avec la reine Guenièvre l'avait privé de l'honneur réservé à son fils Galaad, le chevalier vierge, à Perceval le Gallois (dont les Allemands ont fait Parzival), et à Botor l'exilé. Pourtant, il avait fait une si sévère pénitence qu'il s'était presque racheté. Mais, rentré à la cour, l'Ennemi l'attaque si rudement par les yeux et les douces paroles de la reine qu'il succombe à nouveau. Les malheurs qui s'ensuivent et comment le monde chevaleresque finit par s'entre-tuer et disparaît, c'est ce qu'on verra dans les pages qui suivent.

I

Sachez qu'à la cour du roi Artus, Lancelot tint durant longtemps le serment de chasteté qu'il avait fait au prud'homme qui l'avait confessé durant la quête du Saint-Graal. Mais l'Ennemi l'attaquait chaque jour par les yeux et les douces paroles de la reine au corps gent, et le frappait si fort qu'un jour il chancela et quitta la droite voie : aussi bien, quoiqu'elle eût alors près de soixante-dix ans, la reine Guenièvre était encore si belle qu'on n'eût pas trouvé sa pareille au monde. Et Lancelot s'était jusque-là

Amours de Lancelot du Lac Galehaut ; sire des Iles lointaines. — III. *Le Chevalier à la charrette; le Château aventureux.* — Le quatrième volume sortira en septembre (Plon, éditeur).

conduit avec assez de prudence pour que personne ne s'aperçût de son fol amour ; mais, quand il se fut renflammé pour elle, il brûla si fort qu'il ne sut plus se cacher aussi bien que naguère : de façon qu'Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, surprit le secret. Dont il fut très content, ce félon, non point qu'il espérât de venger la honte du roi son oncle, mais parce qu'il comptait causer quelque dommage à Lancelot, qu'il n'avait jamais aimé clairement.

Or, les aventures merveilleuses de la Bretagne étaient achevées ; pourtant le roi Artus ne voulait point que ses chevaliers s'amollissent et laissassent de porter les armes : aussi fit-il crier par ses hérauts qu'un tournoi aurait lieu dans la plaine de Winchester. Lancelot souhaita de s'y rendre sans qu'on le sût : feignant d'être malade, il laissa Hector, Lionel et ceux de sa parenté partir sans lui. Si bien qu'Agravain crut qu'il demeurait afin de voir la reine en toute liberté.

— Sire, vint-il dire au roi, si je pensais ne vous chagriner point, je vous apprendrais quelque chose qui vous sauverait de la honte.

— La honte? C'est donc une chose telle que ma honte y puisse être?

— Sire, sachez que madame la reine et Lancelot s'aiment de fol amour. Et comme ils ne peuvent se rencontrer à leur volonté, quand vous êtes là, Lancelot annonce qu'il n'ira pas au tournoi et y envoie ceux de sa maison : de la sorte, cette nuit même ou demain, il pourra voir madame tout à loisir.

— Beau neveu, ne dites pas de telles paroles, car je ne vous crois point : Lancelot ne pense pas à cela.

— Comment, sire, c'est là tout? Au moins, faites-les épier : ainsi connaîtrez-vous la vérité.

— Agissez à votre guise ; je ne vous empêcherai pas.

— Sire, je n'en demande pas plus.

Malgré qu'il en eût, le roi songea, cette nuit-là, à ce que lui avait dit Agravain ; et certes il ne s'en tourmenta guère dans son cœur, car il ne croyait pas que ce fût vrai ; pourtant, au matin, quand la reine vint lui déclarer qu'elle irait volontiers avec lui à Winchester parce qu'elle avait ouï dire qu'on y verrait de grandes chevaleries, il ne le voulut point et lui commanda de rester : car ainsi comptait-il vérifier les propos d'Agravain.

Or, dès qu'il connut le départ du roi, Lancelot fut prendre congé de sa dame ; puis il fit tout préparer par son écuyer, et il se mit en route secrètement, à la tombée du jour.

II

Il chevaucha toute la nuit à grande hâte, parce qu'il craignait d'arriver en retard aux joutes, si bien qu'au matin il atteignit au village où le roi Artus avait couché et où il se trouvait encore. Lancelot portait des armes déguisées, mais son écuyer menait en main un très beau destrier, taché comme une pie, blanc comme la fleur des prés d'un côté, plus rouge que braise de l'autre. Et le roi, qui était justement à la fenêtre en compagnie de Giflet fils de Do, reconnut le cheval d'abord : c'était lui-même, en effet, qui en avait fait don à Lancelot.

— Giflet, dit-il, voyez donc Lancelot qui nous mandait hier qu'il était malade ! Sans doute se propose-t-il d'aller au tournoi secrètement : c'est pourquoi il ne chemine que de nuit. Puisqu'il se veut cacher, gardons de dire à personne que nous l'avons reconnu.

Lancelot s'hébergea chez un riche vavasseur, nommé le sire d'Escalot, dont les deux fils étaient chevaliers depuis peu. Et, en entrant dans la salle, il avisa leurs écus qui étaient vermeils et sans emblèmes, car telle était la coutume en ce temps : tout nouveau chevalier portait durant sa première année d'armes un écu peint d'une seule couleur ; s'il faisait autrement, c'était contre l'ordre de chevalerie.

— Sire, dit Lancelot à son hôte, je vous prie par amour et courtoisie de me prêter un de ces écus avec le haubert et l'armure du cheval. Car, si je portais les miens au tournoi de Winchester, il se pourrait que je fusse plus tôt reconnu que je ne voudrais.

— Sire chevalier, répondit le vavasseur, justement mon fils aîné est malade, et ne pourra se rendre à l'assemblée. Prenez ses armes en échange des vôtres si le cœur vous en dit.

Or le vavasseur avait une fille, nommée Passerose, qui était la demoiselle la plus curieuse du monde, et sachez que tant plus elle regardait Lancelot, tant plus elle le trouvait beau et le jugeait prud'homme. Durant qu'il causait avec

son père, elle s'approcha de l'écuyer et lui demanda le nom de son seigneur. Le valet ne l'éconduisit pas tout à fait : elle était si avenante que toute dureté envers elle eût semblé une vilenie.

— Demoiselle, lui répondit-il, sachez que mon seigneur est le meilleur chevalier du siècle : c'est tout ce que je puis vous apprendre sans lui désobéir.

— C'est assez, valet ; me voilà satisfaite.

Et aussitôt elle fut s'agenouiller devant Lancelot.

— Gentilhomme, par ce que vous aimez le plus au monde, octroyez-moi un don !

— Ha ! demoiselle, levez-vous ! Il n'est rien que je ne fasse pour vous.

— Cent mille mercis, sire ! Je vous requiers donc de porter ma manche à votre heaume ou à votre lance en guise de pennon, et de faire beaucoup d'armes pour l'amour de moi. Et sachez que vous êtes le premier chevalier à qui j'aie réclamé un don ; je ne l'eusse pas fait, ne fût la grande valeur qui est en vous.

Lancelot fut dolent de cette demande, car il savait bien que, si jamais la reine apprenait cela, elle lui en saurait mauvais gré. Toutefois, il lui fallait tenir sa parole, quoi qu'il en advînt : il dit à la pucelle qu'il porterait sa manche. Et elle lui fit, ainsi que son père et son frère, très belle chère tout le jour.

A la nuit tombante, il partit en compagnie du fils cadet du vavasseur, qui lui avait demandé d'aller avec lui, et tous deux chevauchèrent jusqu'à l'aube. Comme il ne voulait point s'héberger à Winchester où il eût risqué d'être connu, le nouveau chevalier d'Escalot le mena chez sa tante dont le manoir était à une lieue de la ville. Et là ils se reposèrent et rafraîchirent très bien. Vers le soir, les écuyers examinèrent les armes de leurs seigneurs et veillèrent que rien n'y manquât. Puis tout le monde se coucha dans de bons et riches lits et dormit jusqu'au matin.

III

Sitôt que Dieu eut fait lever le soleil et que le jour prit vie, Lancelot et son compagnon furent entendre la messe dans une chapelle voisine ; après quoi ils déjeunèrent très

bien, car le manger du matin apporte grande santé. Et sur ces entrefaites un écuyer, qu'ils avaient envoyé à Winchester pour avoir des nouvelles, rentra au logis.

— Seigneurs, il y a grande abondance de chevaliers des deux parts, dit le valet. Mais ceux de la Table ronde se sont rangés du côté des défenseurs de la ville. En face sont les rois d'Écosse, de Cornouailles et de Norgalles et beaucoup de hauts hommes ; mais ils ne semblent pas si preux que ceux de l'autre part.

— Nous combattrons donc pour les gens du dehors, dit Lancelot au chevalier d'Escalot, car il ne serait pas à notre honneur de nous ranger parmi les plus forts.

Il vêtit ses armes et attacha la manche de Passerose à son heaume ; mais, craignant que son écuyer ne le fît reconnaître, il lui défendit de le suivre (dont le valet eut grand deuil), et il partit en compagnie du fils du vavasseur.

Lorsqu'ils arrivèrent, la prairie de Winchester était déjà toute couverte de fer-vêtus qui joutaient : Lancelot s'affermit sur ses étriers, se couvrit de son écu vermeil, baissa sa lance peinte et laissa courre son destrier pie. Le premier qu'il heurta, il le porta à terre ; puis, poussant sa pointe, car sa lance n'était point brisée, il en culbuta un second, homme et cheval à la fois, et, à voir cela, beaucoup de barons arrêtèrent de combattre pour demander quel était ce nouveau chevalier, portant une manche de dame à son heaume, qui venait de faire le plus beau coup de la journée. Cependant le fils du vavasseur, de son côté, s'adressait à Hector des Mares dont il fendit l'écu ; mais Hector le fit passer par-dessus la croupe de son destrier, après quoi il changea de bouclier. Et Lancelot, qui, à cause de cela, ne reconnaissait pas son frère, lui courut sus et l'abattit. Ah ! Lionel au cœur sans frein fut bien marri de ce coup-là ! Il voulut venger son cousin : et de fendre la presse, frappant comme dix hommes, arrachant les écus des bras et les heaumes des têtes ; puis, quand il fut proche du chevalier à la manche, il prit de son écuyer une lance courte, roide et grosse, et fondit sur lui comme un émerillon. Au choc les deux destriers plièrent, et sachez que l'acier de Lionel traversa l'écu et le haubert, et perça la chair tendre, mais dans le même temps les sangles et le poitrail de son cheval rompaient, tant Lancelot avait appuyé son coup, si bien qu'il vola à terre, la selle entre les cuisses.

Telle fut la prouesse du chevalier à la manche, et messire Gauvain la vit de la grande tour de la ville où il était auprès du roi, car son oncle lui avait défendu de prendre les armes ce jour-là : il savait bien, en effet, que Lancelot viendrait au tournoi et il craignait, si tous deux joutaient, que le vaincu ne gardât rancune au vainqueur.

— Par mon chef, s'écria messire Gauvain, ce chevalier aux armes vermeilles qui porte une manche de dame sur son heaume n'est pas un des frères d'Escalot : jamais aucun d'eux ne frappa de tels coups ! Dieu m'aide ! si nous n'avions laissé Lancelot malade à Camaaloth, je jurerais que c'est lui !

Cependant le chevalier à la manche, dont le sang luisait sur le haubert, continuait de faire tant d'armes, en dépit de sa blessure, que ceux de la cité furent bientôt repoussés et battus. Et quand il vit qu'ils avaient tout perdu, il dit à son compagnon :

— Beau sire, allons-nous-en d'ici, car nous n'y avons plus rien à gagner.

Car il pensait bien que plusieurs barons de la maison du roi Artus tâcheraient de le reconnaître. Il se jeta dans les bois avec son compagnon et tous deux, suivis d'un seul écuyer, car l'autre avait été tué par un maladroit, retournèrent chez la tante du chevalier d'Escalot. Là, Lancelot demeura plus de six semaines couché, tant sa blessure était grande et dangereuse. Mais le conte parlera de cela quand il sera temps ; maintenant il va deviser du roi Artus et de monseigneur Gauvain.

IV

Le tournoi terminé, messire Gauvain s'était fait amener son cheval et il était allé à la recherche du champion à la manche ; mais il ne put le trouver. Et, cette nuit-là, les compagnons de la Table ronde parlèrent beaucoup de celui qui avait tout vaincu.

— Par ma foi, j'ignore son nom ! s'écria Galegantin le Gallois. Mais ce que je sais, c'est qu'il partit du tournoi si mal en point et si sanglant de la blessure que lui avait faite Lionel, qu'on eût bien pu le suivre à la trace.

Le lendemain, le roi Artus quitta Winchester avec ses barons, et il alla coucher au lieu où il avait naguère reconnu

Lancelot. Il s'hébergea au château ; mais messire Gauvain avec ses frères et ses gens descendit chez le vavasseur d'Escalot. Et, comme il y resta pour souper au lieu d'aller manger avec le roi, il fut servi par Passerose, car sachez qu'en ce temps-là les chevaliers errants étaient toujours servis par quelque gentille femme, s'il en était au logis, et qui jamais ne s'asseyait à table devant qu'ils eussent achevé de manger ; telle était la coutume au royaume de Logres. Or la demoiselle d'Escalot était l'une des plus belles pucelles et des mieux faites du siècle : les cheveux plus luisants qu'un hanap d'or, tressés avec des galons d'or et de soie, la chair aussi blanche et tendre que la neige qui tombe, les yeux brillants comme ceux d'un faucon de montagne, mais riants ; de sa beauté la salle était tout illuminée ! Et messire Gauvain la regardait avec tant de plaisir qu'il oubliait presque de manger.

— Sire, lui demanda-t-elle, le tournoi a-t-il été bon? Qui en a mérité le prix?

— Demoiselle, c'est un chevalier nouveau dont je souhaiterais d'avoir la prouesse, le plus prud'homme que j'aie vu depuis longtemps. Mais tant y a que je ne sais comment il se nomme.

— Quelles armes portait-il?

— Rouges, et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle. Si j'étais femme, je voudrais que cette manche eût été mienne, et que celui qui la porte m'aimât d'amour ; jamais on ne vit manche mieux employée !

Après souper, le sire d'Escalot mena ses hôtes s'ébattre au verger qui était derrière la maison. Là, messire Gauvain le fit asseoir à sa droite, entre lui et Gaheriet, et Passerose à sa gauche ; et Gaheriet, qui voyait bien que son frère souhaitait de parler seul à seule à la pucelle, prit le vavasseur à part, de manière que messire Gauvain mit en paroles la belle et ne tarda guère à la requérir d'amour.

— Ha ! messire Gauvain, ne vous moquez pas de moi ! répondit-elle ; vous êtes un trop haut et riche homme pour aimer une pauvre demoiselle comme je suis. Et d'ailleurs m'aimassiez-vous au point que le cœur vous en crevât, ce serait peine perdue, car j'ai donné le mien à un chevalier ; dès que je le vis, mon âme s'enfuit vers lui, et, par Dieu ! il n'est pas moins vaillant ni moins prisé que vous : c'est l'un des plus prud'hommes du monde !

Messire Gauvain fut très chagriné de se voir si fermement éconduit.

— Par courtoisie, demoiselle, faites que l'on puisse savoir s'il est meilleur que moi aux armes. Et, du moins, dites-moi son nom.

— Sire, pensez-vous que je risquerai de faire mourir l'un des deux meilleurs chevaliers du siècle en vous laissant combattre corps à corps? Quant à son nom, je ne le sais point, mais vous pourrez voir son écu, car il est pendu dans la chambre où vous coucherez.

Aussitôt messire Gauvain se leva et, prenant Passerose par la main, il rentra au logis, suivi des autres qui s'étaient mis debout en même temps que lui par déférence. Et, dès qu'il eut jeté les yeux sur l'écu pendu à la muraille de sa chambre, il reconnut que c'était celui de Lancelot. Aussi dormit-il peu, tant il pensait aux amours de son ami. « J'aurais cru, se disait-il, que Lancelot eût mis son cœur en quelque lieu plus haut. Mais on ne peut le blâmer d'aimer cette dmoiselle, car elle est si belle que le cœur le plus noble est avec elle bien employé. »

Au matin, quand le roi lui eut mandé qu'il était temps de partir, il prit congé du vavasseur, puis il vint trouver la pucelle.

— Demoiselle, ne vous souciez de rien que je vous aie dit hier. Celui que vous aimez est meilleur chevalier que moi et beaucoup plus beau et avenant, et, si j'avais pensé que ce fût lui, certes je n'eusse point entrepris de vous parler d'amour, encore vous soyez la demoiselle dont je préférerais d'être aimé. Pour Dieu, si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, je vous prie de me le pardonner et de ne parler de rien à votre ami. D'être aimée de lui, vous valez davantage. Il s'est toujours si bien celé à tout le monde que nul n'a jamais pu connaître le nom de sa dame.

— Cela vaut mieux, sire : amour découvert ne peut monter à grand prix.

— Demoiselle, je vous recommande à Dieu. Saluez de par moi votre ami, car je pense que vous le verrez avant longtemps.

Là-dessus, il descendit dans la rue avec ses gens et rejoignit le roi son oncle.

V

Tout en cheminant, il lui dit :

— Sire, savez-vous quel est ce chevalier à la manche et aux armes vermeilles qui a vaincu à Winchester?

— Gauvain, beau neveu, je l'ai deviné, et vous auriez bien dû le reconnaître aux merveilles d'armes qu'il fit, car nul, hors lui, n'aurait pu tant faire. Nommez-le : je verrai si vous dites vrai.

— C'est Lancelot du Lac.

— Oui, et sachez qu'il est venu secrètement parce qu'il ne voulait pas que personne refusât de jouter avec lui, le connaissant. Et si j'en eusse cru Agravain, je l'aurais fait tuer. Votre frère vint me demander, l'autre jour, comment j'avais le cœur de tenir Lancelot auprès de moi, qui aimait ma femme de fol amour et l'avait connue charnellement. Il voulait me faire accroire que Lancelot refusait d'aller au tournoi afin de voir la reine seul à seule tandis que je serais à Winchester. Et en effet, si Lancelot aimait la reine, il n'aurait pas quitté Camaaloth ! D'ailleurs, fût-il épris d'elle comme Tristant le fut d'Iseut la blonde, je ne puis croire qu'il me ferait une si grande déloyauté que de me honnir : dans un cœur où gît tant de prouesse, la trahison ne peut entrer, ou bien c'est la plus grande diablerie du monde !

— Certes, sire, jamais Lancelot n'aima la reine de fol amour ! Personne n'ignore qu'il a eu pour amie la fille du roi Pellès, dont est né Galaad, le bon chevalier qui a mis fin aux aventures du Saint Graal. Et je sais qu'à cette heure il est épris de l'une des plus belles demoiselles du royaume de Logres, et elle de lui.

Quand il eut entendu cela, le roi Artus requit plusieurs fois son neveu de lui apprendre le nom de cette demoiselle.

— Sire, confessa enfin messire Gauvain, c'est Passerose, la fille du vavasseur d'Escalot. Hier, à cause de sa grande beauté, je la priai d'amour ; mais elle m'éconduisit très bien, disant que son cœur était à Lancelot.

Et il conta ce qui s'était passé la veille chez le vavasseur. Causant de ces choses et de beaucoup d'autres, le roi et messire Gauvain arrivèrent à Camaaloth.

VI

Après le souper, la reine Guenièvre les tira tous les deux dans l'embrasure d'une fenêtre et leur demanda s'ils savaient le nom du chevalier qui avait vaincu au tournoi.

— Dame, répondit messire Gauvain, c'est peut-être un étranger. Il avait un écu vermeil comme un nouveau chevalier et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle.

— Lancelot n'était donc pas au tournoi? Je sais pourtant qu'il y est allé en secret.

— Dame, s'il y est venu, il faut qu'il ait vaincu. Et le chevalier à la manche, c'était donc lui.

— Que dites-vous, Gauvain ! Lancelot n'est pas si attaché à aucune dame ou demoiselle qu'il en porte la manche à son heaume !

A ces mots, le roi Artus se mit à rire.

— Sachez, dame, que le vainqueur du tournoi, c'est Lancelot. A cette heure, sans doute séjourne-t-il à Escalot auprès d'une demoiselle qu'il aime d'amour et qui est des plus belles du monde. Beau neveu, répétez à la reine ce que vous m'avez dit.

— Mais de quelle façon était l'écu que vous vîtes dans la chambre? demanda-t-elle quand messire Gauvain eut achevé son récit.

— Dame, il était blanc à deux lions d'azur couronnés.

— C'est bien l'écu que Lancelot emporta !

Elle causa quelques moments encore avec le roi et monseigneur Gauvain, puis elle se leva et se retira dans sa chambre où, dolente comme jamais femme ne le fut davantage, elle se mit à pleurer. « Dieu, pensait-elle, comme il m'a trompée vilainement, celui en qui je croyais que fût toute loyauté ! Ha, je me vengerai de lui et de la demoiselle si je puis ! » Toute la nuit les larmes coulèrent sur son clair visage ; enfin, au matin, elle manda Lionel et l'interrogea :

— Lionel, êtes-vous allé au tournoi?

— Oui, dame.

— Et y avez-vous vu votre cousin?

— Nenni, car il n'y est pas venu. Il nous aurait sûrement parlé !

— Sachez pourtant qu'il y est allé. C'est lui qui a vaincu : il avait des armes rouges et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle.

— Sauve votre grâce, je ne le voudrais pour rien au monde, car celui que vous dites quitta le tournoi navré d'une blessure que je lui fis au côté.

— Maudite soit l'heure où vous avez failli à l'occire ! Ha, jamais je n'aurais pensé qu'il fît ce qu'il a fait ! A cette heure, il est à Escalot auprès d'une demoiselle qu'il aime d'amour et qui sans doute l'aura surpris par quelque philtre ou charme. Nous pouvons bien dire que nous l'avons perdu, moi et vous, car elle l'a si bien arrangé qu'il ne pourrait s'éloigner d'elle si même il le voulait !

Et elle lui dit ce qu'elle savait.

— Dame, fit Lionel, ne croyez pas tout cela. Dieu m'aide ! je ne puis penser que Lancelot ait ainsi faussé envers vous !

— Celui qui m'a conté ces choses est le chevalier du monde le plus vrai. Et si Lancelot venait demain à la cour, je lui défendrais de mettre le pied chez moi.

— Je vous dis, dame, que jamais messire ne fit ce dont vous l'accusez.

— Ha, la preuve de son méfait est trop sûre ! Sachez que jamais, tant que je vivrai, je ne laisserai Lancelot du Lac en paix !

— Dame, puis donc que vous vous êtes si fort éprise de haine et de félonie envers notre seigneur et cousin, nous, les siens, nous n'avons plus rien à faire ici. Et c'est pourquoi je prends congé de vous. Demain matin, nous partirons en quête de monseigneur Lancelot, et, quand nous l'aurons trouvé, nous nous en irons avec lui dans la Petite-Bretagne, notre pays, auprès de nos hommes que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Là, s'il plaît à Dieu, nous nous tiendrons en joie, car sachez-le, dame : nous n'eussions pas demeuré ici comme nous l'avons fait, si ce n'eût été pour l'amour de notre seigneur ; et lui-même, depuis la quête du Saint-Graal, n'y est resté que pour vous, qu'il a plus loyalement aimée que jamais chevalier n'aima son amie !

A ces mots, les larmes montèrent aux yeux de la reine. Mais Lionel était déjà sorti. Il alla conter à Hector des Mares ce qu'elle lui avait dit, et ils maudirent l'heure où Lancelot avait connu la reine Guenièvre. Puis ils furent prendre congé du roi, qui le leur donna à regret, et, dès

le lendemain, le lignage du roi Ban de Benoïc et du roi Bohor de Gannes quitta la cour. Mais le conte laisse à cet endroit de parler d'eux et retourne à Lancelot qui gît, blessé, chez la tante du chevalier d'Escalot.

VII

Aussitôt après le départ de messire Gauvain, Passerose s'était rendue auprès de lui, chez sa tante, et, quand elle vit sa blessure si dangereuse, elle ne sut que devenir. Un mois, Lancelot demeura entre la vie et la mort. Enfin il commença de se sentir mieux et bientôt il retrouva toute sa beauté : tant que la pucelle, qui le veillait jour et nuit, n'y put bientôt plus durer.

Un jour, elle vint à lui, aussi richement atournée qu'elle avait pu.

— Sire, ne serait-il bien vilain le chevalier que je prierais d'amour et qui me refuserait?

— Demoiselle, il le serait s'il avait le cœur libre ; mais, sinon, nul ne devrait le blâmer de vous éconduire. Et je vous dis cela pour moi : car, si vous étiez telle que vous fussiez éprise de moi et que je fusse mon maître comme le sont d'eux-mêmes maints chevaliers, certes je me tiendrais pour heureux : je n'ai jamais vu une demoiselle plus aimable que vous.

— Comment, sire ! Ne pouvez-vous disposer de votre cœur à votre volonté?

— J'en fais bien mon vouloir, demoiselle, puisqu'il est où je veux qu'il soit. Et en nul lieu il ne pourrait être mieux placé qu'en celui où je l'ai mis. A Dieu ne plaise qu'il s'en échappe : je ne saurais plus vivre un seul jour !

— Las, sire, c'est assez ! Que ne m'avez-vous parlé moins ouvertement ! Vous m'eussiez mise en une langueur douce encore, et l'espérance m'eût laissé quelque joie. Sachez que, du jour que je vous vis, je vous aimai plus que femme ne fit jamais. Je ne puis plus boire, ni manger, ni dormir, ni reposer ; je ne sais plus que souffrir la nuit et le jour. C'est par la mort que mon cœur se séparera de vous !

Là-dessus, elle fut trouver son frère et lui confia qu'elle aimait le blessé à en trépasser.

— Sœur, lui dit-il tout dolent, encore que vous soyez

une des pucelles les plus belles du monde, il faut que vous mettiez votre cœur plus bas, car vous ne pourriez cueillir le fruit d'un si haut arbre.

Mais elle fut se coucher dans son lit, dont elle ne sortit plus que morte, comme le conte en devisera plus loin.

VIII

Il est dit en cette partie qu'en quittant Camaaloth, Hector et Lionel allèrent droit à Escalot où ils pensaient avoir des nouvelles de leur seigneur. Le vavasseur les hébergea et, quand ils entrèrent dans la chambre où était pendu l'écu de Lancelot, ils le reconnurent très bien : c'était le dernier qu'on lui eût fait faire.

— Bel hôte, dit Lionel, je vous conjure par ce que vous aimez le mieux de nous apprendre où se trouve présentement le chevalier qui laissa céans cet écu. Et si vous ne voulez nous le dire pour nos prières, assurez-vous que nous vous combattrons et nuirons autant que nous pourrons.

— Si c'est pour son bien que vous le cherchez, je vous enseignerai où il est. Autrement, nulle menace ne m'y contraindra.

— Par tout ce que je tiens de Dieu, je vous jure que nous sommes ceux qui l'aiment le plus au monde !

Alors le vavasseur leur apprit qu'il était chez sa sœur, non loin de Winchester. Et le lendemain il leur donna pour les conduire son fils aîné, de manière que le soir même ils arrivèrent au manoir de la dame.

Quand il les vit entrer dans la cour, ne demandez pas si Lancelot fut joyeux ! Il courut les accoler, car il pouvait marcher assez bien, mais non pas encore chevaucher. Et ils lui demandèrent s'il serait bientôt rétabli.

— Prochainement, répondit-il, s'il plaît à Dieu. Mais la plaie était si profonde que j'ai été longtemps en péril de mort ; et si je puis jamais connaître le chevalier qui me la fit et le retrouver en quelque tournoi, il sentira que mon épée est capable de trancher un haubert d'acier !

A ces mots, Hector se mit à rire et à battre des mains, et il dit à Lionel :

— On verra donc comment vous vous comporterez, car

celui à qui vous aurez affaire n'est pas le plus couard du monde !

— Hélas ! beau doux sire, dit à son cousin Lionel tout dolent, vous étiez déguisé en nouveau chevalier, vous qui avez porté les armes durant plus de vingt-cinq ans, de sorte que je ne vous avais pas reconnu !

Lancelot répondit à Lionel que, du moment qu'il en était ainsi, il ne lui savait pas mauvais gré de la blessure qu'il avait reçue.

— Beau sire, dit alors Hector, sachez que vous m'avez fait éprouver l'acier de votre lance à un moment où je ne le désirais nullement !

Ainsi causant à grande joie du tournoi de Winchester et d'autres choses, ils demeurèrent chez la tante des deux chevaliers d'Escalot toute la semaine, tant qu'enfin Lancelot se trouva guéri. Alors il voulut regagner la cour, car Lionel n'avait pas osé lui répéter les cruelles paroles que la reine avait dites de lui. Mais le conte retourne maintenant au roi Artus.

IX

En revenant de Tannebourg où il était allé visiter le duc de Cambenic, il s'égara avec ses chevaliers dans la forêt Perdue. La nuit tombait ; on commençait de dresser les tentes et pavillons, lorsqu'on entendit, au loin, sonner du cor. Sagremor le desréé avait déjà sauté à cheval et, au bout de peu de temps, il revint dire qu'un petit château très bien crénelé et clos de bons murs, hauts et épais, se dressait à quelque distance. En effet, le roi et ses gens furent émerveillés de la beauté de la forteresse. Le pont était baissé, la porte grande ouverte ; dans la cour brillaient mille torches et cierges et il n'y avait pas un mur qui ne fût tendu de soie : jamais aucune église ne fut pareillement encourtinée. Dans la salle, la dame du château attendait, entourée de ses chevaliers et de ses demoiselles qui étaient vêtus à merveille. Et au moment que le roi entra, tous et toutes crièrent d'une seule voix :

— Sire, soyez le bienvenu céans ! Bénite la route qui vous amena !

Or la dame était Morgane la déloyale, et c'est dans ce

manoir qu'elle avait tenu Lancelot en prison durant deux hivers et un été, alors qu'il sortait du Château aventureux, comme le conte l'a dit en temps et lieu. Le roi lui fit la plus grande joie du monde, car elle était sa sœur, fille d'Ygerne et du duc de Tintagel, et il l'avait crue morte et trépassée du siècle. Elle le conduisit dans une chambre où un bain l'attendait, chaud, coulé deux fois, parfumé de bonnes herbes. Et quand les pucelles l'eurent bien frotté, elles lui passèrent une robe d'écarlate et le ramenèrent dans la salle tendue de draps de soie et jonchée de menthe et de glaïeuls, où elles le firent asseoir dans une très riche chaire devant la table mise. Chacun y prit place, puis on donna à laver et deux belles dames vinrent tenir les manches au roi ; après quoi les demoiselles commencèrent d'apporter les mets, dont il y eut une telle abondance qu'on eût cru que tout avait été prévu depuis un mois ; et aussi bien cela se peut-il, car Morgane était savante en nigromance. Quant à la vaisselle d'or et d'argent, eût-on réuni tout le trésor du roi, on n'en eût pas rassemblé davantage. Et à la fin on apporta un grand pâté d'où, sitôt qu'un écuyer y eut mis le couteau, s'échappèrent une multitude d'oiselets sur lesquels on lâcha des émerillons. Si bien que le roi ne cessait de se demander d'où tant de richesses pouvaient être venues à sa sœur.

Quand il eut bu et mangé autant qu'il lui plut, des instruments se firent entendre dans une chambre voisine, sonnant tous ensemble et avec tant de douceur qu'il lui sembla n'avoir jamais entendu une mélodie plaisante à ce point. Enfin deux belles demoiselles entrèrent, qui portaient dans des chandeliers d'or des cierges allumés ; et elles vinrent s'agenouiller devant le roi et dirent :

— Sire, si tel était votre plaisir, il serait grand temps de vous reposer, car il est déjà tard dans la nuit et vous avez tellement chevauché aujourd'hui que vous êtes bien fatigué, à ce que nous croyons.

Il se leva et elles le conduisirent dans la chambre même où Lancelot avait été emprisonné longuement et où il avait peint pour se distraire toutes ses chevaleries et ses amours avec la reine Guenièvre. Et après qu'elles l'eurent dévêtu, il se coucha et s'endormit.

Le matin, à la pointe de l'aube, Morgane entra et le salua à haute voix, tout en ouvrant la fenestrelle. Aussitôt il

sauta de son lit, passa ses braies et sa chemise et courut l'accoler. Alors elle lui demanda en don de rester un jour ou deux chez elle, où elle veillerait qu'il fût aussi bien à l'aise que dans la meilleure cité de son royaume. Ce qu'il lui accorda.

— Douce sœur, puisqu'il plaît à Dieu que je vous aie retrouvée, ajouta-t-il, je vous emmènerai avec moi. Vous ferez compagnie à la reine Guenièvre, ma femme, et elle en sera joyeuse.

— Beau doux frère, jamais je n'irai à la cour, car il s'y passe ce que je ne voudrais voir. Je me retirerai plutôt dans l'île d'Avalon, où vont les dames qui savent les enchantements.

Ainsi parlait Morgane parce qu'elle haïssait à mort la reine au clair visage. Et à cet instant justement, le soleil frappait de toutes parts dans la chambre, si bien que le roi commença d'apercevoir les images que jadis Lancelot avait peintes sur les murs. Et il y avait tracé sa première entrevue avec la reine à Camaaloth, et comme il avait été ébahi de sa beauté ; puis tout ce qu'il avait fait pour l'amour d'elle, et comment elle lui avait donné un baiser dans la prairie des arbrisseaux, et pourquoi les deux parties de l'écu fendu s'étaient rejointes à la Roche aux Saines, et comment un mot de sa dame l'avait fait tomber en frénésie, et toutes leurs amours, et toutes ses prouesses : de façon que le roi connut en un instant ce qu'il n'avait jamais su.

— Par mon chef, dit-il à mi-voix, si ces images sont vraies, Lancelot m'a honni avec ma femme ! Douce sœur, ajouta-t-il, je vous requiers par la foi que vous me devez de me dire ce que ces peintures représentent.

— Ha, sire, répondit Morgane la déloyale, que me demandez-vous ! Ne savez-vous pas que Lancelot aime la reine Guenièvre et que c'est pour elle qu'il accomplit toutes ces chevaleries que vous voyez peintes? Longtemps il a langui, comme celui qui n'osait découvrir son cœur. Mais, après l'assemblée de Galore, il se lia avec Galehaut, le fils de la belle géante, dont il fit la paix avec vous, comme le montre l'image que voici. Galehaut s'aperçut qu'il avait perdu le boire et le manger tant il aimait sa dame, et il pria tant la reine qu'elle se donna à Lancelot ; elle fut saisie d'amour par un baiser ; cette peinture-ci fait voir comment.

— Assez ! Je n'en demande pas plus. J'aperçois ma honte et sa trahison. Qui a fait ces images?

— Lancelot lui-même, de sa main, dit Morgane.

Et elle conta comment elle l'avait retenu en prison durant un an et demi, et comment il s'était enfui en brisant les barreaux avec la force d'un diable, dit-elle, plus que d'un homme.

Le roi cependant regardait les peintures et songeait.

— Mon neveu Agravain, murmura-t-il enfin, m'a dit cela l'autre jour, mais je ne l'en ai point cru. Si Lancelot me honnit avec ma femme, je ferai tant que je les prendrai sur le fait, et alors je tirerai d'eux une telle vengeance qu'à toujours on en parlera, ou bien je ne porterai plus jamais couronne !

— Si vous ne vengiez votre honte, Dieu et le monde devraient vous mépriser, répondit Morgane.

Durant les sept jours que le roi demeura chez elle, elle ne cessa de l'exhorter ainsi, car elle haïssait Lancelot parce qu'elle savait que la reine l'aimait. Et, afin que nul n'entrât plus dans la chambre où son déshonneur était peint, le roi en fit murer la porte. Mais le conte, à présent, laisse ce propos et revient à Lancelot qui chemine en compagnie des siens vers la cité de Camaaloth.

X

La reine, qui était à l'une des fenêtres du palais, les vit descendre dans la cour, et, sitôt qu'ils gravirent les degrés de la salle, elle en sortit et se jeta dans une chambre où Lionel la suivit tandis que chacun faisait joie à Lancelot. Il la trouva assise sur un lit, qui avait bien la mine d'une femme très irritée. Et quand il l'eut saluée et qu'elle lui eut souhaité la bienvenue :

— Dame, lui dit-il, nous vous amenons monseigneur Lancelot, qui était depuis longtemps éloigné d'ici.

Mais elle répondit qu'elle ne pouvait voir Lancelot.

— Ha, dame, le haïssez-vous donc si fort?

— Je n'ai point d'yeux qui consentent à regarder Lancelot ni de cœur qui consente à lui parler. Jamais je ne l'aimai autant que je le hais aujourd'hui.

— Dame, il n'est qu'une chose au monde que craigne messire mon cousin : c'est votre courroux, et, s'il savait les paroles que vous m'avez dites, je n'arriverais pas à

temps pour l'empêcher de se tuer de chagrin. Aussi bien, un prud'homme qui aime longuement d'amour finit toujours par être honni : la vraie histoire des anciens Juifs et Sarrasins le fait assez voir. Regardez celle du roi David : son fils, la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, lui fit la guerre pour complaire à une femme et en mourut vilainement ; ainsi trépassa le plus beau des Juifs. Et voyez Salomon même ; Dieu lui donna plus de science et de vertu qu'un cœur d'homme n'en a jamais eu : il renia Dieu pour une femme, par laquelle il fut honni et trompé. Samson le fort, le plus vigoureux homme né de mère pécheresse, reçut la mort par une femme. Hector et Achille, qui eurent la louange et le prix des armes et de la prouesse sur tous les chevaliers de l'ancien temps, furent occis tous deux, et plus de cent mille hommes avec eux, pour une femme que Paris le berger enleva de force en Grèce. Et de notre temps même, il n'y a pas cinq ans, Tristan, le neveu du roi Mark, qui aima si loyalement Iseut la blonde et jamais de son vivant ne lui manqua en rien, il mourut par elle. Vous ferez pis que toutes ces dames, car vous pouvez bien voir que messire Lancelot est le plus beau chevalier du monde, le plus preux, le plus hardi, le plus noble ; vous ferez périr avec son corps toutes les grâces par lesquelles on gagne de l'honneur dans le siècle ; ha ! vous ôterez le soleil d'entre les étoiles et de cette terre la fleur de toute chevalerie ! Et tel est le grand bien que notre lignage tirera de vos amours !

— Lionel, répondit la reine, si ce que vous dites advenait, nul n'y perdrait autant que moi, car j'y perdrais mon corps et mon âme. Pourtant laissez-moi, car vous n'aurez d'autre réponse.

Alors Lionel la quitta et revint à Lancelot.

— Sire, lui dit-il après l'avoir tiré à l'écart, il m'est avis que nous quittions cette cité. Madame la reine vous défend son hôtel, et à tous ceux qui viendraient de par vous.

Puis il lui conta comment la reine Guenièvre s'était offensée en apprenant qu'il avait porté la manche d'une dame au tournoi de Winchester, et comment elle avait dit que jamais il ne trouverait plus d'amour en elle. Dont Lancelot fut si accablé, qu'il demeura très longtemps sans sonner mot.

— Amour, s'écria-t-il enfin, telle est la récompense qu'on a de t'avoir servi ! Dussé-je ne plus jamais parler à ma

dame, si elle m'avait pardonné, je m'en irais moins tristement ; mais, sachant son courroux et sa haine, hélas, je ne pourrai longtemps durer ! Beau cousin, conseillez-moi, car je ne sais que faire de moi !

— Sire, si vous pouviez vous tenir loin d'elle, un mois ne serait point passé qu'elle vous ferait quérir. Promenez-vous par ce pays, suivez les tournois, ébattez-vous du mieux possible. Vous avez autour de vous une grande partie de votre parenté, qui vous fera belle et noble compagnie où que vous alliez.

— Ha, je n'ai cure de compagnie ! J'emmènerai un seul écuyer.

— Mais, s'il vous arrivait malheur, comment le saurions-nous?

— Celui qui m'a protégé jusqu'ici ne souffrirait pas que vous l'ignorassiez.

Là-dessus, Lancelot fut dire à ses gens qu'il lui fallait partir pour aller à une affaire et qu'il ne voulait emmener qu'un seul valet appelé Anguys.

— Sire, lui dirent-ils, ne manquez pas de vous trouver la semaine prochaine au tournoi de Camaaloth.

Toutefois il ne voulut pas le leur promettre et, après les avoir recommandés à Dieu, il se sépara de ses amis charnels. Et eux-mêmes ils quittèrent la cour dès le lendemain. Mais le conte parle à présent du roi Artus.

JACQUES BOULENGER.

(A suivre.)

Une Famille française autour de la Révolution

Il y a cent trente ans, une secousse préparatoire, presque aussi violente que celle qui ébranle aujourd'hui le monde, a remué l'Europe. Beaucoup de familles disparurent alors ; toutes, comme maintenant, furent éprouvées. Ce groupement naturel, cette « cellule sociale », suivant la forte expression d'un penseur contemporain, est à la base de toute société humaine et, de son adaptation à l'époque où elle vit, dépend son existence et celle même de la nation qui est composée de ces cellules.

Comment nos pères ont-ils franchi ce passage redoutable de 1789 à 1815? Ont-ils su réagir? Ont-ils fait preuve d'une suffisante souplesse? Ont-ils, en un mot, su s'adapter aux profondes modifications d'existence qui leur étaient imposées? C'est ce qu'il a semblé intéressant d'étudier, à l'aide de documents authentiques, chez une famille dont les conditions de vie étaient bien assises en 1789. Cette étude nous permettra de constater dans quelle mesure les vingt-trois années de troubles et de guerres de la Révolution et de l'Empire lui avaient permis de survivre et les germes d'espoir ou de mort qu'elle portait en elle en 1815.

I

Un soir du mois de mars 1742, à la tombée de la nuit, le silence de la paisible petite ville de Paray-le-Monial, en

Charollais, fut troublé par l'arrivée d'une chaise de poste toute crottée qui s'arrêta devant l'hôtellerie du *Lion d'Or*. Il n'en fallait pas tant pour attirer les bonnes femmes qui firent cercle autour de la voiture d'où descendirent successivement un homme d'une trentaine d'années, une jeune femme vêtue, coiffée et poudrée à la dernière mode de Paris et enfin une nourrice portant dans ses bras un enfant d'environ deux ans. Ces étrangers, que l'hôte était venu recevoir, n'étaient autres que le nouvel entreposeur des tabacs pour la province de Charollais, M. Philibert Riballier, sa femme et son premier-né qui, après un long, difficile et fatigant voyage, venaient tout droit de Paris.

Ce jeune homme — né en 1710, il avait trente-deux ans — était le fils d'un conseiller secrétaire du roi (1) en la grande Chancellerie de France près le Parlement de Paris. Entré dans la vie sous les auspices les plus heureux, destiné à succéder à son père dans sa charge de secrétaire du roi, il s'était marié jeune, trop jeune peut-être, et, à vingt-six ans, le 28 mars 1736, il avait épousé en la paroisse Saint-Paul, à Paris, demoiselle Anne-Charlotte de Lignan, fille d'un collègue de son père. Peu de temps après cette union, le jeune M. Riballier avait acheté à M. de Précy, capitaine de cavalerie, le château de Beauplan, situé à Saint-Rémy-les-Chevreuse, généralité de Versailles, et en était devenu seigneur suivant acte. Le jeune couple y mena une vie assez somptueuse pendant cinq à six ans. Mais on voyait le beau monde, on tenait table ouverte, on allait à Versailles. Bientôt, les moyens de Philibert ne purent suffire à ce train seigneurial. Il dut, en 1742, revendre le château de Beauplan. J'imagine que cette conduite, si peu en harmonie avec les mœurs sévères et économes du monde parlementaire, valut au jeune prodigue une bonne algarade de son père le conseiller, homme rigide et connaissant le prix de l'argent. Ce n'était pas le tout de gronder ; il fallait tirer de peine ce fils, cette bru et leur nouveau-né ; il y employa son crédit ainsi que M. de Lignan. Philibert, heureusement répandu dans le monde, n'était point non plus sans protecteurs. Tous ces moyens réunis lui procurèrent le poste

(1) Les secrétaires du roi étaient des officiers de la grande Chancellerie qui avaient la charge et seuls le droit d'expédier et de signer les lettres du roi et autres actes royaux et d'assister au sceau.

d'entreposeur des tabacs pour la province de Charollais. Cet emploi, que l'on peut comparer à celui de directeur des contributions indirectes, valait annuellement 8 000 livres : c'était le pain assuré pour l'imprévoyant ménage. Réunissant toutes ses ressources, Philibert Riballier se transporta donc, non sans peine au fond du Charollais, avec sa femme et son enfant. Quelle vie les y attendait? C'était ce que se demandait mélancoliquement la jeune femme en se chauffant à la cheminée de la cuisine du *Lion d'Or* où, devant un bon feu de fagots, rôtissaient quelques volailles, tandis que l'hôtesse empressée lui détaillait les charmes et les ressources de la bonne ville de Paray.

Cette cité toute monacale et imprégnée du parfum et de la sainteté de Marguerite-Marie Alacoque, dressait, au milieu de grasses prairies couronnées de beaux bois, les toits de ses couvents et les clochers de sa romane basilique dont les pointes se mirent dans la dormante et paresseuse Bourbince. A l'ombre des cloîtres, se pressaient quelques familles de noblesse terrienne possédant des fermes aux alentours. Fils d'un conseiller à la grande Chancellerie de France et fonctionnaire important, de manières douces et courtoises, secondé par sa femme qui avait beaucoup de grâce et d'usage du monde et que l'on n'appela bientôt plus que « la belle Parisienne », Philibert Riballier fut tout de suite bien accueilli des Parodiens. Il acheta une belle et vaste maison, aujourd'hui l'hôtel de ville et monument historique, construite sous la Renaissance par un nommé Pierre Jayet, drapier et bourgeois de Paray. Il s'y installa et, fidèle à ses habitudes mondaines, y reçut habituellement la meilleure société de la ville et des environs. Cependant, ses enfants grandissaient — il en avait trois, dont deux garçons — et le Charollais n'offrant aucune ressource pour les faire élever, il se décida à envoyer à Paris ses deux fils et les plaça sous la surveillance de l'abbé Ambroise Riballier, son frère cadet.

L'abbé Riballier, riche bénéficiaire et syndic de la Faculté de théologie, célèbre à ce titre par les démêlés qu'il eut à soutenir contre Voltaire et les encyclopédistes à propos de la censure du *Bélisaire* (1) de Marmontel, l'abbé Riballier était alors grand maître du collège Mazarin. Son frère ne

(1) Voir *Revue des Études historiques*, décembre 1920. Cet article et la présente étude sont détachés d'un travail qui sera publié ultérieurement.

pouvait donc désirer de meilleur guide pour ses enfants, et de fait, suppléant à la défaillance du trop léger Philibert, l'abbé répondit au choix judicieux de son père, le vieux conseiller, mort en 1752 à quatre-vingt-onze ans et qui l'avait désigné comme son exécuteur testamentaire. Il fut véritablement *l'aîné*, le chef de la famille et son bienfaiteur. Entre l'abbé et son frère, avec sa belle-sœur surtout, s'échange une active correspondance. Les hivers sont longs et monotones en Charollais ; les exilés regrettent Paris et ses distractions ; leur frère et beau-frère s'efforce de les réconforter et de tromper leur ennui. Il leur rend compte des études et des progrès des enfants et s'occupe, en homme d'affaires qui mène un important collège, d'assurer à Mme Riballier et de régler la succession d'un sien cousin, officier de cavalerie.

« Je crains fort, ma chère commère (1), écrit-il à sa belle-sœur le 5 février 1761, que M. de la Haye n'ait pas l'avantage de vous voir à Paray. Sa maladie commence à devenir sérieuse et je ne puis vous dissimuler qu'il y ait du danger. En tout cas, il a pris ses précautions en bon chrétien et il arrange ses affaires en homme qui a du sentiment et de la reconnaissance. Il m'a fait dépositaire de ses volontés et c'est vous qu'elles regardent uniquement... »

M. de la Haye étant mort, l'abbé pourvoit à son enterrement, dispute la succession au fisc et aux créanciers et envoie à Paray deux malles remplies d'effets. — « Vous avez un mari et deux fils, écrit-il. J'ai compris que tout cela pourrait vous servir et, s'il fallait l'acheter neuf, vous ne l'auriez pas pour cent louis. » Il vend une chaise de poste « fort propre, dorée, avec des glaces et des ressorts à l'écrevisse », paye les dettes et s'efforce de faire rentrer les créances. Entre temps, il se plaint d'Augustin, son second neveu, alors âgé de quinze ans, qu'il destine à l'état militaire et qui ne lui donne pas toute satisfaction.

Il écrit le 26 mars 1762 : « Le sieur Cornette m'a remis la montre que vous envoyez pour Augustin. Je vous avoue que je suis surpris que l'on se presse si fort de lui en donner une. C'est une des choses qui lui sont le moins nécessaires. D'ailleurs, savez-vous s'il la mérite? Je n'ai point été con-

(1) L'abbé Riballier, ayant été parrain avec sa belle-sœur, ne l'appelle jamais que « ma chère commère ».

tent de lui l'autre année et le lui ai fait sentir. Je ne sais s'il ira mieux cette année ; vous devez bien penser que, dans l'incertitude, mon avis n'est point qu'on lui fasse des présents. »

Dans ce dix-huitième siècle que l'on a accusé d'être si léger, si corrompu, on élevait encore sérieusement la jeunesse, et y a-t-il aujourd'hui beaucoup de familles dans lesquelles un oncle, fût-il syndic de Sorbonne, aurait la même rigueur envers ses neveux et le même franc-parler vis-à-vis de leurs parents? Il est permis d'en douter.

Il fallait pourtant songer à l'établissement des enfants de Philibert. Pour les deux garçons, point de difficulté. On marierait l'aîné, Edme-Philibert, et son père résignerait en sa faveur son emploi d'entreposeur des tabacs ; le cadet, Augustin, à la veille d'entrer à l'école militaire, avait sa voie toute tracée. Restait la fille, Élisabeth. Elle n'était pas bien jolie et ne possédait qu'une maigre dot ; cela ne l'empêchait pas de mourir d'envie de se marier, bien au contraire. On a prétendu que les filles ne se mariaient point sous l'ancien régime. Quelle erreur ! Ce n'est guère que dans la haute noblesse et dans les familles trop nombreuses qu'elles se vouaient au célibat ou entraient au couvent. Seulement, n'ayant en général qu'une petite dot, elles se mariaient moins avantageusement que leurs frères. Le séjour de la province pesait à Philibert et à sa femme et ils avaient toujours regretté Paris, leur clocher natal. Ce ménage, resté parisien et toujours jeune, nourrissait l'espoir, les enfants pourvus, de retourner finir ses jours à Paris. Mais, pour cela, il fallait marier Élisabeth. On jeta les yeux sur un M. Cloquet, receveur des gabelles. Les deux jeunes gens étaient d'accord et guère plus riches l'un que l'autre. On sollicite l'agrément de l'oncle ; il fait de formelles objections. Mais ce que femme veut, Dieu le veut. Élisabeth supplia, tempêta et le mariage fut décidé et célébré en 1764 (1).

Si l'on n'y regardait pas de trop près en mariant une fille « d'une défaite difficile dans un ménage, assurait l'abbé, à propos d'Élisabeth, surtout lorsqu'elle n'est avantagée ni

(1) M. et Mme Cloquet eurent une fille, Victorine, qui épousa à Versailles, en 1788, M. Testard, premier garçon de la Chambre du roi. M. Testard ne put accompagner la famille royale au Temple. Il mourut guillotiné en 1793 et sa femme, en 1823, absolument ruinée, n'avait pour vivre qu'une modique pension servie par le gouvernement de la Restauration.

par la fortune ni par des attraits marqués », il n'en allait pas de même pour un garçon et surtout pour l'aîné de la famille. C'était lui qui devait perpétuer le nom, la race et il s'agissait de se montrer judicieux tant au point de vue des dons de la fortune qu'à celui de l'hérédité et des espoirs ou des surprises qu'elle pouvait réserver. On tenait par-dessus tout aux unions de même naissance ; Edme-Philibert étant de plus destiné à vivre en Charollais, il convenait de lui choisir sa femme dans le pays. Il faut rendre cette justice à Philibert Riballier que, s'il ne fut guère capable d'autre chose, il sut au moins habilement jouer de la noblesse acquise par son père et bien marier ses fils.

Toutes les conditions que je viens d'énumérer, une fortune honorable, une nature charmante et la beauté par-dessus le marché, se trouvèrent réunies dans la personne de Denyse Cudel de Montcolon, fille d'un gentilhomme de Semur en Brionnais. Cette fois, l'oncle, consulté, ne fait point d'objections. Son frère s'adresse à lui pour obtenir et presser la résignation de l'emploi d'entreposeur des tabacs en faveur d'Edme-Philibert, mais il ne va pas assez vite au gré des intéressés. Sa belle-sœur et commère le stimule vivement, car les fiancés s'impatientent, et lui de répondre le 26 mars 1763 :

« Je vous avoue, ma chère commère, que je ne m'attendais pas aux reproches que vous me faites et que je ne croyais pas que l'on pût m'accuser d'indifférence pour tout ce qui vous touche. J'ai fait en son temps les démarches qui dépendaient de moi pour faire agréer la résignation de l'entrepôt (des tabacs) et c'est moi qui ai mis en mouvement M. Maynaud de Pancemont et l'abbé Copette. Si l'affaire n'est pas finie, ce n'est pas de ma faute. On me disait qu'il fallait une démission et que l'on avait écrit pour cela. Que pouvais-je de plus? Je ne savais pas que le pouvoir que j'avais entre les mains équivalait à une démission. Si je l'avais su, il y a deux mois qu'elle serait donnée. Pourquoi mon frère, lorsque je lui en ai écrit, a-t-il été trois semaines sans me faire de réponse? Au reste, il n'y a pas grand mal à ce retardement. Vos amoureux auront le plaisir de faire l'amour, de désirer, d'espérer, ce qui ne laisse pas d'avoir beaucoup de charme quand on en connaît le prix. J'ai terminé vos emplettes et les ai fait mettre dans une cassette qui vous arrivera pour les fêtes de Pâques. Pendant que je songeais ainsi à vous, vous étiez occupée à me dire des duretés et à m'accabler de

reproches. Vous avez là une jolie monnaie pour payer les services qu'on vous rend. Vous dites que vous vieillissez? Ma foi, il n'y paraît guère, car vous êtes toujours aussi vive et aussi prompte que dans votre plus grande jeunesse. A peine avez-vous formé un désir, un projet, que vous voudriez le voir exécuté. Ah ! un peu de patience ! Il faut donner le temps à tout. Vos jeunes gens seront mariés dans la belle saison ; leur union leur en paraîtra plus agréable dans le temps que la nature commence à devenir riante et invite à l'amour. Dites-leur cela pour les consoler, ne grondez plus et aimez toujours votre ancien et fidèle compère. »

Le mariage fut en effet célébré peu après, le 13 juin 1763.

II

Transporté à Paray à l'âge de deux ans, élevé dans la pleine liberté de la campagne, Edme-Philibert, très différent de ses ascendants, est un vrai terrien. Il passa en Bourgogne toute son existence. De douze à dix-huit ans, il fera bien ses études à Paris, mais Paris n'a point d'attraits pour lui et c'est avec bonheur qu'il reviendra à Paray en 1758. Dès lors, il ne quittera plus sa province. — « Généreux, vif, impétueux ; plein d'honneur et de probité, excellent homme s'il eût été moins violent et s'il eût mieux su commander à ses passions, écrit son fils. » Chasseur infatigable et aimant le plaisir, tous les plaisirs, il était le type du gentillâtre terrien à la veille de la Révolution.

Un triste événement lui arriva au début de sa vie d'homme. Le 13 mai 1759, une chasse au loup avait été ordonnée. Edme-Philibert, pressé de se rendre au rendez-vous, prend précipitamment son fusil, pendu au râtelier de la cheminée de la cuisine et chargé à balles. Le coup part et la balle va frapper Claudine Bouillot, domestique de ses parents, et la tue. On juge de la scène et de la confusion qui suivirent. Procès-verbal fut aussitôt dressé, requête présentée au roi et au parlement de Dijon. On obtint enfin des lettres de grâce qui furent entérinées le 11 juillet 1759 et que le jeune imprudent reçut sur le banc des accusés, car il avait été obligé de se constituer prisonnier.

Par un singulier contraste, Denyse Cudel de Montcolon était la douceur même. Jolie, d'une physionomie empreinte

de la grâce tranquille et nonchalante qui fait le charme des femmes de ces pays de prairies, elle semble avoir reporté toute la tendresse refoulée par la brusquerie de son mari sur ses enfants qu'elle adorait et qui le lui rendaient comme un culte.

« Une bonne mère ! c'est une Providence, c'est un don céleste, un bienfait incomparable dont le souvenir ne s'efface jamais, écrit son fils Auguste. Déjà, bien des années se sont accumulées sur ma tête chauve depuis que j'ai perdu ma bonne et sensible mère ; je crois toujours la voir. »

Peu occupé par ses fonctions d'entreposeur des tabacs, Edme-Philibert, lié avec toute la noblesse de Paray et des environs, menait la vie de gentilhomme campagnard. En toute saison, des parties de chasse et de pêche, suivies de plantureux repas et de beuveries interminables ; l'hiver, des *assemblées* où l'on se rendait en lanternes et en socques pour deviser et jouer aux cartes ; des dîners et parfois des bals au moment du carnaval. Tout le monde était plus ou moins parent, la vie s'écoulait très douce et chacun prenait à tâche de l'égayer. Il en était du reste ainsi dans toute la France, comme le montre cette lettre de mars 1769 qu'Edme-Philibert recevait de son frère Augustin, devenu officier du génie, et alors en garnison à Soissons :

« Pardonne-moi, cher ami, le long intervalle que mes occupations ont mis entre ta lettre et ma réponse. Cloquet (son beau-frère), en arrivant, a tâché de faire quelques connaissances. Dans ce pays, on se livre assez difficilement, autant par bêtise que par fierté. Avec beaucoup de peine, il s'est enfin formé une jolie société que sa femme recevait régulièrement les jeudis et les dimanches. Cloquet est encore assez jeune et a assorti son monde à son caractère. Je suis fort de son goût et j'eusse choisi comme lui. Les aimables d'à présent ne jouent que le whist et le reversi, et tu sais que notre chère mère n'aime que le piquet. En conséquence, au milieu du cercle, elle s'ennuie souvent. Quelquefois cependant elle reçoit quelques douairières qui, par complaisance ou conformité de goûts, font la partie avec elle. Le carnaval a interrompu les *assemblées* et ramené des plaisirs plus vifs. Nous avons joué la comédie. La salle de Cloquet étant la plus grande, on y a établi le théâtre. Nous n'avons donné qu'une représentation de *Nanine* et des *Folies amoureuses*. J'étais heureusement arrivé trop tard pour avoir

un grand rôle ; on m'a forcé d'accepter celui de Germond dans *Nanine*. *Nanine* fut assez bien rendue, mais les *Folies* écorchées. Depuis le mois de novembre jusqu'au carême, on a dansé presque toutes les semaines deux et même trois fois. On commençait à quatre heures et l'on continuait jusqu'à minuit, une heure. Cloquet a fait danser une fois ; une autre fois j'ai donné les violons à sa femme. Chacun prenait son tour et faisait dresser une collation dans une pièce voisine. Orgeat, cidre, vin et bière composaient les rafraîchissements. C'était pour chaque fois, y compris la bougie, une affaire de deux louis et demi. A la fin du carnaval, les jeunes gens ont voulu donner un bal avec ambigü. J'y ai contribué ainsi que quelques officiers de dragons qui se trouvaient alors en quartiers à Soissons. Nous étions trente à 18 livres par tête. La salle de Cloquet, comme la plus grande, fut choisie à cet effet. Outre l'ameublement fort honnête qu'il y a mis, nous avions fait prix avec un tapissier pour fournir des glaces et des lustres et former une guirlande tout autour de l'appartement. La fête était charmante. Soissons abonde en jolies demoiselles qui, toutes, s'y trouvèrent. Pour ma part, je remplissais assez bien mon coin et je n'aurais garde de me plaindre de mon séjour dans cette ville. Je m'étais formé la plus jolie coterie de tout Soissons. J'ai appris il y a quelques années à danser les allemandes ; on assure même que je les danse assez bien. Aussi allais-je tous les jours de la semaine communiquer mon savoir aux plus jolies filles de la ville. On m'eût pris exactement pour le prévôt du maître de danse. Les jours de bal, on faisait cercle et je dansais avec celle de mes écolières dont j'avais été le plus content pendant la semaine (1). Voilà, mon cher, une ample relation de la vie de Soissons. »

Cette lettre ne semble-t-elle pas écrite d'hier et les choses étaient-elles si différentes dans les villes de garnison à la veille de la guerre de 1914?

De son mariage avec Denyse Cudel de Montcolon, Edme-Philibert avait eu six enfants ; mais beaucoup, à cette époque, mouraient en bas âge, de la petite vérole surtout. Il en survécut trois : Joseph (né en 1766), Auguste (né en

(1) Augustin-Alexandre-Nicolas Riballier, capitaine au corps royal du génie, chevalier de Saint-Louis. Il épousa en 1778 Mlle Marie Malad de Sermaize. En 1790, il donna sa démission et se retira à Paray. Il mourut en 1821, laissant un fils, qui fut garde du corps de Louis XVIII en 1814.

1770) et une fille, Lucile, née en 1771. Leur père prépara ses fils au travail, espérant que le secours de l'abbé Riballier, son oncle, qui lui avait servi de mentor et d'appui dans sa propre enfance, ne lui serait point refusé. La mère d'Edme Philibert, revenue à Paris, lui écrivait à ce sujet en janvier 1771 :

« Vous avez deux garçons. Eh bien ! il faut les élever dans la crainte de Dieu et leur donner, grâce à votre oncle, le plus d'éducation que vous pourrez. Après, si votre fortune ne vous permet pas d'en faire des messieurs, il faudra tâcher de les placer d'une façon ou de l'autre. Soyez persuadé que Dieu n'abandonne jamais les bonnes gens. Élevez bien mes petits-fils et ne leur inspirez pas trop de vanité afin qu'ils ne soient point infatués de leur petite noblesse. La plus belle aujourd'hui est de savoir se tirer d'affaire sans rien demander à personne. »

Il demanda toutefois et obtint la protection de son oncle, l'abbé Riballier, alors au faîte de sa fortune, et auquel un important bénéfice situé en Poitou, l'abbaye de Chambon, venait d'être donné après la censure du *Bélisaire* de Marmontel.

L'abbé se chargea successivement de ses deux petits-neveux. Déjà en 1776, il avait fait venir l'aîné, Joseph, et l'avait confié à son frère Philibert, qui, dès 1765, s'était retiré chez lui et consacrait ses loisirs à la culture des belles-lettres. Auteur de plusieurs ouvrages sur les femmes (1), imbu des idées philosophiques du siècle, l'ancien entreposeur des tabacs rêvait de systèmes philanthropiques et de plans de finances. Il finit par avoir ainsi des liaisons assez suivies avec Turgot, Necker et Malesherbes. Ses recherches sur les femmes illustres l'avaient également mis en relation avec plusieurs d'entre elles et lui avaient fait faire la connaissance particulière de Mme de Genlis, de Mme Necker et de la marquise de Créqui. Très mondain et d'une exquise urbanité, Philibert était répandu dans les salons de la haute société avec laquelle il rêvait de réformes et de systèmes politiques, sans se douter que la tempête révolutionnaire était à la veille de les balayer tous.

En 1780, l'abbé Riballier ayant acheté une maison de

(1) *L'Ami des femmes; De l'éducation physique et morale des femmes;* et un *Dictionnaire des femmes illustres.*

campagne à Ivry, son frère alla s'y fixer et occupa sa vieillesse à la culture des jardins, tout en continuant à surveiller l'éducation de ses petits-fils.

« Votre aîné a été couronné cette fois à l'Université et a eu un prix et deux accessits, écrivait-il à son fils Edme le 9 août 1780, en envoyant les enfants en vacances. C'est un très bon sujet qui vous fera honneur et peut-être parviendra à vous faire passer gracieusement vos vieux jours. Vous ne le trouverez pas trop bien maniéré ; ne craignez pas de lui en dire de temps en temps votre sentiment. Peut-être sera-t-il plus sensible aux avis que vous lui donnerez, qu'il ne l'est quelquefois aux nôtres. A l'égard du petit, il est, comme je vous l'ai déjà marqué, beaucoup moins avancé qu'il ne devrait l'être, car, pendant toute l'année, votre oncle a tenu un précepteur pour lui seul. Mais cela ne me décourage pas ; j'espère que cette année il se mettra en train et ira mieux. »

Deux ans après (1782) le grand-oncle voulut rassembler autour de lui toute sa famille. Il manda les parents à Paris pour le mois d'août, époque de la distribution des prix. Joseph, l'aîné des enfants, venait d'achever sa rhétorique ; il obtint le premier prix d'honneur et quatre autres prix. A cette distribution, assistaient Franklin, que l'on s'arrachait alors, M. de Calonne et l'évêque d'Autun. La première couronne fut donnée au jeune Riballier par Franklin, la seconde par sa mère. Les succès des enfants, la satisfaction de l'oncle, la reconnaissance des parents firent de cette réunion l'époque la plus heureuse de leur vie. La maison de campagne d'Ivry devint le rendez-vous général et l'équipage de l'abbé fut mis à la disposition de tous. Le bonheur de cette famille était alors sans mélange. N'est-ce pas de Talleyrand cette parole mélancolique que, qui n'a pas vécu autour de 1780, n'a pas connu la douceur de vivre?

A Paray également, on menait joyeuse vie et les plaisirs se multipliaient. La présence du régiment de Beaujolais, envoyé en Charollais pour creuser le canal du Centre, avait vivifié et égayé le pays. Des liaisons s'étaient formées, des mariages contractés. Edme-Philibert avait fait amitié avec la plupart des officiers ; il chassait et festoyait avec eux. Les réunions étaient brillantes, tant à Paray que dans les châteaux des environs. L'amour n'en était point exclu et Edme-Philibert, alors à ce dangereux tournant de la quaran-

taine, dut lui payer son tribut, mais sans drame, comme il convenait à l'époque.

A trois lieues de Paray, habitaient, dans un fort beau château, le marquis et la marquise de la C***. La marquise était jeune, belle et s'ennuyait dans sa seigneuriale demeure. M. Riballier venait souvent et inspira un tendre intérêt : le marquis ne voyait rien. Cette liaison fut bientôt à ce point consacrée et admise par tout le monde que la marquise venait souvent faire des séjours d'une ou deux semaines à Paray, dans la maison même de mon trisaïeul. Les mœurs du temps étaient telles que ce qui scandaliserait aujourd'hui n'étonnait alors personne. Le marquis était vieux et débile ; il avait peur de l'épée de son rival, et la femme de celui-ci, la douce Denyse de Montcolon, ne savait que souffrir en silence et se résigner. Une fois que la marquise était venue accompagnée de deux grands laquais insolents comme des potences, Edme-Philibert, entrant à la cuisine, surprit les deux drôles crachant sur le rôti qu'à un clair feu de bois faisait dorer le tournebroche. M. Riballier était vif comme la poudre, on le sait, et il avait déjà tué une cuisinière. Se précipiter sur les deux valets, ravauder à grands coups de canne les coutures de leur livrée et les jeter à la porte en les traitant de bélîtres et de marauds, fut pour lui l'affaire d'un instant. Et, encore tout échauffé de l'algarade, il s'en fut conter l'affaire à sa femme et à la marquise, installées au salon et devisant amicalement au coin du feu.

Le digne homme n'était point que galant et, d'accord avec son père et son oncle, s'occupait d'assurer l'avenir de ses fils. L'aîné, Joseph, donnait déjà les plus légitimes espérances. Que faire de ce garçon de dix-sept ans qui réussit si bien? Le grand-père et le grand-oncle ont leur plan. Ils le destinent à l'état ecclésiastique afin que, dès qu'il sera sous-diacre, l'abbé Riballier puisse résigner en sa faveur quelqu'un de ses nombreux bénéfices. Quant à Auguste, le cadet, on lui achètera une charge au Parlement de Paris, dès qu'il sera en âge. Mais il y a lutte. Mme Riballier voudrait voir son fils à l'armée, comme ses propres frères, ou au Parlement. Le jeune homme a-t-il bien la vocation ecclésiastique? La mère en doute fort et le ton des lettres de son fils, d'une maturité de style étonnante pour son âge, semble bien lui donner raison. Il écrit à la rentrée de 1782 :

« Je me suis bien ennuyé les huit premiers jours que j'ai

passés à Paris, ma chère maman. Il pleuvait continuellement, j'étais seul, je n'avais rien à faire, je rêvais et rêver n'est point sûr pour une tête de dix-sept ans, surtout à Paris. Par bonheur, j'ai rêvé à mes plaisirs passés, cela m'empêchait de songer à d'autres. Grâce à Dieu, me voilà rentré en occupation, et cela me distrait. Mais, ma foi, les dix premiers jours ont été rudes à passer, malgré toutes les attentions de l'oncle, et je vous dis qu'il a fallu tenir bon contre les pensées trop vertes qu'inspirait un sang juvénile et ardent. J'aurais bien eu besoin de la joyeuse cousine Verchère pour me sortir du creux de mes rêveries. Vous lui direz s'il vous plaît qu'à présent je suis gai gaillard. Je lui écrirai quelques lettres joviales comme elle a eu la complaisance de me le demander. — A propos, en parlant de femmes gaillardes, comment cela va-t-il à Paray? Depuis que nous sommes partis, y a-t-il eu quelques déclarations, quelques naissances, quelques mariages? Plût à Dieu que vous m'appreniez celui de la « Minette » ! Ce n'est pas pour prêcher mes intérêts, mais je sais me résigner comme vous voyez. Je ne badine ma foi pas. Je ne suis pas une heure sans y songer et cette pensée me donne du fil à retordre... »

Et à son père, le 10 juin 1783, toujours « gai gaillard » et ne paraissant plus penser à la « Minette » peut-être mariée :

« Enfin, mon cher papa, voici toutes vos semences, graines et de quoi garnir maint et maint potager. J'y joins un almanach royal que l'oncle a coutume de vous envoyer et un tableau d'histoire de France dans lequel ma sœur va, je l'espère, puiser quelques bonnes notions et qui lui donnera une idée des voies qui, pendant quinze cents ans, ont conduit le troupeau français. C'est une belle chose que l'histoire et bonne à savoir pour les fillettes. Elles y voient les différents troubles qu'ont causés leur sexe perfide, les intrigues des femelles, tout le jeu des passions et cela ne laisse pas que de déniaiser une jeune demoiselle... Je lui envoie aussi ma géographie. J'y ai puisé moi-même toutes les connaissances que je puis avoir dans cette partie. Elle m'a paru bonne et vous y trouverez des cartes qui lui donneront une idée suffisante du plan de chaque royaume. Il y en a une que vous ne trouverez pas. C'est celle que Scudéri a tracée de l'île de Cythère. On y voit le village de *Petits soins* et la ville d'*Inclination*, le fleuve du *Tendre* où les couples amoureux voguent en pleine eau. On ne possède pas mal

cette carte chez vous et la petite gaillarde connaîtra assez tôt la topographie de ces lieux enchanteurs. Dame nature l'y conduira bien toute seule ; c'est pourquoi je ne crois pas nécessaire de lui en parler. »

Le voilà loin de la « Minette ». Le grand-père et le grand-oncle le chapitrent si bien qu'il finit par se décider à embrasser la carrière ecclésiastique — c'en était une à l'époque — et Philibert Riballier peut écrire à son fils :

« Je viens d'être récréé par un heureux événement. Il a vaqué dans la dernière quinzaine deux canonicats à Notre-Dame et il en est échu un à votre oncle pour son grade. Votre femme l'appprendra-t-elle avec indifférence? Croira-t-elle toujours que votre fils aurait mieux fait de prendre un autre parti que celui qu'il a pris, assurément sans y être forcé? C'est cependant, dans la plus exacte vérité, pour lui seul que son oncle se charge de cette nouvelle corvée, car il ne compte pas quitter sa place de grand maître et, pour profiter de cette nouvelle aubaine, il lui faudra tous les jours arpenter le chemin d'ici Notre-Dame. Il sent d'avance que cela ne sera pas amusant du tout pour lui ; mais aussi, au bout de deux ans, quand votre fils sera sous-diacre, il s'en débarrassera bien vite à son profit. »

Et un peu plus tard, le 26 juin 1784 :

« Votre épouse a très bien fait de se défaire de ses préjugés sur l'état de votre fils. Il est certain, et je vous le dis d'après une conversation de fraîche date, que, sitôt que le jeune homme aura vingt et un ans, il sera chanoine de Notre-Dame en titre et, en cas d'accident avant cette époque, votre oncle doit incessamment passer sa résignation afin d'être prêt à tout moment à la lui remettre entre les mains. Et cet acte une fois passé peut être trois ans sans exécution réelle, sans risquer de tomber en surannation. Dans deux ans d'ici, ces bénéfices-là vaudront 8 000 livres. Il me paraît que cela fera un joli début pour un jeune homme qui n'en restera probablement pas là s'il sait profiter de ses heureuses dispositions. »

Pour abbé qu'il veuille faire son petit-fils, le mondain Riballier n'entend pas que le jeune homme manque de grâce, et il ajoute :

« Vous allez rire de mon idée, mais n'importe, la voici : votre fils se présente fort mal. Vous souviendrez-vous assez de vos principes de danse pour lui donner, en particulier et

dans un secret absolu, des leçons afin de lui apprendre à tirer proprement une révérence et à donner à son corps une inclinaison agréable? Si vous l'entreprenez, vous réussirez sans beaucoup de peine car, étant enfant, je lui avait fait donner pendant deux ans des leçons dont il avait très bien profité. Si vous ne saisissez pas l'occasion pour ce dernier objet, il ne faut pas compter qu'on y supplée au collège et encore moins au séminaire. »

J'ignore si Joseph prit des leçons de danse mais, un peu avant d'entrer au séminaire, il apprécie sévèrement *le Mariage de Figaro*, à la représentation duquel il vient d'assister :

« J'ai dit à maman de vous annoncer cette fameuse pièce de Beaumarchais. Je suis un peu plus au fait. Je vous dirai que ce n'est pas une comédie. Il n'y a là ni lois ni plan. C'est une foule d'incidents les uns sur les autres, différentes pièces qui vous passent sous les yeux l'une après l'autre, et ainsi arrive le cinquième acte au bout de quatre heures. Il me semble qu'il ne faut pas beaucoup de génie pour écrire tous ces morceaux détachés. Tous les états y sont bafoués ; il y a aussi des traits d'esprit, mais c'est noyé. Eh bien ! il y a des gens qui en raffolent. Si Molière revenait et qu'il vît comment on fabrique des pièces, il dirait bien des sottises à ces impudents qui dégradent ainsi l'art dramatique, car, ma foi, ses pièces sont autrement comiques et filées que ce ramas de scènes décousues. »

Ce jugement du chef-d'œuvre de Beaumarchais, encore que dépourvu d'indulgence, est intéressant parce qu'il jure avec l'enthousiasme général et montre bien l'état d'esprit d'un jeune clerc, nourri à l'ombre de la Sorbonne et reflet probable de l'opinion de ses maîtres. Joseph achevait alors sa philosophie qu'il couronna par la soutenance d'une thèse devant une brillante assemblée. Pour le récompenser, son grand-oncle résigna en sa faveur son petit prieuré de la Millière, en Poitou, valant à peu près 4 000 livres. Encouragé par d'illustres protecteurs, Joseph se voua décidément à l'état ecclésiastique et entra au séminaire des 33 ou de la Sainte-Famille, pour y prendre ses grades. Le séminaire des 33, ainsi nommé en souvenir des trente-trois ans du Christ, établi à Paris, montagne Sainte-Geneviève, pour donner à l'église des ministres d'élite, comprenait trente-trois jeunes gens d'origine noble qui y suivaient des cours de philosophie, de théologie et de langues hébraïque et grecque sous la

direction de professeurs éminents. Quelques mois après y être entré, le jeune séminariste perdit son bienfaiteur, l'abbé Riballier, qui mourut en juillet 1785, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir eu le temps toutefois de résigner son canonicat de Notre-Dame en faveur de son petit-neveu qui devait en jouir dès qu'il serait sous-diacre.

III

Joseph, pourvu à dix-neuf ans de deux bénéfices, d'une maison au cloître Notre-Dame et de douze mille livres de revenu, n'en travailla pas moins avec zèle au séminaire des 33. Ses maîtres le distinguèrent et lui firent soutenir en 1786 une thèse en langue hébraïque de concert avec l'abbé de Loménie, neveu du ministre de la guerre Brienne. Cette thèse eut du retentissement et M. de Juigné, archevêque de Paris, qui y avait assisté, témoigna vivement sa satisfaction de compter au nombre de ses chanoines un sujet qui donnait de telles promesses. Cet encouragement doubla les facultés du jeune séminariste et il soutint avec honneur les difficiles épreuves de la licence. Il avait tout lieu d'espérer un nouveau bénéfice, récompense attribuée aux quatre premiers. Des circonstances sur lesquelles je suis mal renseigné empêchèrent cet heureux dénouement. En 1787, Joseph sortit du séminaire des 33, n'étant encore que sous-diacre, et vint se fixer au cloître Notre-Dame pour y exercer ses fonctions de chanoine.

Le cloître Notre-Dame était, comme le Temple, presque une ville et un lieu d'asile. Le chapitre était fort riche et chaque chanoine logé dans une maison particulière avec jardin. Tous n'étaient pas prêtres. En 1790, il y avait trois chanoines sous-diacres : MM. Joseph Riballier, François Marin et Melon de Pradou (1).

Un chanoine de Notre-Dame de Paris était un personnage au dix-huitième siècle et il ne faudrait pas se scandaliser des grosses prébendes dont ces ecclésiastiques étaient pourvus. Plusieurs étaient obligés de fréquenter la cour ou de figurer au Parlement : tous avaient un rang à tenir. Une fois installé au cloître, dans sa maison qu'il se plaît à orner et à rendre

(1) J. Meuret, *le Chapitre de Notre-Dame en* 1790.

agréable, un nouvel horizon se découvre aux yeux de Joseph Riballier. Son imagination prend un nouvel essor, il secoue la poussière des écoles et, abandonnant les études austères de philosophie et d'hébreu dont, jusque-là, il s'était nourri, il cherche un délassement dans le commerce plus aimable des belles-lettres. Il avait de l'esprit, un physique agréable que rehaussait encore la soutane grise à boutons et parements écarlates et la courte perruque en bourse poudrée à frimas, encadrant une figure juvénile illuminée de deux grands yeux noirs. « Il débuta dans le monde avec une noble assurance, dit son frère (1). Il y fut accueilli et sut, au premier coup d'œil, saisir les usages, les manières de cette société exquise et raffinée qui semblait se hâter de jouir des faveurs et des agréments chaque jour plus menacés par l'invasion des principes révolutionnaires. Les mœurs s'en relâchaient d'autant plus et les jeunes abbés, impatients de liberté, secouaient le joug des anciennes austérités. Ils étaient les bienvenus dans les salons, les boudoirs. L'usage et la mode voulaient qu'ils y fussent admis aussi familièrement que les jeunes marquis. C'était à qui rivaliserait d'esprit, d'amabilité. Les petits couplets, les billets musqués circulaient sans cesse. Joseph, entraîné par un torrent enchanteur, acquit bientôt sa part de célébrité frivole. Il fut introduit dans les brillantes sociétés de Paris et de Versailles. Son rang, sa naissance, sa fortune lui permettaient ce genre de vie. Il était surtout assidu chez la marquise de Créqui et le baron de Breteuil. Cependant, parfois rappelé à son devoir canonique par le pieux archevêque, il faisait de temps en temps quelque sermon, quelque discours d'apparat qui, s'ils n'étaient pas toujours éloquents, n'étaient point sans mérite et sans grâce et toujours adaptés au goût du siècle. L'ancienne célébrité de son grand-oncle étayait la sienne. »

Le jeune chanoine s'était associé dans son ménage son frère cadet Auguste. Il le défrayait de tout, le guidait, lui faisait faire son droit et lui servait de mentor et de protecteur tandis que lui-même avait l'intention bien arrêtée de devenir conseiller-clerc au Parlement de Paris. On sait qu'auprès de cette cour souveraine existaient des sièges de conseillers ecclésiastiques, ou conseillers-clercs, exclusivement occupés à juger des affaires ecclésiastiques. Il donnait également

(1) *Livre de famille, loc. cit.*

asile à son grand-père Philibert qui s'ennuyait à Ivry. Il l'installa au cloître avec sa gouvernante, jeune fille nommée Kenebr, qu'il avait prise à l'hospice des Enfants-Trouvés et qui s'était dévouée à son service. D'où venait cette jeune fille? Nul ne l'a jamais su. Elle resta toute sa vie dans la famille, qui la considérait à l'égal d'une parente. Auguste Riballier dit, dans le *Livre de famille*, qu'elle réunissait toutes les qualités du cœur, et ma grand'mère, qui l'avait bien connue, parlait souvent de l'âme délicate de Kenebr et de la finesse de ses mains.

Quel bel avenir (1788) rêvaient alors les deux frères! Joseph jouissait des délices d'une vie qui devait si peu durer et Auguste, âgé de dix-huit ans et pressé de s'ouvrir une carrière, suivait les cours publics sans se laisser distraire. « Ce fut à cette époque, écrit-il, que se maria ma cousine germaine, Victorine Cloquet, avec M. Testard, premier garçon de la Chambre du roi. Mon grand'père me conduisit à Versailles pour cette cérémonie. Ce fut mon début dans le grand monde. »

Cependant la Révolution approchait. On sait avec quel enthousiasme la petite noblesse terrienne accueillit les premiers principes de liberté que la philosophie présentait sous des couleurs si séduisantes et les promesses de réformes que tant d'abus avaient rendues nécessaires. Tous ces gentilshommes, restés d'ailleurs profondément attachés à la monarchie, acclamaient les idées nouvelles avec la même naïveté que ces paysans russes qui, en 1917, voulaient la république avec le tsar. Edme-Philibert fit chorus avec eux à Paray. Les élections commencèrent. Il jouissait des privilèges de la noblesse acquise par son grand-père en 1710 et il figura avec fermeté dans les assemblées de son ordre à Dijon, à Autun et à Charolles. A Dijon, le marquis de la C***, qui avait été nommé député de la noblesse pour le bailliage de Charolles, et qui lui gardait rancune, lui contesta le droit de faire partie de l'assemblée sous prétexte qu'il n'avait pas cent ans de noblesse — il n'en avait que soixante et dix-neuf — du côté paternel. Edme-Philibert jeta son gant par terre en s'écriant d'un ton fier : « Que ceux qui ne me trouvent pas d'assez bonne maison ramassent ce gant. » — Le marquis se le tint pour dit et l'incident n'eut point de suites.

A Paris, les deux jeunes Riballier suivaient avec un intérêt passionné les événements. Auguste se rend à Versailles

à pied le jour de l'ouverture des États généraux et revient exalté. La prise de la Bastille, puis, peu après, les journées fatales des 5 et 6 octobre modèrent son enthousiasme. Le 14 juillet 1790, il assiste à la fête de la Fédération. Il quitte Paris peu de temps après et retourne à Paray. Son père, qui vient de perdre son emploi d'entreposeur des tabacs et une partie des rentes qui composaient sa fortune, le fait attacher à la nouvelle administration du département. Quant à Joseph, il se vit dépouillé de ses titres et bénéfices. A grand'peine put-il conserver sa maison du cloître Notre-Dame. Son grand-père se mourait ; malgré tous les soins que lui prodiguèrent son petit-fils et sa fidèle Kenebr, le vieillard succomba : il avait quatre-vingt-un ans. Les mauvais jours se succédaient maintenant sans interruption. Plus de fêtes ; plus de madrigaux ; plus de petits vers. L'état du jeune ex-chanoine devenait pour lui un titre de proscription et, bien des fois, il eut à lutter contre l'orage. Après le 10 Août, il quitte le cloître et se réfugie au fond du faubourg Saint-Marceau où il vécut quelque temps caché sous un déguisement. Les massacres de Septembre l'effrayèrent au point qu'il se crut obligé de fuir et de regagner son pays natal. Escorté de la fidèle Kenebr, qui suivait à pied, il sortit de Paris caché dans le fond d'une charrette de maraîcher, au milieu des rugissements des factieux qui incendiaient les barrières. A Essonne, il s'arrangea avec un voiturier qui l'amena à petites journées à Moulins. De là, il gagna Paray. Son retour inopiné ne tarda pas éveiller les soupçons dans la petite ville livrée à la démagogie révolutionnaire. Il fut observé et, autant pour ne pas compromettre les siens que pour sa propre sûreté, il dut passer en Suisse où il séjourna quelque temps.

Groupée autour de son chef, la famille Riballier tenait, tant bien que mal, tête à l'orage. Edme-Philibert avait, les années précédentes, réuni les débris de sa fortune mobilière et s'était aventuré à acheter une propriété qui devint bientôt son unique ressource. Il s'empressa, en 1793, de marier sa fille Lucile à M. Barrois, avocat, dont l'influence n'était point négligeable. La maison qu'il habitait, véritable joyau de la Renaissance, la violence bien connue de son caractère lui avaient fait des ennemis et le désignaient à la fureur des jacobins, mais cette violence même le protégeait, car on le craignait. Il ne put toutefois empêcher les patriotes charol-

lais de gratter, sur sa maison, l'image de la Vierge de Romay, patronne tutélaire de la commune, et de mutiler deux médaillons de la façade, mais son attitude énergique et celle de son frère Augustin empêchèrent toute autre dégradation.

Après le 21 janvier 1793, la consternation fut générale dans la famille. On ne peut s'imaginer l'impression et l'horreur que causa en province, dans la noblesse terrienne surtout, profondément attachée aux Bourbons, l'exécution de Louis XVI. Il semblait que tout s'anéantissait, que tout allait disparaître. Au mois de février, Auguste fut désigné pour faire partie de bataillons envoyés en Vendée. Son père parvint, à prix d'argent, à le faire remplacer, mais au mois d'août, de nouveaux contingents ayant été levés pour marcher sur Lyon, alors en pleine insurrection, le jeune homme y fut incorporé. Dénoncé par un jacobin de Paray comme parent du général de Précy (1), commandant les insurgés, on l'arrête et on le conduit à Mâcon. Grâce au maire Bigonnet, qu'il connaît un peu, il obtient de retourner à Paray, à condition de se faire enregistrer tout de suite pour faire partie de la levée en masse des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans décrétée par la Convention. En mars 1794, il est désigné pour faire partie d'un contingent de 30 000 hommes de cavalerie et dirigé sur Strasbourg, puis envoyé à Saverne, au dépôt du 17e régiment de dragons. Bientôt distingué par son colonel, M. Saint-Dizier, officier de l'ancien régime, Auguste entre en campagne après quelques mois d'instruction. Il participe au siège de Mayence (décembre 1794), est adjoint au greffier du tribunal militaire, puis greffier en chef en floréal an III aux appointements de 4 000 livres en assignats. Vers la fin de 1795, le tribunal

(1) Louis-François Perrin, général comte de Précy, que Louis XVI appelait son fidèle Précy. — Né en 1742 à Semur en Brionnais, fit, comme major au régiment de Picardie, la campagne de Corse ; lieutenant-colonel de la garde constitutionnelle du roi, qu'il défendit vaillamment au 10 Août. Les Lyonnais vinrent le chercher en 1793 à Semur où il s'était retiré et le mirent à la tête de leurs troupes. Il défendit Lyon contre la Convention, puis gagna la Suisse et Turin où il se réfugia à la cour du roi Victor-Amédée qui le comma colonel d'infanterie. Il fut, pendant son exil, chargé de diverses missions par le comte de Provence et subit un an d'emprisonnement à Bayreuth, sur l'ordre du premier Consul. En 1814, il fut nommé lieutenant-général et décoré du cordon rouge. Il mourut à Marcignay le 25 août 1820 et fut inhumé à la chapelle expiatrice des Brotteaux où la ville de Lyon lui a érigé un monument. Le général de Précy était cousin germain de Denyse Cudel de Montcolon.

militaire ayant été supprimé, le jeune Riballier obtint son congé et retourna à Paray où il passa trois ou quatre mois. Cependant la guerre continuait, il fallait des soldats, et il reçut l'ordre de rejoindre l'armée. Il passa par Paris au mois d'avril 1796. Là, grâce à Carnot qui, au service, avait beaucoup connu son oncle Augustin, le capitaine du génie, il obtint d'être nommé sous-lieutenant au 17e dragons, son ancien régiment. Le colonel Saint-Dizier, qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, attacha spécialement le jeune officier à sa personne. Il avait un bel avenir devant lui, mais la tendresse maternelle et un caractère un peu faible en décidèrent autrement. Toute sa famille, sa mère surtout, le voyait avec inquiétude suivre la carrière militaire et, dans leurs lettres, père, mère, frère, sœur le pressaient de démissionner et de revenir auprès d'eux. Jusque-là, Auguste avait résisté à toutes les sollicitations, car il aimait son métier. En février 1797, il eut un congé de soixante jours. — « Je partis, écrit-il dans son Journal, et j'arrivai à Paray le 25 ventôse. J'y retrouvai le bonheur et les plaisirs. Ma bonne mère ne put s'accoutumer à l'idée que, dans un mois, il faudrait nous séparer de nouveau. Elle insista pour que je donnasse ma démission. Le moment était favorable car on parlait de paix. Le général Moreau, prévenu par mon colonel, refusa ma démission, alléguant des raisons très flatteuses pour moi. J'eus recours à M. Geoffroy, député, qui la fit accepter par le Directoire exécutif. Ce ne fut pas sans regrets que je renonçai aux avantages que j'étais en droit d'espérer, si toutefois ma santé m'eût permis de suivre ma carrière avec toute l'activité dont j'étais alors capable. »

Ainsi donc, par piété filiale, par faiblesse de caractère et peut-être par amour excessif du repos, Auguste brisa bénévolement une carrière qui eût pu être brillante. Les officiers instruits étaient rares à l'époque et recherchés. S'il avait continué et fait les guerres de l'Empire, il serait probablement devenu général. J'ai idée qu'il ne fut pas sans parfois le regretter. En attendant, il fallait vivre et il fut tout heureux d'obtenir l'emploi de receveur du canal du Centre ; puis, formant un établissement plus certain, il se maria le 19 août 1798.

Nous avons laissé son frère aîné Joseph en Suisse. Après le 9 Thermidor, il était revenu à Paray et y avait vécu dans une absolue retraite, en compagnie de quelques livres échap-

pés au naufrage qui devinrent sa principale ressource, cherchant à se faire oublier. Mais il était bien jeune (vingt-sept ans), sans but maintenant dans l'existence et ses succès d'antan n'étaient pas à ce point éloignés qu'il dût jamais renoncer à en avoir d'autres. Et puis on avait tant besoin de distractions après les misères de tout genre qu'on venait d'éprouver ! La vie et la nature reprirent le dessus et il finit par captiver une femme charmante, sœur d'un de ses amis. Mlle de la B*** se voua à l'homme qu'elle ne pouvait épouser, puisqu'il était diacre et qu'il fallait un bref du pape pour le relever de ses vœux. Cet amour, qui dura toute leur vie, fut presque une union qui s'extériorisait surtout en lettres quotidiennes de la part de la jeune femme, lettres qui décèlent une âme de feu, une âme à la Sophie de Monnier, dont elle portait le prénom, et un style visiblement inspiré de celui de la *Nouvelle Héloïse*.

Cependant le temps passait ; les ressources étaient plus que modiques ; il fallait penser à l'avenir, reconstruire sur les ruines accumulées et surtout vivre. Après le 18 Brumaire, l'horizon politique commença à s'éclaircir et l'ordre à renaître. Le père de famille, Edme-Philibert, reprend toute son énergie et, se souvenant que sa famille a toujours servi l'État, et l'État redevenant possible à servir, il obtient pour ses deux fils des emplois du gouvernement à Paray. Joseph devint receveur des contributions et Auguste receveur du canal du Centre. Edme-Philibert lui-même acceptait en 1800 les fonctions de maire de Paray qu'il remplit jusqu'en 1816.

Il semble bien toutefois que la Révolution ait tari, dans cette famille comme dans tant d'autres, toute ambition, paralysé toute initiative ; que les dangers qu'ils avaient courus, les émotions par lesquelles ils avaient passé eussent brisé chez ses membres quelque secret ressort ; qu'en un mot ils aient mal su s'adapter aux conditions nouvelles de la vie en France. Ils se bornèrent à vivre, ne demandant qu'à se faire oublier et, pendant toute la durée de l'Empire, ils végétèrent d'une vie étroite, monotone et paisible, très unis et n'osant plus se quitter, ne recherchant rien du gouvernement impérial que le maintien de leurs modestes emplois. L'exercice de leurs professions, l'éducation des enfants, la surveillance de quelques propriétés, le commerce intime de parents et d'amis dans la même situation qu'eux suffi-

saient à les occuper. Joseph y joignait les soins à rendre à Mlle de la B*** et l'organisation du collège, pour laquelle il se remémora ses premières études.

Ils s'enlisèrent ainsi et 1814 les trouva vieillis et engourdis. L'invasion les réveilla et renouvela leurs alarmes. Quatre-Vingt-Treize allait-il revenir? La femme d'Edme Philibert fut tellement effrayée des événements qui, chaque jour, devenaient plus menaçants, qu'elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie dont elle mourut le 8 mars 1814. Son mari, plein de ses anciens souvenirs, proclama immédiatement Louis XVIII à la mairie de Paray. Cet enthousiasme lui valut d'être destitué aux Cent-Jours, mais il fut réintégré à la seconde Restauration dans ses fonctions de maire, qu'il n'abandonna qu'en 1816, vaincu par l'âge (1).

Il sembla un moment que la porte des faveurs se rouvrît devant ses fils ; ils ne surent ou ne voulurent pas en profiter. On offrit à Auguste une place de brigadier dans les gardes du corps. Comme ayant déjà servi et bien noté, il obtenait tout de suite la croix d'honneur et avait la perspective de devenir rapidement officier. Mais il était devenu très casanier ; il lui eût fallu quitter sa famille, abandonner ses propriétés et risquer de nouveaux hasards. Il refusa et se contenta de la décoration du Lys et des fonctions d'officier dans la garde nationale à cheval de Charolles. — « Témoin et acteur de tous les grands événements de la Révolution, écrit-il dans son Journal, j'en ai *subi les conséquences* sans en adopter les excès. » Il en subit les conséquences. Le mot est significatif et, dans cette attitude passive, comme sidéré par tous les spectacles auxquels il avait assisté, la vie d'Auguste s'écoula très douce et très monotone dans cette vieille maison de Paray qui devint la sienne, entre sa femme, son frère, sa sœur, ses enfants et ses amis, et sans qu'on y puisse noter autre chose qu'un lent et patient travail de reconstruction, un travail de fourmi pour permettre à ses descendants de reconquérir, dans la nouvelle société, la place que la famille occupait dans l'ancienne. Mais vers quel but aiguiller les enfants? Les traditions de la famille étaient de servir l'Église et l'État. L'Église a perdu sa puissance et l'État la confiance ou, du moins, sa solidité semble précaire et l'on a peine à s'y fier. En 1815, il s'est déjà suc-

(1) Il mourut le 4 mai 1820, d'une hémorragie au poumon.

cédé plusieurs gouvernements ; il s'en succédera encore. On espère dans les Bourbons à leur retour, mais, dès 1825, on sent qu'ils ne dureront pas. N'osant rien entreprendre, avec une sainte frayeur de la toute-puissance de l'argent qui commence à se manifester, la famille, changeant de tradition, et entraînée par ses alliances, devient exclusivement terrienne. Elle participe à la hausse de la terre sous la monarchie de Juillet et sous l'Empire, puis, à partir de 1870, à sa décadence. Au reste, nul ennui dans ces existences de petite ville, et les correspondances en font foi. La bonne société de Paray, composée d'émigrés, de chevaliers de Saint-Louis, de chanoinesses et de membres des anciens parlements, voisinait beaucoup. Tous les soirs, l'hiver surtout, il y avait à tour de rôle des *assemblées* chez les personnes notables de la ville. On y jouait au whist, au boston, au reversi ; on se communiquait les nouvelles en buvant de la bière et en mangeant des échaudés. Les romans de Balzac donnent une idée très exacte de ce qu'étaient les salons de province sous l'Empire et la Restauration.

Quant à Joseph, il sembla en 1814 que le ciel dût lui réserver un dédommagement. On lui proposa la restitution de son canonicat de Notre-Dame et de l'adjoindre comme grand vicaire à l'archevêché. De là il eût pu facilement, par le temps qui courait, s'acheminer aux fonctions les plus élevées. Il en avait encore tous les moyens. Mais il fallait de nouveau se vouer au sacerdoce, reprendre ses études théologiques, entrer franchement dans sa nouvelle carrière et recevoir la prêtrise. Il fut un moment tenté, mais une fausse honte le retenait et il hésitait grandement. Sa famille aurait vivement désiré le voir accepter. Cependant son cœur n'était pas libre et il est probable que Mlle de la B*** se mit résolument en travers de ce projet. —« D'autres supplications, écrit son frère, d'autres impressions remuèrent vivement sa sensibilité. Des habitudes dont il était l'esclave, les affections privées qui occupaient toutes ses pensées parlèrent plus fortement à son cœur et, bien imprudemment, il résolut de renoncer à tout avenir. »

Il sollicita du pape des lettres de grâce pour être rendu à la vie séculière, ce qu'il obtint facilement. Dès lors, sa conscience fut plus tranquille. Il garda néanmoins au fond de son âme des regrets et des soucis et son humeur s'assombrit, d'autant plus qu'il perdit son amie. Mlle de la B*** mourut

en 1831. Elle repose au cimetière de Paray, non loin de la sépulture du bien-aimé auquel elle sacrifia son existence. Sa tombe est tournée vers ces montagnes de la Madeleine dont elle était originaire. A dater de ce moment, Joseph ne fut plus que l'ombre de lui-même et devint indifférent à tout. Mon père qui l'a connu, étant né en 1830 (1), avait gardé de son grand-oncle le souvenir d'un vieillard peu soigné, morose, vêtu d'un éternel habit jaunâtre, le chef orné d'une perruque filasse et le nez barbouillé de tabac. Depuis longtemps il avait abandonné sa perception et passait ses journées à somnoler au coin du feu, ne prononçant pas dix paroles en un jour. De temps en temps, il se levait, allait prendre du bois au bûcher, faisait d'une voix sévère quelque observation à son petit-neveu terrifié et reprenait le fil de ses songeries. A quoi rêvait-il? A Versailles et aux belles dames qu'il y avait connues, à ses succès de petit abbé, aux bouquets à Chloris, à sa ruine, à la Terreur, à Mlle de la B***? Tandis que, dans une chambre haute de la maison, la vieille Kenebr, songeuse elle aussi, filait lentement sa quenouille.

Louis Riballier.

(1) Joseph Riballier mourut le 4 février 1839 ; Auguste en mai 1844, au cours d'un voyage à Paris.

A travers le répertoire lyrique[1]

XIII

Les Noces de Figaro

Mozart. Pourquoi venir à lui si tard? Pourquoi le nommer seulement après tant d'autres, lui qui peut-être les surpasse tous? Parce que peut-être il est celui de tous qu'on ose le moins aborder. On craint toujours que pour l'entendre l'oreille ne soit pas assez fine; que les doigts, pour le jouer, soient trop lourds, et les mots pour parler ou pour écrire de lui.

Et pourquoi *les Noces* plutôt que *Don Juan*, plutôt que *la Flûte enchantée?* Parce que *les Noces*, par le sujet au moins, sinon par les paroles, sont plus nôtres; parce que c'est un chef-d'œuvre à nous qu'ici Mozart a non seulement traduit, mais transfiguré. Quel sujet! Il semble qu'il n'y en avait pas de moins favorable à la musique. Songez donc : une pièce toute d'action et d'intrigue, une comédie satirique, politique même, et d'actualité, d'actualité française, pleine d'allusions, d'ironie et d'insolence. De notre temps, ou d'un temps encore assez proche pour que les gens de notre âge puissent l'appeler nôtre, quel musicien se fût avisé d'aller choisir pour livret, pour «poème»,

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 15 avril, 1er juin, 1er octobre, 1er décembre 1922 et 15 février et 15 mai 1923.

le *Rabagas* de Victorien Sardou? Mettre en musique le *Mariage de Figaro*, c'était une gageure, et c'est un miracle, dont le seul Mozart était capable, de l'avoir gagnée.

Rien naturellement n'a passé, dans la partition, de la satire et du pamphlet, de la verve hardie et frondeuse qui fait de la comédie de Beaumarchais un manifeste et, de son héros, un tribun. « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint... Vous vous êtes donné la peine de naître... Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince. » Autant de mots, et bien d'autres encore, qui ne sauraient se chanter, et quant au célèbre monologue, dont la suppression découronnerait, bien plus, décapiterait la comédie, il était encore plus interdit à la musique, surtout à la musique de Mozart. Mais, excepté le sarcasme politique et social, on retrouve dans l'opéra tout l'esprit de la comédie, la gaieté, le mouvement, la vie et le brio dont elle étincelle. « De ces soleils tournants, comme disait Beaumarchais, qui brûlent, en jaillissant, les manchettes de tout le monde », Mozart n'a pas éteint une seule fusée. Quand on s'étonnait que Beaumarchais n'eût pas fait du *Barbier de Séville* un opéra-comique, la pièce étant d'un genre à comporter la musique, vous savez les raisons qu'il donnait : « Notre musique ressemble encore trop à notre musique chansonnière, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Moi qui ai toujours chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas à la musique : « Eh ! va donc, musique ! N'es-tu pas assez lente ! Au lieu de narrer vivement, tu rabâches. Au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots. Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délayes. » A ces reproches et comme à ce défi de la poésie — ou de la prose — il semble que la musique des *Noces de Figaro* d'abord, ensuite celle du *Barbier de Séville* n'ait pas trop mal répondu. Pour la vivacité, la rapidité, « la gaieté franche », la comédie lyrique ne le cède en rien à l'autre, si même, grâce aux vertus propres à la musique, elle ne la surpasse. Pas une action, pas un mouvement ici, qui ne soit, à tous les degrés et sous toutes les formes, égalé, quand il n'est pas redoublé par les sons.

Le chanteur O'Kelly, qui « créa » Basile, a raconté la première répétition avec orchestre des *Noces de Figaro*.

« Je vois encore, écrit-il, je vois encore Mozart avec sa pelisse rouge et son chapeau galonné d'or, debout sur la scène et battant la mesure. Je n'oublierai jamais cette petite figure vive, dont chaque trait brillait, pétillait de génie. Il est impossible de la décrire, autant que de peindre les rayons du soleil. » Si tel était le visage de Mozart, il ressemblait à sa musique. Chaque trait aussi des *Noces de Figaro* brille et pétille.

Oui, chaque trait, fût-ce le plus bref et le plus léger. Que dure, au second acte, le *duetto* de Suzanne et de Chérubin? Quelques secondes, juste le temps, pour le petit page, d'ouvrir la porte du cabinet et de sauter par la fenêtre. Ce n'est qu'un éclair de musique, de la plus agile, de la plus rapide. Malgré cela, comme elle est faite, parfaite, et que peu d'instants suffisent à sa perfection !

De l'action encore, toujours de l'action, non plus hâtée, mais, au contraire, modérée et retenue : le duo de la lettre dictée par la comtesse à Suzanne et relue à mesure par celle-ci. Autant la musique ailleurs précipite le mouvement, autant elle le soutient ici et le prolonge.

« Chanson nouvelle sur l'air : *Qu'il fera bon ce soir sous les grands marronniers!...* Qu'il fera bon ce soir...

« — Sous les grands marronniers... Après?

« — Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

« — C'est juste. » (Elle plie le billet.)

Il n'y a rien de plus dans Beaumarchais. Mais qu'a fait Mozart de ces quatre répliques ! Ou plutôt que n'en a-t-il pas fait ! Il a déroulé, filé tout le duo dans l'esprit de la situation et des personnages, mais dans cet esprit encore affiné par la continuité du rythme et de la mélodie circulaire, par l'enchaînement des voix et de l'orchestre qui tantôt s'unissent et tantôt se répondent. Rien d'aussi mince que ce sujet : une dictée. Mais il était impossible d'en figurer le double mouvement avec une telle exactitude, une telle élégance, et une telle poésie.

C'est encore un chef-d'œuvre de mouvement et d'action, de la plus vive, de la plus spirituelle, que l'air fameux de Figaro à Chérubin : « *Non più andrai.* » Ici, non pour une fois, mais une fois pour toutes, nous citerons les paroles italiennes, les vraies paroles. Elles sont indispensables à l'intelligence parfaite de la musique, ainsi qu'à sa parfaite beauté. « *Narcisetto Adoncino, d'amor!* » Que deviennent en

notre langue ces diminutifs, ironiques avec tant de grâce, et ces délices pour l'oreille, que les mots ici, de tels mots, ajoutent aux délices des sons ! Lorsque Figaro, plus narquois de mesure en mesure, énumère au petit page qui « s'en-va-t'en-guerre » tous les galants atours qu'il lui faudra quitter, « *quei pennachini, quel cappello, quella chioma,* » « ces panaches, ce chapeau, cette chevelure », l'orchestre ondoyant, les gammes souples et retombantes, les trilles frisés, toute la musique enfin a l'air de n'être faite que pour accompagner, illustrer le mélodieux parler d'Italie auquel on dirait qu'elle ressemble. Avec cela, dans ce délicieux *rondo*, chef-d'œuvre à la fois de symétrie et de variété, quel amusant couplet de bravoure, de bravoure feinte, ou suggérée, et « pour de rire » ! Quelle aimable parodie du style militaire est l'apostrophe belliqueuse (*Cherubino alla vittoria*) où l'on croit entendre éclater déjà les canonnades rossiniennes de l'air de la *Calomnie*.

« Une force qui va », dit de lui-même le Hernani de Victor Hugo. Oui, mais la force romantique va trop souvent à l'aventure. La force classique au contraire se conduit et se dirige. Que dis-je, *la* force ! Le premier finale des *Noces de Figaro*, celui du second acte, est un concours, un concert, en même temps qu'un accroissement continu de forces multiples mais unanimes, allant, agissant ensemble sous une règle supérieure, sous une infaillible loi. Rien n'est plus charmant que de voir avec quelle grâce, quelle aisance, quelle impertinence adorable le divin naturel de Mozart se rit de nos efforts, de nos intentions et prétentions, de nos théories et de nos systèmes. Oh ! le délicieux défi de son art souriant et léger à notre art morose et lourd, de son génie à notre travail, à notre effort ! L'action, le mouvement, ne convient pas à la musique, s'en vont répétant ceux qui la surchargent et l'ankylosent. Qu'ils voient ici comme elle va, comme elle court, comme elle vole. Et cela, tout cela, si longtemps, sans un moment d'arrêt, encore moins de fatigue, en pleine lumière, en plein soleil. Pour le coup, si vive que soit la pièce, c'est la musique ici qui « la pousse de l'épaule » et la précipite. Musique irrésistible et musique « innombrable », tant elle est diverse, qui parle, chante, agit à la fois. Je doute qu'en aucun drame ou comédie lyrique il existe un *pezzo concertato* supérieur ou seulement égal à celui-là. Il ne comprend pas moins de sept

épisodes. Il commence en duo (le comte et la comtesse), pour finir par un septuor. Chaque entrée d'un personnage nouveau, Figaro, Antonio, Marceline, Bartolo, Basile, renouvelle aussi les éléments ou les ordres sonores, la mélodie, le rythme, la tonalité. Enfin l'esprit symphonique anime chacune des parties et gouverne l'ensemble. Il compose tout, sans rien compliquer. Comme toujours la musique développe, mais, quoi que Beaumarchais en ait dit, elle ne « délaye » jamais. Ainsi, lorsque la Suzanne de Beaumarchais sort seule du cabinet où le comte croyait trouver le page, elle n'a pour son maître que ce peu de mots railleurs : « *Je le tuerai! Je le tuerai!...* Tuez-le donc, ce méchant page ! » Plus cruelle est la Suzanne de Mozart, ou du moins elle l'est avec plus de complaisance. C'est une longue, longue phrase qu'elle chante, une phrase impitoyable, où l'ironie se distille en notes piquées, s'étale en notes tenues, en cadences largement épanouies. Ainsi le sentiment s'accroît par le progrès de la mélodie et la musique, loin de rien « délayer » encore une fois, redouble et renforce tout.

En cette suite ou plutôt en cette cascade de scènes, si le poète « se tue à serrer le mouvement », sans se tuer et tout au contraire en se jouant, le musicien le serre de si près, et si fort, qu'il en fait jaillir encore, toujours, d'autres mouvements. Musicien lui-même, comment Beaumarchais ne reconnut-il pas que la musique, et non la parole, peut et sait tirer du mouvement les effets les plus énergiques autant que les plus divers? D'abord, elle se meut dans un plus large espace ; elle monte plus haut, elle descend plus bas. Mais surtout elle se meut avec plus de rapidité. La voix ne saurait parler, sous peine de devenir inintelligible, aussi vite qu'elle chante ou que joue un instrument. C'est à l'infini que la musique précipite les notes et les multiplie. Elle crible en quelque sorte l'espace de points mouvants. Elle divise, éparpille le temps en parcelles brèves et sonores ; toutes vibrent et vivent, toutes miroitent et scintillent. Au don de la vitesse, la musique unit celui de la combinaison. Plusieurs mouvements par elle, et par elle seule, ou concourent ou s'opposent. Il en est ainsi dans cet étonnant finale des *Noces de Figaro*. A chaque changement de rythme, de tonalité, l'action dramatique, ou plutôt comique, prend un autre ton, une autre allure. De moment en moment, d'épisode en épisode, elle s'avive, s'accroît, jusqu'à ce que le *tutti* final

porte au plus haut degré, comme diraient les philosophes ou métaphysiciens de notre art, le « dynamisme » des sons.

Action, mouvement, intrigue, tout cela c'est le dehors. *Ab exterioribus ad interiora.* Pénétrons plus avant. Entrons dans l'ordre du sentiment et le royaume de l'âme. Oh ! oui ! « C'est un jeune homme qui... » Tout ce que par là Suzanne veut dire de Chérubin est encore bien plus vrai du jeune homme divin que fut Mozart. Et Stendhal avait raison d'écrire : « Comme chef-d'œuvre de pure tendresse et de mélancolie, absolument exempt de tout mélange importun de majesté et de tragique, rien au monde ne peut être comparé aux *Nozze di Figaro.* »

Ces deux notes, l'une mélancolique et l'autre tendre, tantôt elles chantent, soupirent longuement, tantôt, furtives, elles ne font que passer. Jusque dans le feu de l'action, et de la plus rapide, plus qu'un soupir, un cri d'amour peut échapper à Mozart. Avant de sauter par la fenêtre, Chérubin saute au cou de Suzanne et sur ces mots : « *Abbraccio te per lei,* » il lui jette, avec un baiser, un frémissant adieu. Voilà comment la gaieté, l'esprit de Mozart, sans jamais être la dupe du cœur, en ressent à tout moment le voisinage et l'influence. Tout le duo de la dictée est en quelque sorte baigné de poésie amoureuse. « *Che soave zefiretto, Questa sera spirerà!* » Sur le dernier mot, le mot italien, passent d'avance les souffles et les parfums du nocturne rendez-vous. Et sans doute, pour la comtesse et pour Suzanne, il ne s'agit ici que d'un jeu, ou, comme dira Cimarosa, d'une *astuzia femminile;* mais rien qu'à préparer leur commune feinte d'amour, l'une et l'autre ne peuvent se défendre de je ne sais quelle vague langueur.

Langueur. Ce mot pourrait servir d'épigraphe aux deux airs de la comtesse, surtout au premier, à la condition d'y mêler de la noblesse, une fierté douloureuse, et nous dirions presque savoureuse aussi. Quelle différence entre les rondeurs, les courbes un peu molles et comme attendries de cette musique, et la musique anguleuse, rêche et revêche, toute hérissée de notes aiguës, par où s'exhalera non plus le chagrin, mais le dépit de cette autre épouse délaissée qui s'appelle Donna Elvire. Stendhal encore a bien vu cette figure de femme, la comtesse : « La situation de son âme ; cette douce mélancolie, ces réflexions sur la portion de bonheur que le destin nous accorde, tout ce trouble qui

précède la naissance des grandes passions, est infiniment plus développé chez Mozart que dans le comique français. Cette situation de l'âme n'a presque pas de termes pour s'exprimer et est peut-être une de celles que la musique peut beaucoup mieux peindre que la parole. Les airs de la comtesse font donc une peinture absolument neuve. »

« Langueur ». Encore une fois le mot, le sentiment revient sans cesse. « *Crudel, perche fin'ora, Farmi* languir *cosi?* » Ainsi débute le duo de Suzanne et du comte. Et sur ces deux notes montantes, sur cette tierce mineure, si langoureuse en effet, on ne saurait imaginer, que dis-je, on ne peut plus entendre, l'ayant une fois entendu, un autre mot que le tendre, l'amoureux *languir* italien. Elles semblent, ces deux notes, et d'autres analogues, atténuer d'avance la vivacité et la coquetterie de l'entretien suivant. Quelque chose d'elles y demeurera, comme un reflet de leur grâce, qui, sans rien ôter à la malice du dialogue, et surtout des répliques, des *si* et des *no* alternés de Suzanne, y mêlera de la poésie. Un demi-siècle avant le duo des *Noces de Figaro*, dans la *Serva padrona*, entre un maître aussi, mais un barbon ridicule, et non pas une soubrette, mais une servante, sur des *si* et des *no* qui se croisent de même, un autre duo se chanta. Oui, tout autre, également spirituel, mais rien que spirituel, avec sécheresse, et même avec dureté.

« Mozart, » a très bien dit Cherbuliez, « Mozart, aux grelots de la marotte de Figaro, a mêlé des clochettes d'or. » Et le timbre en est aussi profond qu'il est pur. Certains accents de Chérubin, de Suzanne aussi, vont très loin. L'air de Suzanne au dernier acte est comme un des sanctuaires, un des tabernacles de la musique, où réside le mystère adorable des sons. *Tondichter*, Mozart ne le fut jamais plus qu'en cette page célèbre où les notes, les accords, tout enfin est poésie, et poésie deux fois, de l'âme et des choses mêmes. Quel « milieu », — vous savez que c'est le terme obligé pour désigner l'entourage, — quel « milieu » crée d'abord le récitatif ! Comme il annonce, comme il prépare le chant, ou plutôt l'hymne qui va venir ! Ici plus que jamais les paroles italiennes sont nécessaires. « *Oh! come par ch' all' amoroso foco, l'amenità del loco, la terra e il ciel risponda!* » Voilà les vocables, les syllabes qu'il faut à la musique pour qu'elle donne à cette évocation du ciel et de

la terre sa grave et sereine splendeur. « *L'amenità del loco,* » cela seul est intraduisible en tout autre langage que celui des sons. Mais ce langage, quand c'est un Mozart qui le parle, a tous les droits, comme il a tous les dons. Ici tantôt la musique amplifie le texte et tantôt elle le dément. « *Come,* » continue Suzanne, « *come la notte i furti miei seconda!* » Que parle-t-elle de larcins et de feinte ! Ses paroles, ses habits empruntés, le jeu enfin qu'elle joue, a beau n'être que supercherie et mensonge, la musique, elle, n'est pas sa complice, ou sa dupe. La musique ne trompe et ne ment pas. Sincère est le récitatif et plus encore l'*aria* qui lui succède et mollement s'épanouit. On ne saurait trop le redire, du « *Mariage* » aux « *Noces* » *de Figaro,* il n'y a pas qu'un mot de changé. Suzanne, « la charmante fille, toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délice », chez Mozart comme chez Beaumarchais, voilà bien ce qu'elle est presque toujours. Mais chez Mozart une fois au moins, cette fois, elle est quelque chose de plus. A peine si nous la reconnaissons à des accents que peut-être elle-même ne se connaissait pas. Avec les parures et les voiles de sa maîtresse, il semble qu'elle en ait pris un peu l'âme. En réalité, laquelle de ces deux femmes chante, soupire ainsi? Entendons-nous Suzon, ou la comtesse? Ou peut-être les deux ensemble, et d'autres encore, toutes les autres? C'est l'éternel amour, qu'une voix féminine, tendre avec sincérité, voluptueuse avec abandon, invoque dans la nuit bleue où va s'achever « la folle journée ».

Amour, poésie, en souhaitons-nous une effusion nouvelle? Attendons quelques minutes à peine. Dans cette même nuit, favorable et trompeuse à la fois, Chérubin d'un côté, de l'autre la comtesse et le comte, se sont esquivés. Pour surprendre Suzanne, Figaro lui-même paraît, mais, à son tour, non plus tout à fait le même. Certaines aventures, conjugales aussi, de l'antiquité reviennent à sa mémoire, et, sur ses lèvres, les noms de Mars, de Vénus et de Vulcain. Beaumarchais ne dit ici rien de semblable, et Mozart n'a jamais rien chanté de plus beau. C'est l'affaire d'un moment, d'un mouvement ralenti, d'une modulation imprévue, et si belle ! Suivent douze mesures de musique, pas davantage. Mais de quelle musique ! Auguste, solennelle et presque sacrée, on peut bien l'appeler divine, car elle nous fait, encore mieux que les paroles, nous ressouvenir des dieux.

Pour le sentiment et pour le paysage, nous ne savons de comparable à cet épisode que la scène, également amoureuse et nocturne, par où commence le dernier acte de *Falstaff*. Seuls, par le mystère que leur ombre enveloppe, les vieux chênes de Windsor sont un peu les frères des grands marronniers d'Aguas-Frescas.

Après Suzanne, après la comtesse, que ne dirait-on pas de Chérubin, si tout n'en avait été dit, si chacun ne savait quel rayon d'idéal brille à jamais sur ce front d'enfant depuis que Mozart l'a touché. Le charmant polisson de Beaumarchais est devenu l'adolescent divin, le frère curieux et troublé comme elle, de la jeune Psyché. Deux airs, à peine davantage, composent tout son rôle. L'un n'est que frémissement, palpitation, et l'autre n'est que rêve. Quelques mesures seulement à la fin du premier, avant l'éclat qui le termine, annoncent déjà le second : trois ou quatre mesures soudain ralenties, alanguies, pleines d'une furtive et mélancolique douceur.

« Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame. » En français, paroles et musique, elle ne laisse pas d'être touchante, notre vieille romance : « *J'avais une marraine, Que mon cœur, que mon cœur a de peine!* » Mais le *Voi che sapete*, tout de même, est d'un autre ordre. Les voilà, les « clochettes d'or ». « *Voi che sapete che cosa è amor.* » Et non pas « *Mon cœur soupire la nuit et le jour.* » Comme dès le début les paroles italiennes interrogent ! Comme elles posent tout de suite, et la musique avec elles, la mystérieuse question où va s'attacher, s'attarder, se complaire, la cantilène exquise. « *Che cosa è amor?* » Qu'est-ce que l'amour? Et qu'est-ce que la musique elle-même?

Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix!

Mais ce que l'on sait bien, c'est que, de tous les chants d'amour, de ceux du moins que Mozart a chantés, le plus ravissant est peut-être celui-là. Le *Voi che sapete*, c'est une des lignes les plus pures que dans l'ordre sonore — et même dans l'autre, celui des formes visibles, — la voix ou la main de l'homme ait tracées. Elle se développe, sinueuse, et chacun de ses détours, de ses retours, ajoute un trait nouveau, soit une lumière, soit une ombre, à l'ado-

rable figure. Le jeu de l'un et de l'autre mode, majeur et mineur, alternés, fait se succéder, se dégrader par d'insensibles nuances les deux modes aussi, plaisir et peine, du sentiment et de l'âme, de cette âme changeante d'enfant. « *Che ora è diletto, che ora è martir.* » Avec quelle délicatesse ici les extrêmes se touchent, ou seulement s'effleurent ! Et voici que les mots suivants : « *Gelo, e poi sento l'alma s'avvampar*, ne sont pas loin d'évoquer le souvenir, mais adouci, purifié surtout, de ce vers de *Phèdre :* « Je sentis tout mon corps et transir et brûler. » Enfin, non moins que de poésie, une telle page est un chef-d'œuvre de raison et de logique, un ensemble de rapports et de rappels harmonieux. Une seule mélodie engendra tout ce bel ordre et le soutient ; seule elle en fut l'origine, et se développant, se déduisant pour ainsi dire d'elle-même, elle en fait le progrès. Elle module, elle s'exalte, puis elle s'apaise, et revenant enfin au ton primitif, elle y rentre, s'y repose et s'y éteint.

C'est bientôt fait d'appeler Mozart le musicien par excellence de la pure musique, ou de la musique absolue. Il n'est pas moins celui de la musique en quelque sorte appliquée, par où nous entendons une musique liée, et liée étroitement à l'action, au sentiment et à la parole. Derrière la beauté propre, ou spécifique, des sons, ou mieux dans cette beauté même, Mozart a contemplé, chéri leur expressive beauté. Pour enfermer la musique en soi et la réduire à soi, il savait, il sentait trop bien, le tendre génie, par quel fil délicat, mais que rien ne peut rompre, elle tient au plus profond de notre cœur.

Un philosophe antique a distingué deux façons, pour nos sens et pour notre esprit, de percevoir la lumière. « Quand l'intelligence, dit Plotin, accorde son attention aux objets éclairés, elle ne voit pas bien nettement le principe qui les éclaire. Si au contraire elle oublie les objets qu'elle voit pour ne contempler que la clarté qui les rend visibles, elle voit la lumière même et le principe de la lumière. » Un opéra de Mozart a cette double vertu, qu'il nous fait voir ensemble et les objets et la clarté. Nous y découvrons à la fois les mouvements, les sentiments, les êtres enfin que la musique représente, et le principe ou l'essence de la musique elle-même.

Camille Bellaigue.

Le Silène de Neapolis[1]

I

Une gageure.

— Je me suis laissé dire que c'est jour de fête là-haut, Naxiadès. Les gens de ce pays-ci ont une dévotion singulière pour notre déesse Athéna, et c'est à peu près l'époque aussi de notre fête des Panathénées, à laquelle nous courons grand risque de ne pas assister cette année. Si nous allions faire un tour à la procession? Elle sera au moins une fugitive image de la patrie absente.

— Il est certain, Karystonikos, que ce serait plus attrayant que de boucher une fois de plus les trous de ce vaisseau. Ce n'est pas d'hier, par Poséidon, qu'il est sorti des chantiers du Pirée.

Les deux matelots posèrent leurs instruments de travail. Le vaisseau attique dont ils pansaient les blessures était tiré sur la grève.

(1) *Je supplie le lecteur de ne pas soupçonner un document derrière chaque assertion de ce léger récit. Je ne suis pas sûr du tout :*

Que Cumes eût encore, en 446, une constitution oligarchique ;

Qu'Athéna fût la déesse principale de Naples ;

Qu'en 432 Lysias fût en mesure de donner des consultations de droit à Thourioi (je suis même à peu près sûr du contraire).....

Mais ce n'est pas de l'austère vérité qu'il s'agit ici, et chacun m'accordera, je l'espère, que le roman historique n'a jamais fleuri que dans les interstices de l'histoire. — E. C.

Ce n'est pas à eux qu'incombait, ce jour-là, le soin de le garder. Le patron courait la ville haute avec les subrécargues, cherchant à placer ses vases d'huile et sa pacotille ionienne. Les deux hommes se trouvaient donc libres. Ils reprirent leurs tuniques et se dirigèrent vers Naples

Naples ! Il faut absolument que le lecteur bannisse de son esprit l'image de l'immense ville, familière à tous les voyageurs. En 446 avant Jésus-Christ, Naples était une très modeste petite cité, création récente de sa voisine Cumes, la doyenne des villes grecques d'Occident. Il est inutile de faire remarquer que pourtant elle avait déjà au-dessus d'elle le ciel d'azur de la Méditerranée, autour d'elle les fertiles plaines campaniennes, en face d'elle le Vésuve, — bref tous les gages de son avenir.

Dès que les deux Athéniens se furent engagés dans les ruelles qui montaient vers la rue principale, ils constatèrent une animation qui annonçait la fête. Mais ils ne s'attardèrent pas, ayant hâte de se trouver sur le passage de la grande procession. Elle devait avoir cette année-là un éclat particulier : un riche bourgeois de Naples, Nypsios, s'était mis en frais pour en rehausser l'éclat.

Elle ne tarda pas à paraître, suivant toute la grande rue pour aller au temple d'Athéna. En tête venaient les prêtres et leurs assistants, avec l'attirail du sacrifice. Puis les cavaliers. Ensuite, les jeunes filles de la ville portaient les offrandes destinées à la déesse. A quelques pas en avant d'elles, pour témoigner la reconnaissance de la cité envers son oncle et tuteur, on avait placé la jeune Parthénopè, nièce de Nypsios. Son air mutin, son regard quelque peu provocant, auraient d'ailleurs suffi à la distinguer dans le troupeau plus timide de ses compagnes. Ledit air mutin, à en juger par les murmures de satisfaction qui coururent aussitôt dans la foule, était déjà connu et apprécié des jeunes gens de Naples.

Les deux Athéniens regardèrent un instant, puis suivirent la procession. Karystonikos observait les particularités qui distinguaient cette fête de celles d'Athènes, l'absence de voile couleur de safran, le nombre relativement considérable des cavaliers. Mais il ne lui échappa pas que l'œil de son compagnon restait obstinément fixé sur un point précis du cortège, celui que marquait la présence de la jeune Parthénopè.

— Ami, s'écria-t-il enfin, on dirait, ma foi, que la fille du riche Nypsios a éveillé dans ta poitrine l'Éros qui, dit-on, sommeille en chacun de nous.

Naxiadès se contenta de sourire. Avec son œil malin, ses traits irréguliers, son torse trapu, il ressemblait à ces Silènes que les peintres

représentaient sur la panse des vases. Son extérieur n'avait rien de commun avec celui des éphèbes qui allaient, quelques années plus tard, se fixer sur la frise du Parthénon.

Karystonikos recommença à relever un à un les traits de couleur locale qui le frappaient. Mais au bout de quelques minutes :

— Décidément, dit-il, je perds mon temps et mes paroles. Il est dit que tu ne veux rapporter de Naples d'autre souvenir que celui de la blonde Parthénopè.

— Le fait est, reprit cette fois Naxiadès, que jamais, même dans mes songes, je n'ai vu jeune vierge si belle.

— On le devine bien à tes regards. Ils rappellent de tous points ceux que nos sculpteurs prêtent aux Centaures invités aux noces de Peirithoos, mais je crains que ce désir ne soit pour toi cause de plus de peines que de joies...

Naxiadès commençait à se piquer au jeu :

— Ami, dit-il, la curiosité est une clef qui ouvre les portes de bien des cœurs féminins. Ce n'est pas en vain que les poètes font de la curiosité des femmes la source de tous les maux qui tourmentent l'espèce humaine. Dernièrement, à Élée (une de nos récentes escales, tu t'en souviens?) j'entendis raconter l'histoire d'Euxène, qui fonda Massalie. La jeune Celte n'hésita pas à le préférer aux chefs les plus illustres de sa race. Mais tu connais sans doute cette histoire...

— La jeune Celte était Barbare, et Euxène était le premier Grec qu'elle voyait...

— Parthénopè est Grecque, mais elle n'est pas Athénienne, et n'a pas dû voir encore beaucoup d'Athéniens. Tu ne saurais croire combien, depuis quelque temps, notre ville a gagné en célébrité sur ces rivages, et quelle gloire c'est aujourd'hui d'être Athénien.

— Ah çà, dit Karystonikos stupéfait, tu médites réellement quelque entreprise amoureuse? Ton espoir se fonde-t-il sur la déplorable renommée de cette ville? ou comptes-tu sur ton esprit subtil et sur ton langage harmonieux?

Il se tut un instant, puis :

— La chose, dit-il, vaudrait une gageure. Aphrodite est évidemment la déesse intéressée : que penserais-tu d'un sacrifice et d'un banquet en son honneur? Si tu réussis, c'est toi qui payeras les frais, sinon...

— J'accepte, reprit l'autre. Mais il faut m'accorder un délai...

— Trois jours te suffisent-ils?

— Et je demande encore que toi et les autres camarades (car, ajouta-t-il en souriant, je ne compte pas sur ta discrétion vis-à-vis

d'eux) vous vous engagiez par serment à ne rien faire pour traverser mes projets.

— Cette condition aussi me paraît équitable. En revanche, il nous faudra un signe certain de ta conquête...

Ils réfléchirent un instant, cependant que Naxiadès ne perdait pas de vue la jeune fille qui continuait à cheminer, aimantant les regards sur ses pas :

— Vois-tu, dit-il, la rosace qui retient les pans de la jupe de Parthénopè? Elle paraît belle, et d'un travail assez rare. Si je vous la rapporte, croirez-vous que j'ai fait tomber les barrières qui défendent le gynécée de Nypsios?

La promenade des deux amis ne se prolongea pas plus longtemps. Karystonikos avait hâte de rentrer pour raconter la folle gageure. Ce soir-là, à chaque matelot qui regagnait le navire, il dut renouveler son récit, et chaque fois ce fut une explosion de gaîté nouvelle.

— Il faut, dit le marin Simon, que quelque divinité ait voulu s'amuser, pour faire germer cette idée hardie dans la tête de celui d'entre nous qui est le moins favorisé des dons d'Aphrodite. Le fait est que j'ai rarement connu un Athénien aussi disgracié que notre cher Naxiadès... Si, ajouta-t-il après un instant, quand j'ai pris part aux travaux qu'on a entrepris depuis quelques mois sur l'Acropole, j'ai rencontré sur les chantiers un jeune sculpteur qui avait le nez plus camus et les lèvres plus épaisses encore que lui. Il était du dème d'Alopèce, et s'appelait, je crois, Socrate.

Cependant, Naxiadès s'était mis en campagne avec décision. Il cherchait dans la foule en liesse une de ces vieilles femmes, secourables aux victimes d'Éros. Il rencontra bientôt les traits ridés, les yeux louches et le sourire engageant qu'il cherchait.

— Vieille, lui dit-il, me trompé-je, ou n'as-tu pas consacré tes cheveux blancs, par une vocation toute spontanée, au service de la grande Aphrodite?

— Il est vrai, mon fils, repartit l'autre, que je me montre, autant que je puis, secourable à ceux qui sont tombés dans les rets de la déesse.

— Je suis venu sur un vaisseau d'Athènes, et m'appelle Naxiadès. Je ne connais personne en cette ville. Et je voudrais pouvoir parler en secret à Parthénopè, la nièce de Nypsios.

— L'entreprise n'est pas des plus aisées, repartit la vieille en le toisant avec un sourire.

— Je serai généreux. Tu as peut-être rencontré Sophilos, le patron de mon navire? Il a apporté avec lui quelques ballots de la

plus fine laine de Milet. Pourrai-je savoir demain, à l'heure où l'agora sera pleine, le résultat de tes travaux?

Et il reprit le chemin du port.

Aux sourires qui accueillirent sa rentrée à bord, il comprit que l'histoire était connue de tout l'équipage :

— Karystonikos vous a dit que vous aviez un serment à me prêter? dit-il.

— Nous sommes réunis pour cela, répondit Simon, qui était le plus âgé des matelots.

— Je demande surtout le secret vis-à-vis de Sophilos, qui pourrait dresser sur ma route les plus fâcheux obstacles.

— C'est accordé, Naxiadès. Et même, ajouta Simon qui devinait la subtile arrière-pensée de son camarade, tel est l'intérêt que nous portons à ce combat, qu'au besoin nous ferons plus petite la recette des ventes que nous effectuerons pour le patron. Nous t'ouvrons un crédit en l'honneur d'Athéna et de Parthénopè.

Et il se rassit en riant.

Le lendemain, Naxiadès s'était fait désigner pour vendre sur l'agora. Son cœur bondit dans sa poitrine quand il vit la vieille venir à lui :

— Eh bien? demanda-t-il.

— Il faut qu'Athéna, notre déesse et la vôtre, se soit intéressée au succès de ton entreprise, mon cher fils. J'ai pu aborder la nièce de Nypsios hier soir, à l'issue de la procession. Je lui ai dit qu'un marchand d'Athènes désirait lui montrer chez elle, et à l'insu de son tuteur, ses denrées rares. Elle a paru songeuse, et m'a répondu : « Un homme d'Athènes? Quelle singulière rencontre avec le songe que j'ai eu la nuit dernière! Athéna m'est apparue, non pas telle que la représentent nos vieilles statues de bois ou de pierre, mais gigantesque, belle de tous points, toute en bronze, et brandissant la lance. Elle était dans une citadelle de ville, dont l'aspect m'est du tout inconnu. Et à ses pieds se tenait une femme, vieille à la vérité, mais dans laquelle il me semblait moi-même respirer et sentir. La déesse me dit : « Parthénopè, tu vas demain conduire tes com- « pagnes vers mon temple, mais ce n'est pas à Naples que tu es « destinée à me servir un jour. C'est ici, dans ma ville préférée, à « Athènes. » Moi, je ne sais rien d'Athènes, si ce n'est que c'est une ville grecque, grande, située bien loin, vers les lieux où le soleil se lève. Si l'étranger peut m'en apprendre quelque chose, il sera le bienvenu. »

— Tu n'auras donc, Naxiadès, qu'à te rendre ce soir, à l'heure où s'allument les lampes, au coin de la ruelle qui monte derrière la

maison de Nypsios. Là, tu trouveras une femme qui est la nourrice de Parthénopè : laisse-toi guider par elle. Tu feras sagement aussi de te montrer reconnaissant de ses services.

— Bien, fit Naxiadès. Et maintenant, choisis parmi ces tissus celui qui te conviendra le mieux.

L'aube du troisième jour trouva, comme on pense, l'équipage attentif à l'échéance, et Simon rappela :

— C'est aujourd'hui, à la tombée du jour, qu'expire le délai imparti à notre silène.

Il n'avait pas achevé ses paroles que Naxiadès apparaissait, tenant à la main la rosace révélatrice :

— J'espère, dit-il, que je ne suis pas en retard.

Peu à peu, la nouvelle se chuchota parmi tous les matelots, mais il fallut attendre le départ de Sophilos pour la ville haute. Alors seulement les langues se délièrent, le cercle se forma, et Naxiadès fut mis en demeure de contenter la curiosité générale :

— Par Zeus, déclara-t-il, c'est un vrai plaisir aujourd'hui d'être Athénien. Non, je ne saurai décrire avec quelle impatience j'ai été reçu, avec quelle avidité la jeune fille m'a interrogé sur notre ville natale. Je serais, ma foi, resté fort inférieur à ce qu'on attendait de moi, si j'avais été réduit à mes seules ressources. Mais mon frère a servi, il y a trois ans, sous le grand Cimon, et j'ai pu tracer, du Mède à l'arc recourbé, un tableau que n'eût point désavoué Eschyle. J'ai travaillé quelque peu, l'an dernier, sur l'Acropole, j'ai entendu causer des contremaîtres, et j'ai jeté maint coup d'œil furtif aux sculptures que l'on préparait pour le temple commencé ; j'ai décrit la frise future comme si elle était déjà sur les colonnes, et comme si le sculpteur Phidias, qui, dit-on, dirige les travaux, n'avait pas de confident plus intime que moi. La Promachos, surtout, semblait intéresser la jeune vierge : quels yeux elle a ouverts, quand je lui ai dit qu'en rentrant, avant d'atteindre le port, nous verrions son aigrette ! Les tissus d'Ionie ont fait le reste !...

— Il est constant, dit Karystonikos, que c'est nous qui paierons le banquet d'Aphrodite. Mais il vaut mieux, je crois, attendre quelque peu. La saison n'est pas terminée, et Sophilos paraît, pour le moment, de fort méchante humeur. Si quelqu'un doit lui demander la liberté d'un jour qui nous est nécessaire à tous pour célébrer dignement le triomphe de Naxiadès et d'Athènes, je demande que ce ne soit pas moi.

On a remarqué la discrétion avec laquelle Naxiadès avait glissé sur les conséquences de l'entretien les plus graves pour la jeune

Parthénopè. Ces conséquences ne laissèrent pas de s'étendre, car il retourna plus d'une fois à la maison de Nypsios. Un jour, il dit à Karystonikos :

— Ami, j'ai réussi au delà de mes espérances. La jeune fille ne parle plus que de me suivre à Athènes. Or, l'été s'écoule, et il va falloir songer au retour, si nous voulons rentrer au Pirée avant la mauvaise saison. Examine s'il n'y aurait pas quelque moyen d'enlever la nièce de Nypsios au dernier moment, et de la cacher dans le navire jusqu'au moment où nous serons en pleine mer. Il me faut pour cela quelques complicités.

— J'y songerai, répondit l'autre en hochant la tête.

Mais il songeait à tout autre chose. Il entrevoyait les conséquences de ce rapt mieux que son ami, dont un succès inespéré, et l'amour, avaient obnubilé la sagacité habituelle. Il médita toute la nuit. Le lendemain, il était désigné pour accompagner Sophilos dans sa tournée à Naples. Il vit le patron de bonne humeur : la saison avait été bonne, le gain avait dépassé l'attente. Karystonikos jugea l'instant favorable pour aborder les confidences graves :

— Maître, dit-il, il me faut te demander une faveur. Le départ sans doute est proche, et nous avons besoin d'un jour de liberté pour célébrer un sacrifice et un banquet en l'honneur d'Aphrodite. C'est la conséquence d'un vœu...

Il s'arrêta quelques secondes, puis, guettant l'effet de ses paroles :

— D'un vœu et d'une gageure. Naxiadès a noué dans cette ville quelque intrigue amoureuse. S'il avait échoué, il aurait payé le banquet. Mais il est venu à bout de ses entreprises, et...

Au mot d'intrigue amoureuse, Sophilos avait froncé le sourcil :

— Est-ce avec la fille d'un citoyen de Naples? demanda-t-il.

— Je le pense, répondit le marin.

Le patron resta silencieux pendant le reste de la route, mais il était évident que son humeur avait changé. Il réfléchissait sur l'affaire. Peut-être aussi des soupçons l'effleuraient-ils sur les conditions exceptionnellement peu rémunératrices de toutes les ventes confiées à Naxiadès.

La journée se passa sur l'agora. Le soir, sur la route qui ramenait au port les deux Athéniens, Sophilos, brusquement, aborda la question brûlante :

— Karystonikos, dit-il, toi et tes camarades, vous attendrez d'être revenus à Athènes pour vous acquitter envers Aphrodite. La permission que tu demandes, en elle-même, est peu de chose. Mais toute cette histoire ne me plaît en aucune façon. C'est une chose grave qu'un des nôtres ait séduit ici une jeune fille de condition

libre, ait violé en quelque manière les lois de l'hospitalité. Songes-y bien ! Notre navire est, si je ne me trompe, le premier d'Athènes qui ait poussé si loin ses courses dans l'Occident. Si l'affaire s'ébruite, il se pourrait qu'il fût aussi le dernier, et l'on ne nous en saurait aucun gré, tu le devines, à Athènes. Périclès devient de jour en jour plus puissant, et son entourage a les yeux fixés sur ces pays-ci. Bref, j'ai résolu de couper court à ces histoires. J'ai précipité aujourd'hui le règlement des dernières affaires pendantes. Nous partirons demain. J'entends de plus que personne ne quitte le bord cette nuit. Ceux qui enfreindraient cet ordre ou qui même se feraient complices d'une infraction seraient exclus à jamais de mon service.

Karystonikos poussa un soupir de soulagement.

En rentrant au navire, Sophilos répéta à tous ses instructions. Nul n'était tenté d'y désobéir, sauf Naxiadès. Mais il était pris de court, et ne pouvait attendre cette fois aucune connivence. Sophilos et ses commanditaires payaient bien les matelots : trois oboles par jour, la même somme qu'on gagnait à bord des trières de la République. C'était un salaire que nul n'était porté à sacrifier légèrement.

Le lendemain matin, les voiles du navire flottaient au vent, et bientôt il fendait les flots de la mer Tyrrhénienne

II

Un grand mariage.

Parmi les citoyens de l'altière ville de Cumes, Hyperochos était un des plus altiers. Sa famille prétendait descendre d'un des colons qui avaient fondé la ville, événement que les généalogistes faisaient remonter tout près de la guerre de Troie. Son père Aristodèmos s'était illustré, une trentaine d'années auparavant, dans la bataille navale livrée aux Tyrrhéniens, aux côtés des généraux du puissant roi de Syracuse. Lui-même appartenait de droit, et pour la vie, au conseil suprême de Cumes. On vantait ses champs épars dans la Campanie, le vin que produisaient ses vignes. C'était un homme avisé, et craignant les dieux.

Il avait hérité de quelques parcelles sur le territoire de Naples. Car Naples était fille de Cumes, et les citoyens de Cumes avaient à Naples, comme les citoyens de Naples à Cumes, le droit de légitime mariage et le droit d'acquérir de la terre. De loin en loin, Hyperochos venait inspecter ses domaines, et, chaque fois, il descendait chez son hôte Nypsios.

Ce soir-là, justement, la tournée s'était prolongée et les deux

hommes soupaient ensemble. On avait échangé quelques propos frivoles. Mais l'esprit d'Hyperochos semblait absorbé, distrait par quelque pensée grave. Enfin, prenant le taureau par les cornes :

— Mon hôte, dit-il, aujourd'hui, dans une de vos cérémonies, j'ai vu paraître la jeune fille qui est élevée sous ton toit, ta nièce Parthénopè. Je l'avais vue toute petite. Mais, par Apollon, je ne l'imaginais pas si grande et si belle.

— La jeune vierge, dit Nypsios, doit avoir aujourd'hui quatorze ans, ou guère plus.

— Je suis maintenant l'aîné de ma race, continua Hyperochos, et je commence à désirer des héritiers issus de mon sang. Mais la jeune fille est, je le sais, orpheline, et de plus héritière de biens importants. Tu es son plus proche parent, et tu as toujours pourvu à sa subsistance. Si donc tu as quelque projet sur elle, il est manifeste que tes droits passent avant ceux de tout autre.

— Mon hôte, repartit Nypsios, bien que je sois d'un certain nombre d'années ton aîné, la solitude ne me pèse pas encore. Je n'ai aucun projet sur Parthénopè... La jeune fille, tu l'as dit, est héritière de biens importants. Elle possède trois cents plèthres de bonne terre. Outre sa nourrice, deux esclaves lui reviennent en propre. Elle avait en outre quelque argent, que j'ai placé sur un navire faisant le commerce de Sicile, et qui, j'ose le dire, a fructifié entre mes mains. Au surplus, tu pourras vérifier tout ceci chez le magistrat qui a la surveillance des épiclères...

— C'est bien, interrompit Hyperochos. Au surplus (et il se rengorgea), les biens de Parthénopè, quels qu'ils soient, ne me sont pas nécessaires pour vivre. Mais autre chose me préoccupe. Les jeunes filles de Naples (pardonne-moi de le dire avec franchise) passent pour être fort libres d'allures, et les amourettes ne sont pas rares chez vous. Si donc Parthénopè avait en tête quelque jeune homme des premières familles de Naples, il pourrait en résulter un éclat fâcheux, non seulement pour toi et pour moi, mais, vu notre situation, pour nos deux villes : car, si vos filles sont légères, vos jeunes gens sont hardis, et ne reculent pas devant les enlèvements. J'aimerais mieux être averti avant qu'après.

— Parthénopè est jeune, dit Nypsios, avec un sourire quelque peu ironique, et, une fois transportée à Cumes, elle s'habituera vite sans doute à la sévérité de vos mœurs chalcidiennes. Mais ta pensée est prudente, et digne de ton esprit avisé : j'interrogerai la jeune fille.

Puis ils causèrent d'autre chose.

Le lendemain matin, Nypsios se réveilla de fort bonne humeur. La proposition du Cuméen l'avait flatté plus qu'il n'avait voulu le

laisser paraître : sa richesse récente avait besoin d'une alliance avec une des familles les plus antiques de la métropole. Il était pressé de sonder la jeune fille :

— Parthénopè, dit-il, mon hôte Hyperochos, que tu te rappelles peut-être avoir vu, m'a exprimé le désir de te prendre pour femme. Je crois que nulle part, ici ou à Cumes, tu ne saurais être plus heureuse que dans la demeure d'Hyperochos. Qu'en dis-tu?

A sa surprise, la jeune fille se tut, mais son visage s'empourpra, et quelques larmes y parurent :

— Allons, se dit Nypsios, je suis tombé à un mauvais moment. Il faut la laisser s'accoutumer à l'idée de changer de maison et de ville.

Et il n'insista pas.

Mais Nypsios fit peu après certaines remarques qui lui révélèrent la source d'où avaient jailli les larmes de sa nièce. Son irritation fut vive. Il en passa le premier mouvement sur la nourrice, qu'il fit fustiger d'importance. Puis, il fit comparaître Parthénopè :

— Ta faute est grande, dit-il, et je suis mal récompensé des libertés dont tu as toujours joui sous mon toit. Il ne te reste plus qu'à me désigner lequel, parmi nos jeunes eupatrides, t'a entraînée : car je ne suppose pas qu'aucun autre ait osé s'attaquer à mon gynécée. Est-ce le fils de Chairélaos, l'archonte? ou le fils de Nymphios, mon collègue au conseil des Trois-Cents? Il me semble avoir vu souvent ces jeunes gens rôder autour de ma maison. Tu peux parler sans crainte. Si l'un de ceux-là ou quelque autre désire mon alliance, quoique j'eusse pour toi d'autres visées, je ne le repousserai pas. Je suis prêt à en faire le serment devant Athéna.

Mais il eut beau se faire tour à tour menaçant et caressant, la jeune fille pleurait toujours et ne répondait pas. Alors, il songea à faire donner la question à quelques esclaves. Mais il n'était pas homme à céder à sa colère, et bientôt ses réflexions prirent un autre cours :

— Après tout, se dit-il, le mal n'est peut-être pas si grand qu'il semblait d'abord ! Il n'y a là-dessous, je crois, aucune intention de mariage, aucun serment échangé. Sans quoi, pourquoi Parthénopè n'eût-elle pas parlé sans détours, comme je l'y encourageais? Il sera facile, j'espère, de cacher la chose à Hyperochos, et j'exposerai l'enfant aussitôt né.

Deux ou trois fois, pendant l'hiver, Hyperochos vint sous le toit de Nypsios. Il ne parlait plus du mariage. Il voulait laisser le temps à son hôte de faire son enquête, et aussi se donner à lui-même le temps de recueillir quelques informations. Enfin, Nypsios prit les devants :

— Es-tu toujours, demanda-t-il un jour, dans les mêmes dispo-

sitions au sujet de l'union dont tu m'as parlé? J'ai toutes raisons de croire que tu n'as pas de rival parmi nos jeunes gens de Naples. Nous pourrions engager réciproquement notre foi, si tu n'as pas varié?

— Je n'ai pas varié, dit Hyperochos. Cette union me plaît de tous points, quant à la personne, quant à la famille, quant aux biens. Et même, pour t'en donner la preuve, en échange de l'argent que tu administrais et qui va suivre ta nièce, je consens à t'intéresser dans le chargement d'un navire qui fait le commerce d'Agylla et des ports tyrrhéniens. Le placement est aventuré, car la route n'est pas des plus sûres, dit-on, depuis quelque temps. Mais, par Poseidon, les gains sont royaux.

— C'est donc une affaire conclue, fit Nypsios. Mais il conviendrait d'attendre quelque temps pour les noces, par exemple la fête d'Apollon Archégètès, cet été. Il me semble que ton mariage ne saurait se conclure sous de plus heureux auspices.

L'enfant de Parthénopè naquit au commencement du printemps. Elle avait d'abord fait quelques tentatives pour retrouver le marchand d'Athènes. Sa nourrice n'avait pas tardé à apprendre que le navire était reparti pour le lointain Orient. Puis, Parthénopè avait espéré qu'Athéna reviendrait lui donner des nouvelles d'Athènes. Mais la déesse était restée obstinément muette. Elle s'était alors résignée à l'inévitable. Elle avait récité, dans les chœurs, les vers des poètes où étaient chantées les amours des reines du temps jadis. Elle savait l'histoire de Danaé, de Pasiphaé, d'Epicaste. Elle savait le sort qui attend les princesses séduites et les bâtards. L'enfant serait exposé. Pour elle, sans avoir, comme on pense, jamais approfondi la législation sur les épiclères, elle se sentait instinctivement protégée par les biens attachés à sa personne, et par le projet de mariage avec le puissant Hyperochos.

Au dernier moment, l'instinct maternel s'éveilla, même dans cette légère cervelle. Ce n'est pas sans chagrin qu'elle allait voir emporter l'enfant, ni non plus sans un secret espoir. Les mêmes légendes lui enseignaient le moyen de réserver des chances à la faveur des dieux. Il était classique bien avant de servir aux poètes comiques d'Athènes. Il était même presque rituel. Parthénopè détacha une rosace, sœur jumelle de celle qui avait été pour Naxiadès le gage de son amour :

— Nourrice, dit-elle, tu la cacheras dans la corbeille où l'on emportera le nouveau-né. Peut-être Aphrodite permettra-t-elle qu'elle lui serve un jour à retrouver sa mère!

Nypsios avait donné ses ordres à un affranchi dont il était sûr. L'homme devait surveiller la naissance et emporter l'enfant, à

la nuit close, à quinze stades au moins au delà de la porte nord de la ville. L'exposition se fit sans incident.

Il ne sembla pas, dans les semaines qui suivirent, qu'aucun bruit fâcheux eût effleuré les oreilles d'Hyperochos. Ce n'était pas, d'ailleurs, un homme habitué à revenir sur ses résolutions une fois prises. Il avait inspecté avec décision les biens de l'épiclère. Il avait constaté avec satisfaction que les terres étaient en parfait état, l'argent en mains sûres. Même, avec l'agrément de Nypsios, il avait déjà engagé par avance une ferme appartenant à Parthénopè, ayant besoin d'argent liquide : des marchandises à placer sur un vaisseau qui allait prendre la route de Motyè et de Carthage.

Le mariage se fit sous l'œil bienveillant d'Apollon Archégétès, et les habitants de Naples n'eurent pas à se plaindre, ce jour-là, de la générosité de Nypsios. Il y eut encore, après que sa nièce eut pris le chemin de Cumes, des minutes d'anxiété pour celui-ci. Il lui eût déplu de la voir revenir sans honneur sous son toit. Peu à peu, il se rassura.

Hyperochos n'avait point l'esprit soupçonneux. Il ne se demanda jamais, ou tout au moins il ne se demanda pas longtemps, pourquoi, un jour, sur l'agora de Naples, il avait entendu des commères parler de la nièce de Nypsios en l'appelant « l'Athénienne ».

III

Le marchand d'esclaves.

Le vaisseau de Sophilos ne reprenait pas tous les ans la route de l'Occident. En principe, il allait, une année dans le Pont-Euxin, l'an d'après dans la mer de Cypre, et la troisième année dans l'Adriatique ou, plus souvent, dans la mer tyrrhénienne.

Après le dernier voyage, Naxiadès eût volontiers changé cet itinéraire ou, sinon, changé de patron. Mais la chose méritait réflexion. Il était fils d'un homme né dans la classe des thètes, mais que la république avait pourvu d'un lot de terre en Eubée, et qui, maintenant, portait l'armure complète de l'hoplite. Il était parent assez proche du riche Képhalion, le principal commanditaire du navire, et cet appui ne laissait pas de lui ouvrir des perspectives flatteuses. Souvent, dans ses rêves, il entrevoyait le moment où il commanderait lui-même le vaisseau de Sophilos, — ou de préférence quelque autre plus neuf. C'étaient là des espérances qu'un homme sensé ne pouvait laisser échapper.

Mais son entrain n'était plus le même qu'autrefois, et souvent ses camarades remarquèrent qu'il semblait avoir laissé sa gaîté et

sa verve aux rives du golfe de Naples. Aussi sa figure s'épanouit-elle quand, au début du second printemps qui suivit les événements rapportés ci-dessus, Sophilos annonça que cette fois, par exception. le navire reprendrait la route d'Occident.

« Képhalion et ses associés, expliqua-t-il, ont appris que l'on méditait la fondation d'une colonie sur les bords de la mer Ionienne, aux lieux, où, dit-on, s'élevait jadis Sybaris. Une opération de ce genre est toujours l'occasion d'un mouvement d'affaires qu'il ne faut pas laisser perdre. Aussi a-t-on décidé que le navire irait, cette année, aux rives de l'Œnotrie. »

Le navire de Sophilos se rendit, en effet, aux lieux où allait s'élever la ville nouvelle de Thourioi. Les gains furent satisfaisants. Mais il ne fallait pas laisser péricliter les relations nouées à Naples. Au milieu de l'été, donc, Naxiadès revit Charybde et Scylla, puis les feux du Stromboli, Elée, Poseidonia... Enfin, un soir, les maisons de Naples surgirent de nouveau devant lui, et, les dominant toutes à ses yeux, la terrasse de la demeure de Nypsios.

Quand, le lendemain, il monta à la ville haute, les questions débordaient de son cœur et se pressaient sur ses lèvres. Mais il montra sa prudence accoutumée, et attendit d'être en présence d'un négociant avec lequel il avait une affaire importante à débattre. Ledit négociant était un de ces hommes pour qui l'argent est tout, et avec lequel il n'y avait pas à craindre, y fût-on porté, un excès d'épanchements :

— Tu connais sans doute Nypsios, lui demanda négligemment l'Athénien. Est-il toujours vivant, et riche?

— Nypsios est un de mes clients, répondit l'homme, et c'est toujours un des plus solides. Il y a quelques mois, il a marié sa nièce à Hyperochos de Cumes. Je me suis laissé dire qu'elle avait déjà enfanté à celui-ci un fils. De ce côté donc, des biens ont échappé à Nypsios sans esprit de retour. Mais Hyperochos, paraît-il, content du mariage, a fait participer son beau-père à son commerce, et j'ai toutes raisons de croire, conclut-il en souriant, que Nypsios n'a rien perdu au change.

Naxiadès admira comment une conversation d'affaires lui apportait, du premier coup, les renseignements qu'il cherchait. A la vérité, ce renseignement n'était pas tel qu'il l'eût souhaité. Mais il ne s'était pas longtemps bercé de l'illusion que la nièce de Nypsios, ni surtout l'oncle, eussent attendu son retour incertain. Et puis, une autre idée commençait à le préoccuper, et qu'il renfermait encore au plus profond de son cœur.

Le hasard des rencontres devait forcément lui apporter un sup-

plément d'information. Quelques jours après, au détour d'une rue, il se trouva en présence de la nourrice de Parthénopè, venue à Naples pour porter un message. A sa vue, l'esclave eut un mouvement d'effroi. Mais déjà Naxiadès était à côté d'elle, et la rassurait :

— Hélas ! seigneur, dit-elle, ton passage a failli être pour nous tous la cause de malheurs terribles. Mais, grâce aux dieux, tout s'est arrangé — excepté pour l'enfant. Nypsios s'est apaisé, Parthénopè s'est mariée, et le petit garçon a été exposé.

Et, une fois sa langue déliée, elle prodigua les détails avec volubilité.

— Bien, dit Naxiadès. Voilà, ajouta-t-il en lui tendant quelque argent, pour te dédommager des coups que tu as reçus en mon honneur.

Dès lors, Naxiadès sembla possédé d'une idée fixe. Un jour, Karystonikos ne put se tenir de lui dire :

— Ami, nous espérions que tu retrouverais ta belle humeur sous le ciel de Naples. Et l'on te voit plus grave que n'était, à ce qu'on assure, Héraclite d'Ephèse.

— Il est vrai, dit Naxiadès. Te souviens-tu de l'aventure qui m'advint ici, il y a deux ans? Eh bien, ajouta-t-il en baissant la voix, j'ai su que la jeune fille était mariée et que son enfant avait été exposé. La pensée de ce fils, je te l'avoue, trouble souvent mes nuits.

— Naxiadès, fit Karystonikos étonné, si tu espères le retrouver, tu me parais te lancer dans une entreprise plus scabreuse que celle que tu menas à bien, il y a deux ans. Mais tu es jeune, et l'avenir te réserve encore bien des vicissitudes. N'es-tu pas comme nous tous? Beaucoup d'entre nous ne sont pas mariés, et certains n'ont même pas de concubine.

— Mon cas n'est pas le même que le vôtre, repartit Naxiadès non sans amertume. Il est infiniment peu probable qu'Aphrodite renouvelle en ma faveur le prodige qu'elle a accompli une fois. Et, quant à épouser en justes noces une femme telle que je la souhaite, c'est une chose qui ne m'arrivera sans doute que quand je serai vieux et riche. Si d'ici là le destin me frappait, que deviendrais-je, sans homme issu de mon sang pour me rendre les honneurs funèbres? Je crains bien d'errer toujours, larve lamentable, aux bords des régions infernales dont les portes, dit-on, nous entourent ici...

Il montrait du doigt le cratère du Vésuve, celui de l'Averne, les trous noirs qui semblaient conduire au pays mystérieux des ombres.

— Évidemment, dit Karystonikos, le voisinage des champs Phlégréens t'a mis en tête des pensées prématurées et sombres.

— Ami, un de nos vieux sages a dit que l'homme devait consacrer la centième partie de chaque jour de sa vie à penser à la mort.

Ils se turent quelque temps :

— Oui, reprit tout à coup Naxiadès, j'ai l'impression qu'il est imprudent de laisser échapper la chance unique offerte par la divinité. Et puis, ajouta-t-il, tu sais que nous ne sommes pas maîtres de pareilles idées, une fois qu'elles sont entrées en nous. T'est-il arrivé, en parcourant nos montagnes, de tomber sur des foulées de faon ou de lièvre? Tu sais que le chasseur, en pareil cas, mange et dort mal s'il n'a pas découvert le gîte de l'animal. Ami, je suis comme ce chasseur...

— Si tel est ton projet, dit Karystonikos, il t'est plus facile qu'à d'autres de te mettre en chasse. N'es-tu pas maintenant subrécargue, le second du navire après Sophilos, avec Euxénippos et Lakiadès. Tu n'as même pas de permission à demander.

Naxiadès continua par la ville ses investigations, en évitant les questions imprudentes. Une ou deux fois, il lui avait semblé que des femmes le dévisageaient, se demandant où et quand elles l'avaient déjà vu. Un jour qu'il discutait avec un propriétaire de la campagne qui lui offrait des amphores d'un vin réputé, il jugea le moment favorable pour poser une question directe. Il était sûrement en présence d'un homme dont il voyait pour la première fois la figure.

— Homme, dit-il, j'ai besoin d'un renseignement. Un de mes camarades a laissé ici un bâtard, et il a appris que l'enfant avait été exposé. Que deviennent ici les enfants abandonnés?

— Il est certain, repartit l'autre, ironique, qu'il est plus facile de trouver en cette ville des enfants exposés que des filles sages. Quant à leur sort, il est, je pense, ici, ce qu'il est en d'autres villes. Beaucoup ne survivent pas. D'aucuns sont recueillis par des gens de la campagne, qui les emploient de bonne heure à garder des chèvres et des brebis, soit sur terre, soit dans l'île que tu vois en face. Mais de pareilles gens avouent rarement qu'ils aient un enfant supposé... Il y a enfin les marchands d'esclaves.

— Les marchands d'esclaves? fit Naxiadès, songeur. En connais-tu?

— Pyrgion et Polyphémos sont bien connus dans les ports grecs de cette côte, répondit l'autre.

Il sembla un instant fouiller ses souvenirs :

— Il y a aussi, continua-t-il, un homme de Capoue, dont on voit souvent par ici le barbare visage. On l'appelle Vibenna. Il recherche, dit-on, les enfants grecs. Tu sais combien nos enfants sont supérieurs aux petits des barbares pour la grâce des gestes et la vivacité de l'esprit. On les dresse facilement, paraît-il, à faire des tours d'adresse, à danser avec aisance, voire à mimer quelqu'une de ces petites pièces comme en composa le Sicilien Epicharme. Or, tu ne saurais croire combien les gens de Capoue goûtent ces spectacles.

Ils se remirent à discuter le prix des amphores de vin. La nuit, Naxiadès se répéta plus d'une fois les noms de Pyrgion, de Polyphémos et de Vibenna. Il était perplexe. Enfin, il eut une idée. Le lendemain, il se détourna de son chemin pour passer par le sanctuaire d'Athéna, et, retirant son bonnet de marin, il y jeta les sorts en présence de la déesse :

— Athéna, dit-il, si tu m'es toujours secourable, dis-moi vers lequel des trois traitants je dois porter mes pas, pour retrouver mon fils. Il te doit le jour, ô déesse ! Peut-être te plaira-t-il de lui rendre un père.

Ce fut le nom de Vibenna qui sortit.

Le soir, Naxiadès alla trouver Sophilos :

— Sophilos, dit-il, j'ai l'intention de me rendre à Capoue. J'ai quelques articles qui, je pense, feront merveille parmi les acheteurs tyrrhéniens. Mais je serai absent plusieurs jours.

— Va, répondit Sophilos. Tu peux compter que le navire ne repartira pas sans toi.

A l'aube, Naxiadès monta à Naples, et se pourvut simplement d'un mulet. L'étape était courte, et elle passait par les plaines, encore paisibles et toujours fertiles, de la Campanie. Une ou deux fois, il s'arrêta chez des paysans, jetant des coups de sonde. Comme de juste, il ne releva aucun indice qui pût l'intéresser. Au déclin du jour, il arriva aux portes de Capoue.

Naxiadès n'était pas tellement possédé par son idée fixe qu'il ne sût admirer au passage la solide construction des murs, des tours et des portes, puis, quand il fut dans la ville, l'allure des bâtiments privés et publics. Même, il remarqua l'habile agencement des conduites d'eau et des cloaques.

— Ma foi, se dit-il, voilà des barbares chez qui l'on pourrait prendre quelques leçons, même à Athènes.

On lui avait donné un certain nombre d'adresses, car il ne manquait pas, à Capoue, de gens vaguement Grecs, ou bâtards de Grecs, ou alliés à des Grecs. Naxiadès descendit chez l'un d'eux, et, le lendemain, quelques ventes heureuses garnirent sa bourse de manière à lui permettre de faire face à toutes les éventualités. Au souper, il dit à son hôte :

— Philistidès, ne saurais-tu m'indiquer où habite Vibenna, le marchand d'esclaves?

— Il est facile, dit l'autre, de t'indiquer la demeure de Vibenna Mais actuellement tu n'y trouveras pas l'homme.

— Ah ! fit l'Athénien désappointé.

— Vibenna est parti pour les pays du nord.

— Pour les pays du nord?

Un geste interrogateur indiqua le peu d'images précises que ces mots évoquaient dans la tête de Naxiadès.

— Immédiatement au nord de Capoue, enseigna Philistidès, au delà du fleuve que les Barbares appellent fleuve des Vautours, s'étendent encore les plaines. Elles sont habitées par des gens qui, je crois, sont liés par traité avec ceux d'ici, mais dont je ne saurai te prononcer, je l'avoue, le nom étrange (1). Au delà commence un pays montagneux, habité par des gens tout autres. Pour ceux-là, je puis dire leur nom, car il est fâcheusement connu de nos voyageurs et de nos marins : ce sont les Volsques. Au delà encore est le pays des Latins, plus policé. Il contient même une ville que quelques-uns des nôtres ont vue, encore qu'elle soit à mille stades d'ici. On assure qu'elle le cède de peu à Capoue pour la grandeur et la beauté des édifices. Elle s'appelle Rome... Or, tous ces Barbares se font la guerre, et la marchandise humaine est abondante parfois. C'est de ce côté que notre Vibenna fait actuellement ses emplettes.

Naxiadès était trop Grec pour ne pas saisir avidement l'occasion de s'instruire sur des pays lointains et des peuples inconnus. Il écoutait avec attention :

— Oui, continua Philistidès, les hommes qu'on ramène de ces pays sont robustes, et, comme tels, fort appréciés ici. Il faut te dire que les Capouans ont des mœurs singulières pour de si bons vivants. Aux noces, aux funérailles, aux fêtes publiques, ils aiment faire combattre par paires des prisonniers et des esclaves. Ils varient ces spectacles, faisant combattre à l'aveuglette, ou avec des armes bizarres. Les dieux de ce pays sont des dieux sombres, et se complaisent, paraît-il, à tout ce sang versé.

— J'ai ouï dire, repartit Naxiadès, que jadis de pareilles coutumes avaient été en honneur chez nous. Mais je doute qu'aujourd'hui Zeus d'Olympie ou Apollon de Delphes se complaisent à de tels égorgements.

— Pour en revenir à Vibenna, ô mon hôte, il est probable qu'il ne reviendra pas avant la fin de la saison militaire, à l'entrée de l'hiver.

Naxiadès réfléchit :

— Peut-on voyager dans les pays dont tu parles?

— Ces peuples, reprit Philistidès, parlent un langage inintelligible et grossier. Mais presque partout on comprend l'étrusque. Il sera

(1) Il est possible que le nom cherché par Phillistidès fût celui des Aurunces. Voir à ce sujet les savants articles de J.-P.-M. Meyer, ZOPR, t. III, p. 679, et de H.-P. Mannesmann, ZTFQ, t. VII, p. 1317. — On n'y trouvera d'ailleurs aucune réponse décisive à la question.

donc possible de te trouver un guide. Par exemple, je te préviens, mon hôte, que tu vas affronter, comme le divin Ulysse, le pays des Cyclopes et des Lestrygons.

Il s'arrêta, satisfait d'avoir montré qu'un long séjour en pays barbare n'avait pas chassé toutes ses réminiscences classiques. Mais il vit qu'il n'avait pas changé la résolution de l'Athénien.

Le surlendemain, Naxiadès se remettait en route. On lui avait trouvé un compagnon, mi-Grec, mi-Tyrrhénien, qui allait vers le nord, avec deux chevaux. Ils cheminèrent par la plaine, se rapprochant de la mer qui commençait à étinceler à l'horizon. A un moment, Naxiadès remarqua sur la droite un vaste amas de pierres. Des blocs disjoints gisaient çà et là. Partout on relevait des traces de feu. Tout autour, la campagne était à moitié inculte. Il interrogea son compagnon :

— On dirait une ville détruite?

— Il y avait là en effet une ville. Je l'ai connue il y a peu d'années. Elle était plus grande que celle où nous coucherons ce soir. Mais un jour les gens de là-bas (et il montrait, vers l'est, les montagnes), sont venus en nombre. Ils ont essayé d'abord de s'introduire par ruse. Cela n'a pas réussi. Alors ils ont employé la force ouverte. Nos cavaliers de Capoue, je m'en souviens, ont été appelés à l'aide. Pourtant la ville a succombé. Tu as vu ce qui en reste !

Vers le soir, ils approchèrent d'une cité éloignée du rivage, debout celle-là, et bien défendue : la hauteur et la force des murailles contrastaient avec l'étendue visiblement minime de l'enceinte. Près des portes, ils rencontrèrent un paysan qui rentrait, l'air morne et accablé. Le compagnon de Naxiadès lui parla en langage barbare. A un certain moment, l'Athénien remarqua l'air d'étonnement et d'effroi dont l'homme les regardait :

— Il nous assure le gîte pour ce soir, expliqua le Capouan. Mais ils n'ont pas la vie gaie, ici. Toujours, depuis quelque temps, de nouveaux dangers sont signalés, soit du côté de la montagne, soit du côté de la mer. Je lui ai dit qu'il fallait nous réveiller demain avant le cri du coq, que nous continuions vers le nord. Tu as vu sa figure !

Le jour suivant, à mesure que le soleil s'approchait du zénith, les voyageurs s'enfonçaient dans un pays montagneux. Naxiadès apercevait, de loin en loin, juchée sur quelque croupe, une cité minuscule, mais entourée de remparts qu'on eût dits appareillés par le Cyclope Polyphème. A un détour du sentier rocailleux, les voyageurs virent venir une troupe d'hommes. C'étaient des jeunes gens, sans autre appareil guerrier que des javelots longs, légers et acérés, une paire pour chacun. Ils dévisageaient les cavaliers d'un

air hardi, et Naxiadès remarqua leur face glabre et leurs yeux farouches. Son compagnon les interpella en étrusque. On ne s'étonnera pas que le Grec ne saisît pas un mot de l'entretien, puisque, malgré les efforts de plusieurs générations de savants, l'érudit moderne en est au même point que lui.

Quand l'entretien eut pris fin, et que les voyageurs furent à quelque distance de la troupe:

— Athénien, dit le Capouan, je crains que la route ne soit pas sûre pour toi. Moi, je suis encore quelque peu connu par ici. Mais je ne puis jurer de te préserver toujours des rencontres fâcheuses.

Naxiadès médita. Il n'était pas poltron, mais, plus il avançait, plus les risques de l'entreprise lui paraissaient disproportionnés aux chances de succès. Il n'était nullement sûr de rencontrer Vibenna à Antion, où on lui avait conseillé de le chercher. Si le marchand d'esclaves avait poussé jusqu'à cette lointaine ville de Rome, dont on lui avait parlé?...

Le soir, on arriva à une petite ville du même aspect que les autres, et où le Capouan déclara qu'on s'arrêterait. Naxiadès lui dit alors :

— Homme, je crois que je ne mènerai pas à bien mon entreprise. Je me suis décidé à retourner.

— Je crois que tu as choisi le parti le plus sage, répondit le Capouan. Je vais tâcher de trouver ici quelqu'un qui fasse le chemin avec toi, et, en tout cas, tâche, demain, de retrouver notre gîte de cette nuit. Les gens de la plaine sont plus doux que les montagnards, ils respectent à tout le moins les droits de l'hospitalité. Et, à partir de là, on peut espérer que le nom de Capoue te protégera.

On se bornera à dire que le retour de Naxiadès s'effectua sans incidents. Quand il franchit à nouveau le seuil de Philistidès :

— Mon hôte, dit-il, tu avais raison. Il faut un cœur de fer pour s'engager dans ces pays-là.

Le lendemain, Naxiadès rentrait au port, et mettait son ami au courant de l'inanité de ses tentatives :

— Ami, dit Karystonikos, je n'en suis aucunement surpris. Tu me paraissais faire comme l'homme que dépeint quelque part Esope, et qui cherchait un clou dans une meule de foin.

EUGÈNE CAVAIGNAC.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

PEUT-ON « SAUVER » L'ALLEMAGNE?

Ou en seront les conversations franco-belgo-anglaises au moment où cet article paraîtra? Il est difficile de le dire. Quoique l'Angleterre ait le désir manifeste d'aller vite, quoique son opinion soit évidente, même en réservant une marge pour le bluff, il n'est pas impossible que la discussion ne traîne encore un peu jusqu'à ce qu'une décision intervienne.

Quelle sera cette décision? Nul ne saurait être prophète en quoi que ce soit. Tout ce qu'on peut distinguer clairement c'est l'attitude du *Foreign Office*. L'Angleterre, qui voit l'Allemagne courir à sa ruine, prend peur. Cet accès la saisit un peu tard. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faudrait s'effrayer de l'effondrement imminent de l'Allemagne. C'est en 1919 qu'il aurait fallu le prévenir. Du jour où les successifs cabinets de Berlin se sont mis à conjuguer leur socialisme et leur rébellion, la dégringolade fiscale, et avec la dégringolade fiscale, la dégringolade sociale du *Reich* devenait inévitable. Les Anglais n'ont jamais voulu l'admettre. Leur aveuglement fut inouï. De gaieté de cœur ils ont refusé toutes les mesures de contrôle qui auraient pu relever l'Allemagne, à commencer par la mise en tutelle du budget et des budgétivores. De gaîté de cœur ils nous ont acculés à la nécessité de nous payer nous-mêmes. Aujourd'hui certains d'entre eux voudraient rendre vaine cette manière de donner au traité de Versailles une conclusion qui ne relève pas de la duperie.

Pauvre traité de Versailles ! Il a déjà quatre ans d'âge et l'on dis-

cute encore sur les moyens de l'appliquer. Autant dire qu'il ne repose sur rien, qu'il n'a pu prendre pied, que la réalité refuse de s'engrener sur cette invraisemblable combinaison de traquenards, d'hypocrisies, d'inefficacités, de mirage. Figurez-vous un enfant de quinze ans — car les traités vieillissent plus vite que les hommes et naissent pour ainsi dire à l'âge adulte — qui n'aurait pu encore trouver le moyen de marcher. C'est un infirme. On le traîne de spécialistes en spécialistes, de sanatoriums en sanatoriums. Et dire qu'on avait tant misé sur son avenir ! Un à un, tous ceux qui espéraient tirer parti de ses services le délaissent et font leurs affaires eux-mêmes.

Pauvre traité de Versailles ! Le *Times*, qui aime les éditions supplémentaires et les commémorations académiques, a publié le mois dernier un numéro spécial à l'occasion de cette solennité pour diplomates. On ne peut pas dire que la manifestation soit manquée. On ne peut pas soutenir non plus qu'elle ait réussi. L'atmosphère ne se prête ni aux girandoles, ni aux coups de pétard. Il y a trop d'explosions dans la Ruhr.

C'est tout cela que les Anglais ne veulent pas comprendre. Ce qu'on appelle l'hypocrisie anglaise, ce phénomène séculaire auquel la réalité vous contraint tôt ou tard de prêter un corps, se compose surtout d'une espèce d'inexpérience qu'on pourrait appeler l'inexpérience de l'avenir, autrement dit le manque de flair. Admirable dans le présent et dans le concret, rivé à la vue immédiate de son intérêt par des chaînes de fer, l'Anglais perd pied dans la plus modeste des anticipations. Il ne peut concevoir le futur que comme une répétition mécanique et identique du présent. Les exemples de cette tournure d'esprit abondent dans les mœurs, dans l'histoire anglaises. Tenez, pour n'être pas suspects de tendances fâcheuses, prenons un ordre de faits qui engage *ipso facto* l'avenir, à savoir le *crédit*. La Banque d'Angleterre ne peut pas émettre de billets au delà du montant de son encaisse métallique. Qu'est-ce à dire, sinon que l'Anglais refuse aux hypothèses, aux possibilités de développement, la moindre chance?

Bien entendu, l'égoïsme, souvent un égoïsme assez court, se combine invariablement avec cette myopie politico-économique. Nous sommes payés pour le savoir, ou plutôt, c'est à force de n'être pas payés que nous l'avons appris. En 1918, avec son sens robuste et compact de l'actuel (et en anglais *actual* veut dire *réel*, autre indication psychologique, de même que *presently* veut dire *bientôt*, tout cela se tient), l'Angleterre a su imposer de ses intérêts une traduction efficace : remise de la flotte, puis, afin d'enlever à l'Allemagne des motifs valables de réclamer une flotte par la suite, elle a fait main basse, en

1919, sur les colonies. Le parallélisme de cette attitude devait automatiquement nous obliger à saisir le 18 novembre, la totalité de l'armement terrestre sur notre front, plus une somme de trente ou quarante milliards, soit en numéraire, soit en gages, précautions que le traité eût couronnées l'année suivante en nous octroyant sur la rive droite du Rhin, dégagés de toute manigance annexionniste, une frontière militaire permanente.

Ce ne sont pas là que des regrets, car il ne s'agit pas que du passé. Si nous nous sommes installés à Essen, c'est, je suppose, un peu pour corriger le traité de Versailles, déchu par suite de l'obstruction allemande non moins que par suite de la carence anglo-américaine au sujet du *pacte de garantie*. C'est pourquoi, à la veille de conclure avec l'Allemagne une nouvelle série d'arrangements, il est indispensable de rappeler les erreurs commises, il y a quatre et cinq ans, afin de les réparer dans la mesure du possible.

Ce qui est grave, c'est qu'à force de méconnaître l'avenir, les Anglais en arrivent à modeler le présent sur le passé, dès que le présent les déroute en ne ressemblant pas à ce qu'ils avaient prévu : « Qui fera respecter le traité de Versailles? » demande pathétiquement le *Times*, que l'abstention américaine indispose (je le crois bien !). Qui? Mais les intéressés ! Mais les Francs !

Le *Times* ne comprend pas que nous sommes allés dans la Ruhr, le 11 janvier, d'abord pour cela, et que c'est pour cela que nous y restons, sans préjudice des incidents éventuels qui pourraient nous amener à profiter de telle ou telle nouveauté possible. On est nerveux à Londres à l'idée d'une république rhénane. Il n'y a vraiment pas de quoi, car l'existence d'un État rhéno-westphalien mettrait le monde entier et particulièrement l'Angleterre à l'abri d'une nouvelle guerre, où elle aurait peut-être à souffrir plus que nous.

L'Angleterre paraît désorientée par l'évolution de la Grande Crise. S'étant refusée à évaluer à leur juste dimension les réflexes que l'occupation de la Ruhr ne manquerait pas de provoquer de part et d'autre, elle s'affole en leur présence. On raisonnait de la sorte au *Foreign Office*, le 10 janvier : « Les Franco-Belges ne s'imaginent pas dans quel guêpier ils vont choir. S'ils savaient ce qui les attend, s'ils avaient, pour les renseigner, un informateur aussi bien en cour que lord d'Abernon, sûrement ils s'abstiendraient. » Bref, on était sûr, à Londres, que les Allemands résisteraient à outrance, par les moyens les plus sauvages et l'on concluait de leur fureur à l'échec de l'occupation.

La résistance a sûrement dépassé les évaluations officielles de Bruxelles et de Paris, mais là s'arrête, et s'arrête absolument, l'exac-

titude des prévisions britanniques. Car la constance franco-belge a dépassé l'excitation berlinoise. Lors de l'attentat de Duisbourg, quelle a été la réaction belge? Du découragement? Non, les journaux belges, partisans de l'occupation, n'ont eu qu'un cri : « A Berlin ! »

Nous n'en sommes pas encore là, mais ni Londres, ni Berlin ne doivent prendre cet incident à la légère. Nombreux sont les Français et les Belges qui estiment que la campagne de 1918 n'a pas eu sa conclusion naturelle. L'événement d'aujourd'hui montre que les exclamations s'enchaînent. Après avoir crié aux Allemands *à Versailles!* nous avons dû leur crier *à Essen!* voilà maintenant certains Belges qui crient *à Berlin!* Je me demande en réalité qui pourrait bien nous empêcher d'y aller, le jour où l'on nous contraindrait de le faire.

L'Allemagne ressemble à une statue de cire au milieu d'un brasier. Elle ruisselle, chancelle, penche vers sa ruine. On ne lance pas impunément une fiscalité dans le vide à une vitesse de milliards et de trillions aussi prodigieuse, sans que l'organisme national, inférieur aux pressions que cette course détermine, donne des signes de prompte usure, surmené qu'il était déjà par quatre ans d'efforts inouïs. Le chômage prend outre-Rhin des proportions catastrophiques. Examinons plutôt ce qui s'est passé en Saxe. Nous y trouverons peut-être un avant-goût de scènes à venir à Berlin, Hambourg et Francfort.

Dans la capitale du royaume rouge, dont les vicissitudes, à raison de sa situation excentrique, sont plus intéressantes à relever que les émeutes sans sincérité de la Ruhr, le chef de la police de sûreté, débordé par des sollicitations de natures diverses, avait fini par remettre le sort de la ville aux *centuries* prolétariennes. Ce geste, renouvelé de Kerensky, eut le même résultat qu'à Pétersbourg. Quand le moment fut venu, pour les centuries, de protéger la direction de la police contre la marche en avant des chômeurs, elles lâchèrent pied avec un ensemble remarquable, et ce fut le démagogue Bellmann qui s'installa au lieu et place de Kerensky-Schützinger. Voilà comment un régime s'effondre, quand il s'abandonne... Ce n'est pas plus difficile.

Or, de ces *centuries*, il y en a un peu partout, de même que dans l'Allemagne pourrie par le socialisme, il y a des Schützinger-Kerensky. L'occupation de la Ruhr, la démagogie impérialiste de Cuno, la multiplication effarante des milliers de milliards, tout cela provoque les chômeurs, qui sont en nombre croissant, à des gestes désespérés. Le jour est proche où le régime du 11 novembre retombera dans son ignominie originelle.

L'Angleterre — chose imprévue ! — nous menace de cette éventua-

lité : « Nous sommes convaincus, dit le *Times*, qu'une prolongation du malheureux conflit de la Ruhr (*qui l'a voulu, George Dandin?*) aggravera la destruction de l'Allemagne dans une proportion telle qu'il sera impossible de l'enrayer. Il ne s'agit pas de savoir qui est à blâmer, mais bien qui agira sagement. L'incertitude ne peut pas se prolonger indéfiniment. Si une action collective est impossible, le gouvernement britannique devra sous sa propre responsabilité faire personnellement effort pour arrêter la marche de la destruction avant qu'il soit trop tard. »

Il est certainement trop tard, au sens où un homme de pensée qui se respecte doit entendre ce mot, pour sauver l'Allemagne de l'abîme et les conseils ridicules du *Foreign Office* n'ont que trop aidé à l'y précipiter. Il n'existe actuellement aucun moyen de récupérer le temps et les marks perdus, en dehors de la politique réaliste adoptée par les Franco-Belges le 11 janvier.

Je serais curieux pour ma part de connaître les moyens dont le gouvernement britannique peut disposer, dans le cadre du traité de Versailles qui continue, ce me semble, à le lier, pour faire cet effort *personnel*, qu'on nous exhibe, en fin de phrase, comme un épouvantail à moineaux. Régler sa dette avec l'Allemagne et renoncer à l'occupation? Grand bien lui fasse, nous lui succéderons et le trafic n'en ira que mieux. Nous mettre en demeure de régler avec lui? C'est le meilleur moyen de créer un bloc continental vigoureusement antibritannique. Comme nos ministres des finances n'ont pas encore trouvé le moyen de fabriquer de l'or à volonté, il faudra qu'ils s'adressent aux débiteurs de la France. Les dettes interalliées sont une chaîne sans fin dont le point d'attache en Europe se trouve à Londres. Que Londres la manœuvre sans délicatesse et il verra quel contre-coup son imprudence provoquera de Paris à Rome et à Belgrade.

Restent les intimidations classiques, soigneusement tenues en réserve, d'Angora et de Tanger, sans compter la Sarre. Tout cela est secondaire et ne saurait nous effrayer. Notre sécurité, notre vie ne sont ni en Orient, ni à Gibraltar et nous ne craignons rien à Sarrebruck de la *Société des Nations*, que des ennuis de paperasses. C'est l'affaire des dactylographes de lord Robert Cecil.

Nous tenons formidablement le bon bout. Ne le lâchons pas. Consolidons plutôt notre prise. Nous ne pouvons en la circonstance être vaincus que par nous-mêmes, par une sous-évaluation de nos forces, par un geste de lassitude que rien n'autorise.

Gardons-nous surtout de borner notre regard à la Ruhr. La Ruhr n'est en réalité qu'un des cinq ou six moyens de faire rendre gorge à

l'Allemagne, c'est même, à rigoureusement parler, un moyen préparatoire, le chemin par où parvenir aux autres. Notre époque, qui ressemble singulièrement à certaines périodes du moyen âge, doit s'inspirer parfois de précédents médiévaux. Parmi les procédés dont nos ancêtres d'alors se sont servis, dans certaines régions de l'Italie et de la France, figure celui du *podestat*. Il arrivait qu'à bout d'intrigues, de ressources et de forces, une cité renonçait à se gouverner elle-même et faisait appel à un contrôleur étranger. Les pouvoirs locaux subsistaient, à charge de surveillance et d'autorisation par le podestat, lequel par définition était toujours choisi à l'étranger.

N'est-ce pas ce qui vient de se passer en Autriche? Quel rôle peut bien jouer à Vienne le Hollandais Zimmermann, si ce n'est celui du podestat classique? Inutile de revenir sur les avantages de sa présence. Il a si bien réussi, l'expérience est si probante qu'il est nécessaire de l'appliquer à l'Allemagne. Qu'il vienne d'où il voudra, pourvu que ses instructions soient précises et efficaces, il ne pourra faire autrement que de nettoyer les prodigieuses écuries que MM. Ebert, Cuno, Stinnes et consorts ont contribué à établir, chacun pour leur part, entre le Rhin et l'Oder.

On ne voit pas très bien du reste comment il pourrait opérer sans faire d'abord la part du feu. Il y a eu en Allemagne, du fait de l'insanité allemande, une casse formidable. L'Angleterre serait assez désireuse de nous la voir payer. Point de vue très particulariste, très insulaire. Un sage proverbe français assure que qui casse les verres les paye. Depuis huit ou neuf ans les Allemands ont brisé un nombre incalculable de vitres ; chez nous d'abord, puis le reflux les remportant avec leurs fâcheuses manies, chez eux. Cela ne nous regarde pas.

De même, dans le cas autrichien, ne nous laissons pas intimider par le précédent des diminutions consenties à l'Autriche, au titre des réparations, par ses créanciers. D'abord l'Autriche, démembrée, assommée, ruinée, privée de tous ses meilleurs moyens économiques, ne menace plus personne et n'a plus le sou : c'est à coup sûr une considération, qui doit se répercuter sur la quittance. Ensuite depuis 1919 que faisons-nous, de mois en mois, avec l'Allemagne intacte, sinon lui consentir rabais sur rabais? Enfin comment comparer les ravages allemands, je veux dire commis par l'Allemagne, avec les petits dégâts autrichiens?

De quelque côté que l'on se tourne, la situation du *Reich* et de ses victimes apparaît sous un jour absolument spécial. La France veut être payée, *per fas aut nefas*. Elle peut l'être. Elle le sera.

René Johannet.

LES LETTRES

A PROPOS DE PASCAL : LE JANSÉNISME A-T-IL EXISTÉ ?

Augustin Gazier est mort l'année dernière, mais sa vie tout entière appartient au dix-septième siècle ; il fut un compagnon fidèle des Messieurs de Port-Royal ; il a partagé leur foi, leurs espérances et leurs souffrances, qui furent réelles ; avec eux, il a défendu Port-Royal ; avec eux, il a attaqué les ennemis de Port-Royal. Son livre (1)... ce sont ses mémoires, des mémoires vivants, passionnés, remplis d'exagérations... Tout le monde connaît l'intérêt de ce genre de travaux ; il est inutile d'insister sur le « doute méthodique » qu'il convient de tenir en les rencontrant, mais ils ont un énorme avantage : ils nous mettent dans une « atmosphère ». Au moment où nous célébrons Pascal, il est bon de se retremper dans « l'atmosphère » qu'on respirait à Port-Royal.

Pour comprendre le mouvement dit « janséniste », il faut, croyons-nous, regarder dans trois directions différentes.

1° Pour Gazier, le jansénisme se définit très simplement : c'est une invention des jésuites, et une formule pittoresque résume les innombrables volumes dont les théologiens se sont bombardés : « Satan voulant séduire nos premiers parents leur déclara que s'ils l'écoutaient ils seraient comme des dieux ; ainsi firent les jésuites,

(1) Augustin Gazier. *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours.* Paris. Champion, 1922. 2 volumes.

qui ne cessaient pas d'exalter la liberté de l'homme au détriment de la toute-puissance de Dieu. » Traduisons, et dégageons ce qu'il y a de vrai sous cette boutade d'un goût douteux : le jansénisme est historiquement une réaction contre la théorie de la grâce soutenue par le jésuite Molina, réaction qui n'est ni brusque ni isolée, mais qui prolonge la grande dispute théologique inaugurée par le protestantisme. Les protestants s'étaient séparés de l'Église romaine en faisant évanouir la liberté de l'homme et ils avaient pris pour otage saint Augustin. Tout naturellement leurs adversaires attirèrent l'attention sur la vérité méconnue, mais dans cette réaction certains parurent accorder tellement au libre arbitre que l'action divine était réduite à rien. Conséquence inévitable : de nouveaux théologiens devaient se lever pour affirmer à la fois et l'action divine et la liberté humaine, et trouver une synthèse harmonieuse qui ne sacrifie ni l'une ni l'autre. Deux grands foyers de polémiques s'allumaient ainsi en Europe ; le plus célèbre est celui de Salamanque et il suffit de rappeler les noms du dominicain Banez et du jésuite Molina pour évoquer dans toute son ampleur l'activité théologique de cette époque. A Louvain, des controversistes bien oubliés aujourd'hui avaient marqué une réaction si violente contre le calvinisme qu'un professeur de l'Université, Baïus, les avait accusés de tomber dans l'erreur opposée : le pélagianisme. Victorieux, il en avait profité pour exposer la *vraie* doctrine de saint Augustin, (faut-il dire que dans ces disputes tout le monde possédait la *vraie* doctrine de saint Augustin?) et lui-même, dans sa réaction contre les nouveaux pélagiens, il avait frôlé le calvinisme et avait reçu des avertissements de Rome. Le jansénisme n'est qu'un épisode nouveau de cette lutte : Baïus en effet avait un neveu et ce neveu continua à Louvain l'enseignement de son oncle que son élève Jansen recueillit fidèlement ; en France, d'autre part, il y a des jésuites molinistes, des thomistes et des augustiniens. Le livre de Jansen, publié en 1640, n'apporte rien de nouveau et le jeune docteur en Sorbonne Arnauld n'a nullement attendu l'*Augustinus* pour se faire une opinion sur la grâce ; en un mot le mouvement dit janséniste est une reprise de vieilles querelles mal éteintes.

2° La décadence de la scolastique est un des aspects les plus intéressants de la vie intellectuelle au début du dix-septième siècle. Une étude attentive aboutirait vraisemblablement à la conclusion suivante : l'enseignement des écoles rebute tout le monde, sauf peut-être ceux qui le donnent ; les cours de philosophie et de théologie sont hérissés de subtilités et ils n'offrent à l'intelligence aucun aliment solide ; mais, ceci établi, on s'apercevrait que cette réprobation

n'atteint ni saint Thomas, ni les grands docteurs médiévaux ; la scolastique, ce n'est pas la *Somme* du docteur Angélique, c'est la philosophie qu'on enseigne dans les écoles, et les mêmes auteurs qui se plaignent de la scolastique citent saint Thomas avec éloges. Hâtons-nous d'ajouter que si saint Thomas est à leurs yeux un grand docteur, ce n'est pas *le* grand docteur. Le grand docteur, c'est saint Augustin ; les protestants ont essayé de le monopoliser, mais les théologiens l'ont lu et relu, et maintenant c'est en son nom qu'ils lancent leurs anathèmes contre ses prétendus disciples. Cet augustinisme et ce discrédit de la scolastique s'expriment dans un besoin qui tourmente les consciences les plus diverses : en retournant aux livres des Pères, on trouvera une théologie *simple*, débarrassée des argumentations trop subtiles qui sont bien souvent responsables des hérésies, et en même temps on puisera à cette source de toutes les vérités les éléments d'une *philosophie chrétienne*, d'une philosophie qui n'emprunte rien aux païens. Voilà ce qu'attend le cardinal de Bérulle, voilà la réforme qu'appellent Saint-Cyran et Arnauld, voilà enfin ce que Descartes murmure en offrant les plus beaux fruits de son jardin.

3° Après la crise protestante, la communauté catholique a fait son examen de conscience, et de cette méditation est sortie la contre-réforme, cette renaissance religieuse dont M. Henri Brémond a exploré tous les trésors. Les jansénistes, bien avant Jansénius, jouent leur rôle dans cet effort vers une vie plus sainte et plus pure. Port-Royal ne sort pas de terre parce qu'un théologien a rédigé un gros livre latin, mais parce qu'une pieuse jeune fille, Angélique Arnauld, réforme le couvent dont elle est abbesse et en fait un lieu de prière et d'amour ; plus tard, une école de théologie s'installera à Port-Royal, mais Port-Royal est d'abord une chapelle. C'est encore ce mouvement de contre-réforme catholique qu'il faut évoquer, pour comprendre les jugements si sévères de Jansen et de Saint-Cyran sur la corruption du siècle. « La plupart des chrétiens ont dégénéré et sont tombés dans les mœurs et la dureté des juifs », s'écrie Saint-Cyran ; la plupart des prêtres sont « mal appelés », dit-il encore, ou plutôt sont appelés au sacerdoce par le goût des bénéfices et des beaux revenus... un ton de plus, et nous entendons le vieux thème cher à tous les réformateurs : il faut revenir à la primitive Église, à la pureté des anciens temps. De même que précédemment on invitait le théologien à sauter par-dessus le moyen âge et à suivre les Pères des premiers siècles, de même ici on supplie les fidèles de relire l'Évangile, et de réaliser dans leur vie son idéal de sainteté.

Tels sont, croyons-nous, les principales influences qui ont agi sur

Port-Royal. Pénétrons à l'intérieur de l'édifice ; que trouvons-nous? des hérétiques, disent les uns, de bons catholiques qui n'ont jamais avancé aucune nouveauté, disent les autres. Qui dit vrai? M. Jean Laporte a pensé qu'il y avait une seule voie à suivre, lire ce qu'ils ont écrit et savoir ce qu'ils ont pensé. Remarquons-le en passant, depuis qu'il appartient à l'histoire, Port-Royal a toujours eu de la chance : il a eu Sainte-Beuve, ce qui dispense de tout commentaire, et grâce à Sainte-Beuve le nom seul de Port-Royal symbolise la vie religieuse du dix-septième siècle, comme si elle s'était réfugiée tout entière dans ce monastère (n'est-ce pas ce qui a rendu M. Brémond si dur pour cette école?). Pourtant, il manquait à Port-Royal un historien philosophe, qui sût ranimer sa vie intellectuelle et présenter sa doctrine ; il l'a aujourd'hui, et l'on peut dire qu'il est bien servi.

M. Laporte a commencé par le commencement, c'est-à-dire par Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, directeur spirituel de Port-Royal à partir de 1633 (1). Le portrait est difficile à dessiner : sa pensée est souvent une juxtaposition d'affirmations contradictoires ; son attitude extérieure est toujours supérieure, et il prend volontiers une allure de conspirateur. M. Brémond nous le présente comme un pauvre homme, « un cerveau malade » sur lequel pesait « une hérédité psychopathique assez accusée ». Sainte-Beuve, n'hésitant pas devant le jeu de mots, avait vu en lui un *verger* hérissé d'épines certes, mais fertile en beaux fruits. Tout le monde pourtant est d'accord aujourd'hui sur certains traits. D'abord celui que Richelieu fit emprisonner à Vincennes ne fut ni un révolutionnaire, ni un factieux, ni un réformateur à la manière de Luther ou de Calvin ; pourtant ce fut un ambitieux : il rechercha la fréquentation des grands personnages, de Richelieu, du Père Joseph, du Père de Bérulle, des évêques, des littérateurs comme Balzac. Il est de ces hommes qui traversent le monde avec un grand rêve : le sien n'était pas moins que le rétablissement du vrai christianisme. Pour cela il se ménage des amitiés influentes, pour cela aussi il collabore avec son ami Jansen, parce que de leurs travaux va sortir cette rénovation du catholicisme qui aura pour base une théologie épurée, directement issue de saint Augustin. Nul n'était mieux préparé à cette tâche que l'abbé de Saint-Cyran : sa science était très grande et Richelieu le tenait pour l'homme le plus savant d'Europe. Saint Augustin, saint Thomas, le maître des sentences, n'avaient pas de secret pour lui ; c'était un dictionnaaire vivant. Or, remarque

(1) Jean Laporte, *Saint-Cyran*. Paris. Les Presses Universitaires de France, 1923.

M. Laporte, personne n'a montré plus de sévérité pour la science : elle nuit à l'âme, disait-il, et sur cent enfants, il n'y en a quelquefois pas un seul qu'il conviendrait de faire étudier ; la science divine elle-même n'est pas nécessaire : il suffit de connaître et de pratiquer les recommandations de Dieu pour devenir un saint... Que signifie cette contradiction ? M. Laporte, en des pages très fines, montre qu'il y a une évolution de Saint-Cyran. L'abbé fut d'abord un érudit, affamé de science et de théologie — et c'est ce qu'il appellera plus tard les curiosités stériles de sa jeunesse ; mais lorsqu'il devint directeur spirituel de Port-Royal, il trouva devant lui les filles de la Mère Angélique, religieuses qui, ne l'oublions pas, ont eu déjà pour directeurs un de Condren et un saint François de Sales, et il fut frappé d'admiration par leur piété et leurs vertus ; il croit voir en plein dix-septième siècle des fidèles de la primitive Église... Désormais, sa vie a un but : faire revivre par Port-Royal le vrai christianisme.

Ainsi Port-Royal transforme Saint-Cyran avant d'être transformé par lui. Après ses premières instructions, les religieuses l'avaient trouvé « très savant » certes, mais pas assez « spirituel », trop éloigné de « la conduite particulière des âmes ». Il était entré au milieu d'elles avec l'habit du théologien ; elles lui révèlent quelque chose de mieux que la théologie : la direction spirituelle ; elles lui font comprendre la vanité de la science, lorsqu'elle est une simple curiosité ; il reconnaît que seule est bonne la science qui a son siège « dans les profondeurs intimes de l'âme où la charité a sa source, dans le foyer d'où rayonnent à la fois *chaleur* et *lumière*, et qu'on appelle le *cœur* » ; la science, dit-il, doit « passer de la tête au cœur », et être tellement ruminée qu'elle devienne *sentiment*. Alors on peut la mettre en prison ; les juges pensent saisir les quarante in-folio de notes qu'il avait accumulées dans deux énormes coffres ; son neveu peut en brûler une partie pour lui faire échapper aux perquisitions ; il n'a plus besoin de ces papiers pour diriger les âmes, pour leur communiquer ces vérités *senties* qui seules satisfont l'âme ; il lui faut « une théologie familière », comme il dit, une théologie simple aussi voisine que possible de l'intuition. En même temps qu'Arnauld recevait ces conseils de Saint-Cyran, M. Descartes exprimait les mêmes souhaits et mettait la philosophie des idées claires à la disposition des théologiens.

Arnauld, le théologien de Port-Royal, reçut la double leçon et du directeur spirituel et du philosophe. Si étrange que cela puisse paraître à celui qui a ouvert un de ces livres, Arnauld a rêvé une théologie simple, édifiante, débarrassée des subtilités scolastiques, et fondée sur l'autorité des Pères plutôt que sur les raisonnements de

la philosophie. Peut-être eût-elle donné cette impression, si Arnauld avait eu le temps de rédiger un exposé systématique de ses idées ; à travers les innombrables polémiques où elle fut traînée, elle apparaît sous un aspect singulièrement revêche qui n'a rien à envier à la scolastique décadente. M. Jean Laporte n'a pas hésité devant les 42 volumes in-quarto de sept ou huit cents pages chacun qui constituent les *Œuvres de Messire Antoine Arnauld, docteur de la Maison et Société de Sorbonne.* D'ailleurs ce ne sont pas des « œuvres complètes » ; il y a encore les traités publiés séparément, la *Grande perpétuité de la foi,* par exemple — une bagatelle de trois in-quarto — et surtout les nombreux ouvrages anonymes qui furent l'œuvre collective des Messieurs de Port-Royal. M. Laporte a dépouillé ces monceaux de papier (il a même eu le courage de faire la chasse aux inédits !) et aujourd'hui il consacre à la question janséniste par excellence, la doctrine de la Grâce, le premier volume d'une vaste étude qui embrassera toute la vie intellectuelle de Port-Royal (1).

Pour Arnauld, la situation théologique est très claire : il y a deux hérésies : celle de Calvin et celle de Molina ; il faut éviter ces deux dangers et rejoindre la tradition catholique. Son œuvre se présente avant tout sous un aspect traditionaliste, antimoderniste comme nous dirions aujourd'hui. Mais qu'est-ce que la tradition catholique? Arnauld, dans ses premières œuvres, songe surtout à saint Augustin ; mais la controverse le conduit peu à peu à élargir son horizon. La doctrine catholique, *sa* doctrine, c'est celle de tous les Pères, bien mieux, c'est celle de tous les Docteurs, que ce soient les maîtres médiévaux ou les théologiens modernes, comme le cardinal Bellarmin, qui font autorité dans l'Église ; c'est ainsi qu'il rencontre saint Thomas auquel il s'attache de plus en plus ; dans ses dernières polémiques sur la grâce, dit M. Laporte, « saint Thomas est devenu pour lui — au grand scandale de certains de ses amis — un maître presque comparable à saint Augustin, et qui, sans contredire jamais saint Augustin en rien d'essentiel, souvent le complète ou l'éclaire ».

Résumer la doctrine de la grâce d'Arnauld est impossible ; notons seulement les thèses essentielles, afin de découvrir des éléments proprement jansénistes.

1° La grâce est nécessaire, parce que nous sommes des êtres déchus. Avant la chute, selon la Bible, l'homme était « droit » ; cette droiture, disent les protestants, appartenait à sa nature, aussi, depuis le péché, cette nature est radicalement mauvaise. Ils ont tort, dit

(1) Jean Laporte, *la Doctrine de la Grâce chez Arnauld.* Paris). Les Presses Universitaires de France, 1923.

Arnauld, car cette droiture était une grâce du Créateur ; le péché n'a pas vicié la nature de l'homme, mais il a fait évanouir la grâce qui s'ajoutait à la nature. Toutefois cet état, bien que naturel, est misérable : la nature de l'homme ne se suffit pas à elle-même ; il y a en elle un appétit du bien, un amour du divin, un vœu d'infinité qui lui interdit de trouver son équilibre en elle-même. Privé de la grâce du Créateur, l'homme est un être inquiet, qui veut le bien et qui ne sait pas le trouver, un animal dont les inclinaisons se dérèglent et deviennent « cupidité ».

2° Dieu a accordé à l'homme une nouvelle grâce : c'est la grâce du Christ. Comment la distribue-t-il? Calvin a dit : « Il faut toujours revenir au seul plaisir de Dieu. » Tous les hommes sont également corrompus ; Dieu choisit quelques élus ; sa fantaisie est sa seule règle. Les molinistes ont dit : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et il donne à tous des grâces suffisantes pour faire leur salut ; à chacun de savoir s'en servir et de les rendre efficaces : *Si non es prædestinatus*, déclare Lessius, *fac ut prædestineris*. Arnauld crie au blasphème : la grâce est un don gratuit, Dieu ne nous l'envoie pas en considération de nos œuvres « L'Esprit souffle où il veut », dit saint Jean ; Dieu ne nous doit rien après la chute et nos mérites humains ne l'obligent nullement à nous sauver. Dieu prédestine donc tel ou tel, indépendamment de ses œuvres. Pourquoi alors? Attribuer ce choix au caprice divin, comme les protestants, est une impiété ; ce choix est très sage, mais nous ne pouvons connaître les raisons de Dieu ; notre intelligence n'a qu'à répéter devant cet abîme la parole d'Augustin : *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!*

3° On ne peut donc dire avec les molinistes : c'est notre volonté qui permet à la grâce de produire ses effets bienfaisants et qui est libre d'en profiter. Toute grâce est efficace par elle-même, car lorsque Dieu a décidé de sauver telle âme, il lui envoie des secours tels que sa volonté s'oriente nécessairement dans la bonne voie. Pourtant, ne croyons pas que la liberté disparaisse ; notre volonté, saint Thomas l'a montré, est une tendance au bien, un élan vers Dieu, mais ne nous savons pas où est le vrai bien et nous hésitons toujours entre les biens relatifs que ce monde nous offre. Or que fait la grâce? elle ne nous fait pas connaître Dieu directement, mais elle nous inspire l'amour de Dieu, elle nous conduit vers ce bien parfait que nous appelons dans les ténèbres de notre ignorance, elle met la volonté dans sa vraie voie, dans la route où il n'y a plus de carrefours. Ici, Arnauld introduit une distinction subtile : en droit, la volonté peut rejeter la grâce, car lorsque nous la suivons, nous avons l'impression

très nette que nous aurions pu ne pas la suivre, mais en pratique, nous ne la rejetons jamais, puisqu'en la recevant nous trouvons ce que nous cherchions.

Ces dernières remarques nous révèlent un sens de l'expérience que nous n'attendions pas chez cet Arnauld si ennuyeux — cette « mitrailleuse à syllogismes », dit M. Brémond. L'ami de Pascal a, lui aussi, consulté sa conscience en faisant de la théologie. Le dogme de la chute est à ses yeux une vérité expérimentale ; toute notre vie crie l'existence d'une déchéance originelle, nos souffrances d'enfant, la tyrannie de nos passions, notre aveuglement et notre ignorance... « Puisque Dieu n'est ni injuste, ni impuissant, il ne reste pour expliquer les maux effroyables dont souffrent les hommes, que le péché du premier homme. »

Ce premier livre de M. Laporte laisse deviner ce que serait la réponse de son auteur à la question que nous posons ici : *le jansénisme a-t-il existé?* La théologie d'Arnauld représente purement et simplement la tradition catholique, et du même coup se trouverait résolu le problème cher à tous les amis de Pascal : Pascal est-il janséniste? Son plus récent historien, M. Jacques Chevalier, le nie énergiquement (1). Pascal a eu pour professeur de théologie Arnauld, Pascal a collaboré avec Arnauld et les messieurs de Port-Royal, voilà pourtant des faits qu'on ne saurait récuser... Mais cette théologie d'Arnauld, peut-on répondre aujourd'hui, n'a pas elle-même d'autres maîtres que saint Augustin et saint Thomas : Pascal n'est pas plus janséniste que Port-Royal... Il n'y a pas de jansénisme.

Une note de M. Laporte nous invite cependant à réfléchir encore un moment avant de mettre le fantôme janséniste dans l'armoire aux légendes. Arnaud, dit-il, n'est pas le jansénisme, pas plus que Luther et Calvin ne sont le protestantisme, pas plus que Molina n'est le molinisme : « A les interpréter équitablement, dit-il en parlant de Luther et Calvin, on s'aperçoit que ces doctrines, en même temps qu'elles se rapprochent, en effet, de l'augustinisme, échappent à peu près complètement aux reproches ordinaires des controversistes catholiques, et surtout aux anathèmes du concile de Trente, lequel, en condamnant certaines formules de Luther et de Calvin, n'atteint en réalité la vraie pensée d'aucun d'eux. Luthériens et calvinistes l'ont maintes fois fait ressortir, et ils y auraient pu insister davantage encore, s'ils avaient eu le même souci que les gens de Port-Royal de se mettre en règle avec les décisions des conciles catho-

(1) Jacques Chevalier, *Pascal.* Paris, Plon, 1923.

liques, ou plutôt, s'ils n'avaient eu, au contraire, le souci de s'opposer aux catholiques sur tous les points possibles ». De même pour Molina, que les gens de Port-Royal ont déformé à plaisir : « Ils considèrent comme caractéristique du molinisme des phrases échappées à quelques molinistes imprudents, et qu'ils tirent de leur mieux au semi-pélagianisme. » — « Quelqu'un, demande alors M. Laporte, inférera-t-il de là que, dans le fond, sur les questions relatives à la grâce, le *vrai* augustinisme, le *vrai* calvinisme et le *vrai* molinisme... reviennent à peu près au même, et que les disputes si longues et si bruyantes qui ont mis aux prises leurs partisans respectifs se réduisaient (pour une large part) à des querelles de mots?... Ce sera, je l'espère, une des conclusions qui ressortiront du présent travail, une fois achevé. » Hélas ! « dans le fond », qui sait si, en philosophie, en politique, en théologie, tout le monde n'est pas d'accord? Mais en allant « dans le fond », peut-être néglige-t-on l'essentiel... « Dans le fond », tous les hommes sont les mêmes, ils sont unis au même organisme. ils ont les mêmes besoins, et ils participent à la même raison ; pourtant il n'y a pas un individu qui soit semblable à un autre. Une doctrine est, elle aussi, une individualité : sa force et son originalité ne viennent pas des quelques principes abstraits qui sont « dans le fond » ; ce sont des airs éternels que chacun chante à sa manière, que chacun nuance à son goût. Il est bien possible que le *vrai* calvinisme et le *vrai* molinisme reviennent à peu près au même : c'est un fait que le calvinisme *réel* et le molinisme *réel* n'étaient pas la même chose.

Le jansénisme a-t-il existé? C'est toujours l'histoire des cinq propositions de l'*Augustinus*. Lisez l'*Augustinus* pour savoir si elles y sont ! dira-t-on. Réponse trop simple : le contenu d'un livre ne se limite pas à ce qui est écrit sur ses pages. De même admettons que la théologie d'Arnauld ne soit que la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. Mais ce système aux contours précis et aux déductions bien enchaînées, il faudrait maintenant le faire vivre ; il faudrait entendre Arnauld le défendre, en accentuant tels termes et en insistant sur telles vérités ; il faudrait aller plus loin encore et dégager l'*esprit* de Port-Royal, esprit qui s'exprime dans une morale, dans une mystique, dans une politique, dans une constitution civile de la religion. On remettrait alors les formules philosophiques et théologiques dans leur contexte vivant et peut-être prendraient-elles un sens plus original et plus « janséniste », que la philosophie seule ne saurait découvrir.

Henri Gouhier.

L'HISTOIRE

LES MONGOLS

En 1162, tandis que le roi de France, Louis VII, bataillait contre son vassal infidèle Henri II Plantagenet, duc de Normandie et roi d'Angleterre, naissait sous une tente de feutre, perdue dans la steppe mongole, Temoudjine, fils de Yesougeï Behadour ; Temoudjine devait s'appeler Gengis-Khan, et conquérir le monde.

Gengis-Khan n'était pas un aventurier « fils de son sabre », mais l'héritier d'une longue suite de chefs très nobles, très fiers, qui descendaient en droite ligne du Loup gris et de la Biche de Lumière, aïeux mythiques des tribus turco-mongoles. Une vingtaine de clans reconnaissaient l'autorité de sa famille. Yesougeï mort, il parvint à maintenir cette confédération et à rester le maître. Non sans peine, ni bataille. Mais les défections furent cruellement châtiées et les vaincus jetés vivants dans des chaudières d'eau bouillante.

Toute l'Asie centrale et méridionale, de la Chine à la mer Caspienne, était alors peuplée par des tribus de nomades touraniens, en perpétuelle migration. En dépit de traits physiques communs : corps trapus, visages osseux, pommettes saillantes, têtes rondes sur un cou épais, cheveux noirs et lisses, teint bistre où luisent des yeux en amande ; en dépit de parentés linguistiques certaines ; en dépit même de modes de vie analogues, l'histoire et la religion avaient introduit entre tous ces groupes bien des différences. Ceux de l'Est avaient été plus ou moins gagnés à la civilisation chinoise ; ceux du Baï Rhal convertis du nestorianisme par l'évêque de Merv ; leurs

voisins, les Turcs oïgour, étaient, eux aussi, chrétiens et hérétiques, mais d'une autre manière. Ailleurs, on trouvait de simples païens, ailleurs des musulmans, ailleurs des bouddhistes.

C'est ce monde un et divers à la fois que Gengis-Khan entreprend de fédérer. En 1206, il transporte sa capitale à Kara-Koroum, le centre géographique et politique de la Mongolie, point de contact des peuples soumis, ancienne résidence des grands khans du sixième et du septième siècle, la ville impériale par excellence. Il y réunit une sorte de Champ de Mai où figurent des députés de tout son royaume. Là, dans une élection solennelle, il se fait proclamer « empereur inflexible », *autocrator*. Tous ses sujets, vainqueurs et vaincus, vont se fondre en une seule nation, soumis à la même discipline, armés pour la même conquête.

Gengis-Khan était horriblement cruel. Lorsqu'il eut envahi la Bactriane et l'Afghanistan, il décida de détruire les villes et de massacrer les habitants, parce que leur conservation aurait entraîné le maintien de garnisons trop importantes. Lors de la prise de Bamian, un de ses petits-fils fut tué. Pour consoler la mère, on égorgea sous ses yeux tous les défenseurs de la forteresse et on ouvrit le ventre aux femmes enceintes. A l'assaut, les Mongols se faisaient précéder d'une troupe de prisonniers, poussés à coups de piques et contraints d'assurer le service des catapultes et des béliers. Puis quand on quittait le pays pour une nouvelle campagne, comme ces captifs eussent embarrassé l'armée pendant les marches, on les massacrait sans pitié. Lorsque Gengis-Khan quitta les plateaux de l'Iran, des millions d'êtres humains avaient été mis à mort. Il semblait que quelque cataclysme géologique eût retourné et dévasté le sol, brûlé maisons et cultures.

Pour les historiens musulmans, Gengis-Khan est resté *le Maudit*, *le Réprouvé*, une sorte d'Antéchrist toléré par Allah pour le châtiment du monde. Ce jugement paraît assez naturel, si l'on songe à l'épouvantable situation de l'Islam à ce moment, pris entre l'attaque des Croisés à l'ouest et celle des Mongols à l'est. Mais il serait injuste de ne voir dans Gengis-Khan qu'un être satanique ou un monstre altéré de sang. Ses ennemis faisaient la guerre comme lui. Pour eux pas plus que pour lui, la vie humaine ne comptait. Dans leur lutte contre le monde chrétien et les Indous, les Turcs hésitaient-ils à user de la terreur, de l'incendie et du massacre?

Il ne faudrait pas non plus faire de Gengis-Khan le chef d'une horde immense en perpétuel déplacement, une force aveugle allant droit devant elle et broyant tout sur son passage. Aucun chef de peuple ne fut moins romantique. Un solide bon sens, un jugement

sûr était le meilleur de son génie. Ses troupes, peu nombreuses, mais disciplinées et exercées, son état-major de tacticiens impeccables, ses scribes réguliers et paperassiers représentent tout le contraire d'une horde en migration.

Et puis Gengis-Khan eut parfaitement conscience du but à atteindre. Loin de ravager les vieilles civilisations, il ne fit que supprimer les obstacles que les barbares avaient élevés entre elles. Ce qu'il voulait, c'était faire cesser en Asie les guerres de religion, imposer silence au fanatisme et au prosélytisme musulmans, établir sur toutes les routes asiatiques la sécurité d'une discipline unique, inflexible et indiscutée, remettre en communication la Chine et l'Iran, la Chine et l'Europe, servir d'arbitre et d'intermédiaire suprême entre les deux moitiés du monde.

A sa mort, la Chine du Nord, l'Asie centrale, le Turkestan étaient occupés. Mais la conquête ne s'arrêta pas. L'avalanche mongole recouvrit le reste de la Chine, la Perse, la Mésopotamie, l'Arménie, le Caucase, la Russie. Les Mongols étaient en Europe ! Saint Louis régnait à Paris.

Le généralissime mongol était alors le vieux et hardi Souboutaï (1). Il disposait d'environ 150 000 hommes venus de tous les coins de la prairie, depuis la Corée jusqu'à l'Amou-Deria. Leur concentration s'opéra sur la Volga inférieure à la fin de 1236. Les quatre années suivantes furent occupées par la pacification de l'Ukraine et de la Crimée et par la mise au point d'un vaste service de renseignements créé déjà depuis une dizaine d'années. Souboutaï était parfaitement instruit des choses de l'Occident. Il savait la féodalité française mal soumise, le Saint-Empire divisé, l'Italie déchirée, l'empereur en guerre avec le pape. Les marchands de Venise qui disputaient à Gênes le monopole du commerce asiatique étaient ses alliés secrets et, moyennant la destruction des entrepôts génois de la mer Noire, l'informait de tout. Une armée d'espions le précédait. Le cour papale elle-même ne lui demeurait pas inaccessible.

Son but était la conquête de la Hongrie, comme suite de la destruction des forces militaires adverses. Au sud, il a peu à craindre. L'empereur latin de Constantinople est occupé en Asie et, d'ailleurs, entre chefs francs et chefs mongols il existe de bonnes relations de politique et même de famille. Du côté de l'Adriatique, Venise est complice, le pape inactif. Restent les Polonais, les Tchèques, les Allemands, les ordres religieux : Templiers et Hospitaliers. Deux

(1) Capitaine H. Morel, « les Campagnes mongoles », *Revue militaire française*. 1er juin et 1er juillet 1922.

groupes de forces : les Hongrois que soutiendra l'empire, la Pologne appuyée sur la Bohême et l'Allemagne de l'est. Pour marcher sur la Hongrie, il faut prêter le flanc à la Pologne et à ses alliés. Donc, en riposte, deux armées : au nord, une flanc-garde importante d'une quarantaine de mille hommes, très mobile, avec mission de chercher et de détruire les Polonais près de rejoindre l'armée principale en fixant et en contenant les Tchèques, sans s'engager ; au sud, une grosse masse de 90 ou 100 000 hommes, qui forcera les cols des Carpathes en trois points et se concentrera au coude du Danube, à Gran, où le roi de Hongrie, Bela, réunit son armée. Tout cela devra être exécuté très vite pour ne pas laisser à l'Europe surprise le temps de s'organiser.

Le 18 mars 1241, l'armée du nord tombait sur les troupes polonaises à l'ouest de Sandomir et les taillait en pièces. Le 8 avril, en Haute-Silésie, elle écrasait les Allemands et les ordres religieux. Du 5 au 7 mai, elle dévastait méthodiquement la Moravie, mettant un désert entre elle et les Tchèques. L'opération principale était réalisée avec la même perfection, la même rapidité, la même précision et le même succès. Le 12 mars, les passages des Carpathes sont enlevés. Dans la nuit du 9 au 10 avril, les trois colonnes opèrent leur jonction et le 10, à midi, l'armée hongroise est exterminée.

L'occupation de la plaine danubienne se poursuivit sans autre combat. Le pays fut administré rudement, mais régulièrement. Une chancellerie fut créée, des municipalités nommées, des corvées organisées, une monnaie spéciale émise pour faciliter les échanges entre soldats et habitants.

L'Europe terrorisée ou gagnée ne bougea pas. L'empereur se tint tranquille. Souboutaï ne marcha pas sur Vienne et le seul chef mongol qui se fit prendre dans une reconnaissance en Autriche fut un Templier anglais, au service du khan. « Il semble, dit très justement le capitaine Morel, qu'il y ait eu d'étranges dessous en cette affaire. » Et l'éminent historien de l'Asie, M. Léon Cahun, parle de « mystère » (1).

Mais en mars 1242 arrivait la nouvelle de la mort de l'empereur Ogodaï. Une grave crise de succession s'ouvrait. Les princes qui servaient dans l'armée de Hongrie s'en retournaient en Asie à bride abattue. Des intrigues se nouaient à Kara-Koroum. L'empire menaçait de se disloquer. Souboutaï décida d'évacuer sa conquête.

(1) Léon Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, un vol. in-8°, 1896, p. 373. Ce livre curieux a jeté dans la circulation le mot de « touraniens » dont on s'est tant servi pendant la guerre. C'est là, dit-on, que les Jeunes-Turcs ont pris l'idée du « pantouranisme ».

Si Ogodaï avait vécu deux années de plus, l'Allemagne peut-être eût été mongole...

*
* *

L'âge d'or de l'humanité fut sans doute le début du second siècle après Jésus-Christ. La paix romaine s'étendait sur l'Europe, la paix chinoise sur l'Asie. Les barbares : Germains, Huns et Parthes, étaient contenus ou repoussés. On communiquait sans peine du Pacifique à la mer du Nord. Au Ferghana, se croisaient les grandes routes commerciales des Indes, de Chine et d'Europe. Un immense marché d'étoffes et de produits exotiques s'y tenait toute l'année. Les Romains venus d'Antioche y rencontraient les caravanes arrivées des bords du Yang-Tsé et du Gange. Jamais la vie ne fut aussi facile. Jamais les relations entre les peuples ne furent aussi aisées. Mais en 162, une nouvelle offensive des Parthes fermait aux Romains l'accès du Turkestan. Les Huns se révoltaient contre la Chine et faisaient reculer ses frontières. Les routes de l'Asie se fermèrent.

Ce fut Gengis-Khan qui les rouvrit.

L'unification de l'Asie par les Mongols bouleversa le trafic mondial. Le rétablissement des grandes voies transcontinentales fut pour le commerce du moyen âge un fait aussi important que la découverte de l'Amérique pour les hommes de la Renaissance. Les grandes maisons italiennes, contraintes jusque-là de passer par l'intermédiaire des sultans d'Égypte, entrèrent en relations directes avec la Perse, l'Asie centrale et la Chine. Les préfets mongols organisèrent sévèrement la police des routes et y établirent un système de postes, dont la régularité et la rapidité frappaient d'admiration les Occidentaux. Tauris était le centre du réseau. Là s'accumulaient les bois et les épices de l'Insulinde, les perles et les rubis de Ceylan et du Malabar, les soies de Chine, les cotonnades de Merv, les satins de Mossoul. On y voyait des marchands vénitiens, des banquiers génois, des colporteurs indous, des négociants chinois. « Tauris, dit un voyageur, est la meilleure cité qui soit au monde pour les marchandises. Elle vaut plus à son empereur qu'au roi de France ne vaut tout son royaume. »

L'invasion mongole avait terrorisé la chrétienté (1). Le danger passé, la crainte fit place à la curiosité. Ne pouvait-on utiliser la force mongole contre l'Islam? Depuis un siècle, le bruit courait

(1) *Mongols et papes.* Lecture faite par M. Paul Pelliot à la séance publique des cinq Académies.

parmi les Croisés, qu'il existait, au fond de l'Asie, un potentat chrétien, souverain magnifique qu'on appelait le prêtre Jean. Les grands ordres mendiants, dominicains et franciscains, de fondation récente, brûlaient d'un zèle apostolique pour la conversion des infidèles. En 1245, Innocent IV décida d'envoyer au grand khan une mission conduite par un des premiers disciples de saint François, Jean du Plan Carpin. Jean du Plan Carpin approchait la soixantaine. Il était gros et gras. Il dut courir pendant des semaines la poste mongole et en garda un cruel souvenir. Quelques années plus tard, saint Louis envoyait à son tour à Kara-Koroum le cordelier Guillaume de Rubrouck. Puis vinrent des commerçants vénitiens : Maffio et Niccolo Polo, qui séjournèrent plus d'un an à Pékin ; des missionnaires, qui se dispersèrent dans tout l'empire, fondèrent un archevêché et sept évêchés et appelèrent auprès d'eux plusieurs communautés de moines. Mais la destinée la plus extraordinaire fut celle du jeune Marco Polo, fils de Maffio, qui, pris en amitié par l'empereur Koubilaï, entra dans l'administration mongole, devint préfet de Yang-tchéou, travailla à l'achèvement du grand canal, fut nommé inspecteur des douanes et gabelles et revint à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

*
* *

L'empire mongol s'étendait sur des milliers de lieues et comprenait des peuples de toutes sortes, de race, de langue, de vie et de religion différentes. Dès la mort de Gengis-Khan, on voit apparaître à la cour deux partis : un parti chinois, parti d'administrateurs pour qui la guerre est terminée et le temps de l'exploitation venu ; un parti turc, parti de guerriers, qui rêve de repartir pour la conquête du monde. Ce fut le premier qui l'emporta, à la fois par la valeur politique de ses chefs et par le prestige de la vieille civilisation chinoise. Le troisième successeur de Gengis-Khan, Koubilaï, est un véritable Chinois.

Il établit sa capitale à Pékin, achève la conquête de la vallée du Yang-Tsé et du pays de Canton, soumet la Birmanie et l'Indochine, essaie de s'emparer du Japon et de la Malaisie. Partout, il fait rechercher les lettrés, les mandarins et les artistes que l'invasion avait dispersés et, avec eux, reconstitue les cadres de la formidable bureaucratie chinoise dont l'esprit paperassier et inquisiteur pénètre toute l'administration mongole. D'un bout à l'autre de l'empire, une nuée de fonctionnaires fut désormais occupée à recenser et à percevoir. Il y a des taxes sur tout : sur les maisons, le bétail, les

fortunes mobilières, la soie, les grains, le vin, les transports. L'État a le monopole de l'alcool. Un papier-monnaie à cours forcé est émis et les échanges prennent un essor extraordinaire.

Les finances étaient confiées au Persan Seyd Edjell, homme prudent et ordonné. Tant qu'il fut là, les émissions de billets demeurèrent très limitées. Lui mort, en 1270, la même année que saint Louis, les imprudences commencèrent : Koubilaï se laissa entraîner à pratiquer une politique d'inflation absolument folle. Son papier finit par ne plus avoir aucune valeur et, en 1303, il fallut faire banqueroute.

L'empire, par ailleurs, se désagrégeait. Les descendants de Gengis-Khan qui administraient le Turkestan, la Perse et la Russie pour le compte et au nom de l'Autocrator, se rendaient peu à peu indépendants et chaque État évoluait selon la courbe de son histoire et de son passé. En Chine, une réaction nationale irrésistible expulsera les petits-fils de Koubilaï et les remplacera par la dynastie indigène des Ming. A l'ouest, en Perse et surtout en Turkestan, l'Islam l'emportera absolument et ce triomphe s'incarne dans la personne de Tamerlan, représentant du nationalisme turc et de la foi musulmane.

Maître de la Transoxiane, Tamerlan transporte son gouvernement à Samarkande, remplace la loi mongole par la loi coranique et proclame la guerre sainte.

> Ce rêve [de conquête], il le poursuivit avec un singulier mélange de fanatisme et d'hypocrisie, de bravoure chevaleresque et de cruauté. Terrible et séduisant, amateur de culture persane et livrant les cités iraniennes à la fureur de ses hordes, épris du luxe fastueux des vieilles races de l'Orient et affectant à ses heures l'ascétisme d'un marabout, il passa dans le décor merveilleux de la Perse et de l'Inde médiévales, aux confins de deux époques et de trois ou quatre civilisations, sans qu'on puisse discerner s'il fut le dernier des Mongols gengiskhanides, la réincarnation des anciens compagnons de Mahomet, ou le premier des Persans modernes. Il ne nous attire pas seulement par le roman de cape et d'épée que fut toute sa vie, mais aussi par l'étrangeté de sa physionomie, dont les traits complexes et même contradictoires sont déjà ceux d'un homme de la Renaissance.

En fait, Tamerlan s'empara de tout le Turkestan, de la Perse et de Russie où il installa un prince à sa dévotion. Par contre, son expédition aux Indes ne fut qu'une expédition de pillage et de magnificence d'où il rapporta un butin prodigieux. Mais ses véritables ennemis étaient les Turcs ottomans. Leur sultan, Bajazet, passait pour un des hommes de guerre les plus redoutables du siècle.

Il avait soumis et unifié l'Anatolie, subjugué les royaumes slaves des Balkans, menacé Byzance, écrasé à Nicopolis les forces de la dernière croisade. De Bajazet et de Tamerlan, l'un était de trop en Asie. Ils appartenaient à la même race, professaient la même religion. La conquête ottomane et la conquête timouride étaient sorties des mêmes remous de peuples et obéissaient aux mêmes lois. Des deux côtés, c'était la force turque mise au service de l'Islam et recommençant à la fois la guerre sainte des califes et la guerre nationale de Gengis-Khan. Un tel programme ne pouvait comporter deux exécutants. Il fallait qu'un des deux disparût.

Le 20 juillet 1402, à Angora, les deux armées s'affrontèrent. Une partie des troupes de Bajazet fit défection. Bajazet lui-même fut fait prisonnier, et sur les lieux de sa victoire, Tamerlan éleva la plus formidable des pyramides de têtes humaines dont il jalonnait sa marche en Asie.

Après s'être avancé jusqu'à la mer Égée, il regagna sa résidence de Samarkande et fut surpris par la mort au moment où il se préparait à envahir la Chine. De son vivant, il avait partagé ses possessions entre ses innombrables fils et petits-fils. Tout ce monde se fit la guerre. Deux grands États réussirent à se stabiliser, puis ils s'usèrent à se combattre. Les révoltes et les rivalités de palais firent le reste. Ce fut l'anarchie. En 1503, le dernier des princes timourides fut chassé de Transoxiane par ses seigneurs. Il se réfugia à Caboul, se tailla un nouveau royaume, réunit autour de lui tous les aventuriers sans emploi et s'en alla à la conquête de l'Inde. En 1530, il était empereur de Delhi et son dernier descendant, Aureng-Zeb, ne devait mourir qu'en 1707, à la veille de la conquête française. Mais ceci est une autre affaire.

L'histoire des Mongols n'est-elle pas une belle histoire?

On ne l'enseigne point dans les classes, car les écoliers n'ont pas trop de toute leur mémoire pour retenir les cinquante ou cent lois électorales qui marquent les évolutions et révolutions des États contemporains. Mais le lycée quitté et oublié, il n'est point défendu de lire. Et justement, M. Henri Grousset vient de publier une *Histoire de l'Asie* en trois volumes que je trouve intéressante... puisque je viens d'en résumer une partie (1).

Pierre Gaxotte.

(1) René Grousset, *Histoire de l'Asie*, 3 vol. in-8°, 1922, chez Crès, t. III, p. 1 à 157 : « les Empires mongols ».

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. DE FREYCINET

Avant d'avoir fait de la politique, M. de Freycinet cultivait les sciences, et s'y distinguait. Lorsqu'il sortit de l'Ecole polytechnique avec le numéro 2, il s'était déjà fait remarquer par l'originalité et la logique de son esprit, la clarté de sa pensée, et son énergie au travail. Il n'avait que dix-neuf ans lorsque le Gouvernement provisoire de 1848 le choisit pour servir d'agent de liaison entre les divers ministères. A la même époque, il entra dans le service des Mines, et continua pendant vingt ans d'exercer ses fonctions d'ingénieur. Quoique élevé dans la rigueur des chiffres, cet ingénieur ne manquait pas d'éclectisme; et s'il ne fut jamais « littérateur », il fut peut-être mieux : un esprit fin, consciencieux, analyste, mesuré. Le temps et le génie lui eussent manqué pour produire l'œuvre « nécessaire », l'œuvre susceptible d'enrichir l'humanité. Sagement, il s'abstint d'encombrer la Babylone des lettres de livres médiocres, et se contenta d'observer et de juger les hommes. Il publia même, vers 1863, *dans* le Contemporain, *sous le pseudonyme d'Alceste, quelques pensées, du genre de celles-ci :*

Voici l'histoire de plus d'une opinion : on l'adopte par contradiction, on la soutient par entêtement, on l'abandonne par lassitude.

Entre une sottise et un trait d'esprit, il n'y a souvent de différence que la réputation de leur auteur.

La vraie modestie ne consiste pas à dire du mal de soi, mais à n'en rien dire du tout.

Tel a cru grandir, qui n'a fait que monter.

Or, voici que vers 1869, *cet homme sage et savant, en apparence sceptique, et même désabusé, voulut « monter ».*

— Pourquoi ne me présenterais-je pas, et pourquoi ne ferais-tu pas comme moi? disait-il à son ami Henri Lasserre. Je tiens la place d'un coquin!

— Parfaitement, riposta Lasserre. Et c'est pourquoi je ne me présenterai pas. Telle est la différence de nos vocations : tu tiens la place d'un coquin; je ne peux tenir que la place d'un honnête homme.

Freycinet débuta comme conseiller général du Tarn-et-Garonne puis fut nommé préfet de Montauban.

En 1870, *il était désigné comme délégué au ministère de la Guerre. Ses connaissances techniques et son esprit d'organisation s'y déployèrent avec succès. Il était l'homme propre à ces missions spéciales : « A côté des grands précurseurs », disait-il de lui-même, « il y a les hommes qui se vouent aux questions d'administration et d'organisation que soulève l'application des idées nouvelles. Je serai un de ces hommes... Je demande à être enrôlé dans la phalange scientifique de la République. »*

Cette ligne de conduite, fort sage, impliquait une parfaite connaissance de soi-même. Mais on peut parler avec conscience, puis agir autrement. Freycinet avait beau prendre de bonnes résolutions, il commençait à être possédé par un démon de midi, d'un genre spécial, qui l'entraînait irrésistiblement. Ce démon était un petit diable sautillant, à museau de souris, avec une expression de physionomie sucrée, des allures félines et souples, et fort curieux de palper du maroquin. De la « phalange scientifique », il n'était plus du tout question! En 1876, *Freycinet se présente avec succès aux élections législatives, obtient l'année suivante un portefeuille dans le cabinet Dufaure, et en* 1879, *comme ministre des Affaires étrangères et président du Conseil, il dirige le pays. Grâce à sa prodigieuse habileté parlementaire, à son éloquence mesurée, il saura rester au gouvernement, presque sans interruption, jusqu'en* 1893.

Pas de programme, pas d'idées, mais une éloquence prête à tout. Celle de Freycinet était extraordinairement calme, polie, aimable. Combien elle savait, avec rien, trouver pour chacun le mot rassurant! Aux conservateurs, il déclare : « Que demande-t-on à un gouvernement?... De bien gouverner. Le gouvernement a trop de difficultés pour vouloir se créer des difficultés nouvelles, etc... » Avec les radicaux, il retourne la formule : « Je veux faire de la politique avancée avec des hommes modérés! » L'opposition gronde-t-elle, il lui demande gentiment pardon : « On nous reproche d'avoir commis des fautes; et certainement nous avons commis des fautes, et beaucoup de fautes.

Le tout est de vouloir en commettre le moins possible, et si nous avons commis des fautes, nous n'en avons pas moins fait ce que nous devions pour n'en point commettre, etc. »

Comment lui en vouloir après cela ? Décidément Freycinet avait raison en se jugeant lui-même, en déclarant qu'il n'avait pas l'étoffe d'un « grand précurseur ». C'est pourquoi il suivit docilement au lieu de conduire.

Une amitié intime unissait Freycinet à Henri Lasserre. C'était un sentiment profond, né de leur camaraderie au collège de Cahors, renouvelé ensuite par un véritable pacte, — pacte de jeunes gens conscients de leur force, de leur intelligence, décidés à s'aider mutuellement dans leur tâche d'homme. Lasserre admirait de son ami la sûreté de jugement, l'esprit cultivé et libéral, l'attrait qu'avait cette nature scientifique pour les problèmes élevés, surnaturels même.

Lorsque Henri Lasserre fut presque complètement frappé de cécité, ce fut Freycinet qui, quoique protestant, l'incita à demander la guérison à la Vierge de Lourdes. Alors que le malade hésitait encore, il écrivit lui-même pour faire venir l'eau miraculeuse. Lasserre consentit à s'en humecter les yeux, et recouvra la vue. Rempli d'enthousiasme, il devint le plus ardent des pèlerins, et publia sa fameuse Histoire de Notre-Dame de Lourdes, *livre dont la prodigieuse diffusion fut aussi un miracle : en peu de temps la réputation de la petite ville pyrénéenne allait se répandre par le monde entier. Freycinet avait été l'intermédiaire humain de cette œuvre...*

Lasserre voulait à son tour faire admirer à son ami le rayonnement mystique de la foi. Il le conduisit un jour à l'abbaye de Solesmes. Dans ce paysage simple, où la Sarthe coule silencieusement, où les couleurs sans éclat reposent le regard sans l'absorber, où l'âme se libère sans effort pour la contemplation intérieure, les moines paisibles, du haut de leur terrasse, complétaient la sérénité du tableau et lui donnaient son sens profond. Freycinet fut intimement pénétré par cette atmosphère de bonheur et de lumière... Lasserre s'en aperçut et s'en réjouit. A quelques jours de là, il invitait Edouard Drumont dans le même monastère, et lui confiait ses impressions :

« *Voyez-vous, mon cher Drumont, disait-il, même au point de vue humain, ces hommes ont trouvé le bonheur : ils sont sûrs que rien ne viendra les troubler... Ils inspirent le respect même à des protestants comme Freycinet. Freycinet me le disait il y a quelque temps, à la place même où vous êtes... Quel brave homme que ce Freycinet!* »

Or, il advint que M. de Freycinet, si libéral, dont l'âme était chrétienne et la volonté « droite », devint président du Conseil et envoya des sbires à Solesmes, qui fut fermé et mis en vente...

Sur la question d'Egypte, on a beaucoup discuté, et les responsabilités

de cette malheureuse affaire sont encore controversées. Rappelons seulement quelques faits. A cette époque, M. de Freycinet était à nouveau président du Conseil. Personnellement, il n'avait, comme à l'ordinaire, aucun plan diplomatique. Le 6 juillet 1882, il déclarait hautement « qu'il était de son devoir de préparer le pays à toutes les éventualités. » Ce ton quelque peu belliqueux déplut à une partie de l'opinion. Freycinet s'effaroucha, et, le 10 juillet, pendant que les Anglais bombardaient Alexandrie, il donna l'ordre aux navires français de se retirer... Quinze jours après, nouveau revirement, ou plutôt palliatif : il décide l'envoi d'un petit corps de trois mille hommes pour les frais duquel, au reste, les crédits lui sont refusés!

Evidemment, sa tâche était délicate. Il avait à lutter, à l'extérieur, contre l'intransigeance de la Turquie, l'impérialisme de l'Angleterre, et la défiance hostile du reste de l'Europe; à l'intérieur, au Parlement, la lutte était chaude entre « interventionnistes » et « abstentionnistes ». Comme son principal souci était de plaire à tous, il déplut à tous. Il avait découragé les partisans de l'intervention, par sa politique hésitante, et ses demi-mesures. En revanche, comme il n'avait pas observé une neutralité absolue, il indisposa les Puissances, ainsi que le Parlement lui-même. N'ayant réussi qu'à compromettre les intérêts et la dignité de la France, il finit par être renversé, grâce à un célèbre politicien de l'espèce destructrice, celui-là.

En 1886, la « souris blanche » vivait encore et intriguait toujours. On l'avait mise sur le dos : elle se redressa sur ses petites pattes, et réussit à former un nouveau ministère! A quel grand œuvre s'est voué ce cabinet, pendant les onze mois de son existence? A chercher vainement sa position d'équilibre, par de petites négociations de couloirs. Daniel en fait un tableau fidèle :

«... D'une composition presque aussi bigarrée que les Chambres, il a usé son temps, ses forces et son crédit à détacher de l'extrême gauche une cinquantaine de voix, pour servir d'appoint aux modérés, et à former avec eux une majorité; il n'y a point réussi : à mesure qu'il s'approchait d'elle, l'extrême gauche fuyait devant lui, comme un insaisissable fantôme, se retournant seulement pour le frapper chaque fois que son concours eût été nécessaire; le cabinet a vécu péniblement, soutenu jusqu'au bout par ceux-là même qui auraient pu le plus légitimement lui reprocher ses faiblesses; il est tombé sous les coups de ceux dont il sollicitait humblement l'amitié... Le gouvernement, promettant tout et ne tenant rien, s'est affaibli, diminué et déconsidéré, il a laissé les Chambres et le pays dans le désarroi où il les avait trouvés... »

Seize mois après, l'infatigable petite souris, à force de trottiner un peu partout, émergea à nouveau, au département de la Guerre, cette

fois, et réussit à s'y maintenir pendant un lustre. Vers le même temps, un escroc dangereux entre tous faillit tenir la France dans sa main. Tout le monde, tous les badauds de bonne ou de mauvaise foi, firent crédit à Cornélius Herz... En pareille conjoncture, l'homme d'Etat, par ses moyens d'investigation et son expérience des hommes, devrait se montrer plus fin que le public. Mais Freycinet — dont pourtant la probité ne peut être mise en doute — tomba comme les autres dans le piège. Il fit de Herz son ami, et lui obtint, par ses démarches personnelles, la croix de grand officier de la Légion d'honneur... On sait comment Herz s'en servit, et, au plus fort de la crise panamiste, voulut faire chanter le trop bienveillant ministre.

Tel fut Freycinet, séduisant improvisateur, tacticien sans stratégie, se laissant approprier par tous les partis, devenant l'instrument des oppositions, se trompant sur les hommes et sur les événements, finalement acculé à des actes que, de loin, il eût combattus, et que depuis il a désavoués peut-être.

Sans doute, ce portrait est banal : c'est précisément ce qu'il a de tristement réel. Car, en voulant représenter un homme, il en fait reconnaître cent autres qui se sont agités ou s'agitent encore sur la même estrade. Mais le cas de M. de Freycinet est spécialement navrant, puisqu'il s'agit d'un honnête citoyen, d'une intelligence distinguée, raffinée, s'abaissant aux petites manœuvres de « métier », se donnant en spectacle à une Chambre toujours en tumulte, non pour la dominer, mais pour l'apaiser par la musique d'une éloquence aimable, et amusant l'opinion par des jeux d'équilibrisme parlementaire! Passe pour quelque aventurier, quelque forban de la politique... Les mœurs politiques, et l'habitude, nous ont blasés et rendus indulgents pour cette catégorie d'infractions. Mais de quelqu'un qui a reçu plus que la moyenne, on est en droit de demander autre chose qu'un opportunisme vulgaire.

Freycinet avait échoué devant l'Elysée. Il réussit sous la Coupole. On lui fit remarquer que l'habit vert lui allait bien. Alors il comprit, et, sagement, mais un peu tard, se retira de la vie politique.

A ce moment, il jugeait son œuvre, non sans mélancolie :

« Tu es heureux, écrivit-il à Lasserre; si j'avais à recommencer ma vie, je ne ferais pas de politique : je ne ferais que de la science. »

Depuis M. de Freycinet s'est consolé. Il n'a pas gouverné en homme passionné. Il ne s'est pas imprudemment dévoué au bien du pays de toute son âme. Il s'est borné à exécuter devant le public, avec une habileté incontestée, de petits mouvements, bien mesurés, bien rythmés. Saltavit et placuit. *Aussi, loin de l'avoir usé ni essoufflé, sa méthode a été une thérapeutique bienfaisante et qui l'a conservé très vieux.*

★★★

La « Phaedre » de Gabriele d'Annunzio.

L'autre jour, au sortir de la représentation de *Phaedre* à l'Opéra, j'ai rencontré un des maîtres de la pensée française. Je lui ai demandé : « Que pensez-vous d'Annunzio? » Il m'a répondu : « C'est un homme qui a eu une belle vie. »

Le poète qui a entraîné son peuple dans la guerre à nos côtés, le Tyrtée de la Latinité qui, n'étant point boiteux, fut soldat, le lyrique qui combattait dans le ciel, le dictateur qui a donné une ville à sa patrie, a des traits de héros de légende qui emportent le respect et l'admiration. Il est impossible à un nationaliste français de parler sans amitié de ce nationaliste latin. Par ce côté, au moins, M. d'Annunzio n'aura pas été romantique. Il ne pourra pas dire, comme Baudelaire, qu'il aspire à sortir *d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.*

Non qu'il n'y ait en ses œuvres, même les dramatiques, de très rares beautés. *La Fille de Jorio* nous a laissé jadis une très forte impression. En s'attaquant à la légende de Phèdre, M. d'Annunzio s'exposait à des comparaisons redoutables et même à des épigrammes. Il est difficile de dire qu'il se soit bien tiré de l'épreuve.

Sa *Phèdre* — il écrit *Phaedre*, sans doute parce que cette forme est plus primitive — a trois actes, et le premier tout entier paraît inutile. Il se déroule à Trézène, cependant que Thésée combat en Béotie. Le roi envoie à son épouse un messager qui lui fait d'interminables récits de batailles. Après quoi, ce messager annonce qu'il apporte pour Hippolyte trois présents : une coupe, un cheval et une esclave. Phèdre adresse une très longue invocation à une déesse dont la statue se dresse sur la scène. Puis elle se fait envoyer l'esclave promise à Thésée et elle l'étrangle de ses mains.

On le voit, cet acte eût-il d'autre part toutes les qualités, c'est une très mauvaise exposition. Aucun mouvement, un seul personnage du drame paraît, et Phèdre pousse beaucoup de cris sans révéler d'autre trait de caractère qu'une prodigieuse verbosité. Trait qu'elle aura d'ailleurs en commun avec tous les personnages du drame, jusqu'aux infimes. Il en résulte une fatigante uniformité et une déformation singulière : dans cette société crétoise du quinzième siècle, tout le monde, jusqu'aux palefreniers, s'exprime sur le ton du lyrisme exalté. Rien n'est moins conforme, assurément, au génie de l'art dramatique.

Tout le drame tient dans le second acte. Encore est-il indéfiniment allongé par des tirades et des scènes inutiles. Il se passe assez longtemps après le premier. Thésée a eu le temps de revenir de la guerre. Pendant une de ses absences, Phaedre reçoit la visite d'Hippolyte qui lui conte longuement une partie de chasse. Puis, elle reçoit encore, non moins longuement, un marchand phénicien. Puis Hippo-

lyte, dans cette salle qui fait partie de l'appartement de la reine, s'étend et s'endort. Phaedre se penche sur lui, l'embrasse furieusement sur les lèvres. Hippolyte se réveille et se fâche, et Phaedre laisse échapper son terrible secret. Hippolyte la repousse avec colère. M. d'Annunzio a peint Hippolyte amoureux, et non d'une réalité, mais d'un rêve. Le jeune chasseur est épris d'Hélène de Sparte sur les récits que lui a faits le marchand phénicien, qui a vu la Tyndaride danser sans voile, à Sparte, dans le temple de Diane. Il n'a donc aucune envie d'écouter sa belle-mère, il la menace et sort en laissant tomber sa hache. A son retour Thésée trouve l'arme et presse Phaedre de questions. Sans hésiter, elle accuse Hippolyte d'avoir abusé d'elle à main armée. Thésée, justement furieux, appelle sur son fils la colère de Neptune.

Le troisième acte est de nouveau sans action. Hippolyte vient d'être tué par le cheval dont le messager lui a annoncé le don au début de la pièce, et qu'il a voulu dompter. Un aède vient faire un interminable récit de sa mort, dans lequel il est visible que M. d'Annunzio a voulu dépasser le récit de Théramène. Phaedre se donne lyriquement la mort sur le cadavre.

Quelque sentiment qu'on puisse éprouver à l'égard de M. d'Annunzio, il faut bien écrire que sa pièce est, au point de vue dramatique, extrêmement faible. Le seul acte où il se passe quelque chose est le second et encore plus des deux tiers n'y sont que remplissage. Les seules inventions qui appartiennent en propre à M. d'Annunzio sont l'assassinat de l'esclave au premier acte, et au second le baiser à Hippolyte et la confidence à Thésée. Toutes concourent, on le voit, à peindre une Phaedre cruelle et primitive. M. d'Annunzio a voulu rectifier non seulement la Phèdre française de Racine, mais la Phèdre grecque d'Euripide. Les fouilles de Mycène et de Crète ont révélé une vaste civilisation différente de celle de l'Attique au cinquième siècle. M. d'Annunzio a fait de la couleur locale d'après Schliemann, il nous a montré une Phaedre « minoienne », telle du moins qu'il imagine la véritable Phaedre au temps de Minos.

Nous voici en plein romantisme. M. d'Annunzio traite l'antiquité comme la traitaient jadis les Parnassiens, il y remet de la barbarie. Le romantisme a toujours aimé les périodes primitives, il les a préférées d'instinct aux époques de haute civilisation. David trouvait que les vases grecs à peintures rouges n'étaient pas encore assez primitifs ; les vases étrusques, à la bonne heure. Ça c'était près de la nature. En fait, sitôt qu'on se mêle d'imaginer ce que le cœur des Crétois avait de spécifiquement crétois, on est en plein arbitraire, et c'est de bien faible intérêt. Le poète italien a pris une des plus belles légendes humaines, et il l'a gâtée. Par exemple, sous l'excès de la jalousie, de l'excitation et de la déception, sa Phaedre n'hésite pas à accuser Hippolyte. Sans opposer à cette précipitation la pudeur de notre Phèdre, comme Euripide était plus vrai ! Dans *Hippolyte*

porte couronne, c'est la nourrice qui, par une hâte maladroite, compromet Phèdre. Celle-ci se venge du mépris d'Hippolyte, elle le perd volontairement ; mais jamais elle n'oserait l'accuser en face ; elle se donne d'abord la mort, et c'est après qu'elle a cessé de vivre qu'on trouve l'accusation dans ses tablettes scellées. Racine avait perfectionné cette donnée en permettant à Phèdre de venir se tuer pour expier son crime. L'auteur moderne a méprisé ces nuances délicates. Sa Phèdre n'éprouve aucun remords. Celle d'Euripide disait :

Je veux assurer à mes enfants une vie honorable et me sauver moi-même après le coup qui m'a frappé. Non, jamais je ne déshonorerai ma noble famille de Crète; jamais, sous le poids d'une telle honte, je ne paraîtrai devant Thésée pour sauver ma vie.

Celle de Racine expirait sur un divin soupir :

> Et la mort à mes yeux dérobant la clarté
> Rend au jour qu'il souillait toute sa pureté.

Celle de M. d'Annunzio prend souci de ses poses et meurt en proclamant que les hommes, dans les siècles des siècles, se souviendront de *Phaedre inoubliable*. Nul n'oserait soutenir que l'œuvre contemporaine marque un progrès.

Il est curieux de remarquer que, si M. d'Annunzio a idée que les femmes du quinzième siècle avant l'ère chrétienne devaient être plus barbares qu'on ne le concevait au temps d'Euripide, en retour il ne peut croire que les hommes aient été si farouches. Comme Racine, il a rendu Hippolyte amoureux. Et, tandis que Racine inventait Aricie, il montre son Hippolyte séduit par un rêve. Étonnante contradiction dont le sens m'échappe et où je ne puis voir qu'une faiblesse. Puisque M. d'Annunzio voulait de la couleur locale, et haut montée, ce qui m'eût précisément intéressé, bien autrement que de voir Phèdre égorger une esclave, c'eût été ce caractère d'Hippolyte, si particulier, si loin de nous, si grec. Les Athéniens du cinquième siècle, qui n'étaient pas précisément des nigauds, comprenaient, regardaient sans rire ce type de grand garçon consacré à Diane, qui tire un orgueil naïf de sa chasteté. *Jamais nul homme*, dit-il, *ne fut plus chaste que moi.* Voilà un trait singulier, et qui nous échappe. La Grèce païenne n'était donc pas tout entière vouée au culte de la volupté, comme l'ont imaginé des Parnassiens innocents? En fait de vérité particulière, c'est celle-là qui eût piqué notre curiosité.

Mais j'ai parlé de caractère, et M. d'Annunzio ne s'en est guère soucié. Son œuvre est exclusivement lyrique. Ainsi dans *Phaedre*, il n'a montré aucune qualité dramatique — on ne saurait lui en vouloir s'il n'écrivait pour le théâtre. Il a brouillé les genres, trait romantique. Son lyrisme aussi, en dépit de la puissance verbale, est empoisonné de romantisme. Il lui manque d'abord la vertu des œuvres accomplies, l'économie, l'ordre et le choix dans la richesse. Les

tirades de *Phaedre* sont d'une longueur interminable, et nous avons fait la remarque que tous les personnages emploient le ton lyrique exalté. La presse ayant donné d'abondants fragments de *Phaedre*, il sera aisé de faire saisir par un exemple comment M. d'Annunzio gâte ses beautés. Voici la fin du récit de la mort d'Hippolyte par l'aède :

Avec un horrible
hennissement, Arion, là, battant
contre la muraille, fracassa le genou d'Hippolyte
(nous entendîmes encore des cris d'aigle descendre
de la cime : c'était Phaèdre) et, s'écroulant,
le corps nu vint heurter (n'écoute plus,
tourne-toi, ne m'écoute plus, roi Thésée)
là, contre le roc où tu es assis, Thésée.

« L'Aegide est aussitôt debout, comme touché par l'Erinys, et en tremblant s'écarte, et regarde si la pierre de l'épée et des sandales n'est plus rongée du sang de son fils. Et Aethra, serrant entre ses doigts couleur de cire la tête exsangue sur ses genoux, se tourne vers Thésée avec tant de force que les mèches des blancs cheveux se mêlent sur les cordes tendues de son col creux et sur la face labourée par les rides, pareille à celle de la noire fileuse.

Et il poussa de ses naseaux le moribond,
dans l'ombre, il le flaira ; de bave trempé
il le mordit au ventre, lui déchira
les entrailles.

« Un frisson d'horreur et de pitié interrompt le narrateur, parcourt les compagnons d'Hippolyte qui cachent leur visage dans leurs mains, ou contre le col des coursiers, et ils pleurent et ils éclatent en sanglots. Et les esclaves et les conducteurs de chars, et les hommes des écuries et des chenils exhalent l'angoisse dont ils sont remplis.

Puis, à travers ces écueils, tout fumant,
il s'éloigna comme un tourbillon sur la mer.

Le mouvement du récit est beau, l'image du cheval déchirant les entrailles a une grandeur sauvage, mais impure. La dernière, la bête s'éloignant comme un tourbillon sur la mer, est splendide, quoique toute visuelle et imaginative. Mais, autant que ces qualités, il serait facile de faire apparaître les défauts : emphase, manque de naturel abus du détail pittoresque, du mot rare et de la sensation physique. Un génie verbal gâté par une totale absence du goût de la vérité, par une recherche perpétuelle de l'effet.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les réparations. L'occupation de la Ruhr. — *Deux soldats belges du poste de Marl sont assassinés par des Allemands. Un troisième est blessé* (21 *juin*).

— *Les conversations franco-belges se poursuivent à Paris entre M. Poincaré et le baron de Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique. D'une façon générale, il semble que nous soyons d'accord avec nos alliés belges sur le sens des réponses à faire au gouvernement britannique. Mais une certaine incertitude persiste du fait de la crise ministérielle belge qui se complique d'une véritable crise nationale, d'un conflit de nationalités se greffant sur des conflits de partis* (21 *juin*).

— *A titre de sanction contre des sabotages commis sur des voies ferrées, les troupes françaises occupent les localités d'Eshborn et de Langen, dans la tête de pont de Mayence* (29 *juin*).

Le même jour, elles occupent la ville de Limburg, sur la Lahn, deux cheminots allemands de cette ville travaillant pour la régie ayant été arrêtés par la police allemande et transportés immédiatement en Allemagne non occupée.

— *La crise belge est enfin terminée. M. Theunis reprend le pouvoir avec son ministère au complet* (29 *juin*). *C'est le maintien, en Belgique, de la politique de la Ruhr.*

— *Sur le pont de Hochsfeld, près du Rhin, une bombe éclate au passage d'un train de permissionnaires. Neuf soldats belges sont tués* (30 *juin*).

France. — *Devant la cour d'assises de la Seine commencent les débats du procès Ernest Judet. Ils occuperont plusieurs audiences* (27 *juin*).

— *La* 11e *chambre correctionnelle condamne à des peines de deux à trois mois de prison les camelots du Roi pour l'affaire du* 31 *mai dernier. M. Charles Maurras, qui avait revendiqué la responsabilité de l'avertissement donné à MM. Moutet, Viollette et Sangnier, est condamné à quatre mois de prison et* 500 *francs d'amende* (27 *juin*).

— *Le projet de budget biennal proposé par M. Poincaré est adopté par la Commission des finances et par la Chambre* (29 *juin*).

Saint-Siège. — *L'* « *Agence Havas* » *publie le texte d'une nouvelle lettre du pape sur la situation internationale et les réparations qui donne lieu à de nombreux commentaires* (27 *juin*).

Turquie. — *Les dernières opérations électorales pour la Chambre des députés ont lieu le* 28 *juin. Les résultats sont presque partout favorables aux kémalistes. Moustapha Kemal est élu à Constantinople.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29648.